N° 762 AOÛT 2023

jazz magazine

La sélection exclusive à lire et à écouter !

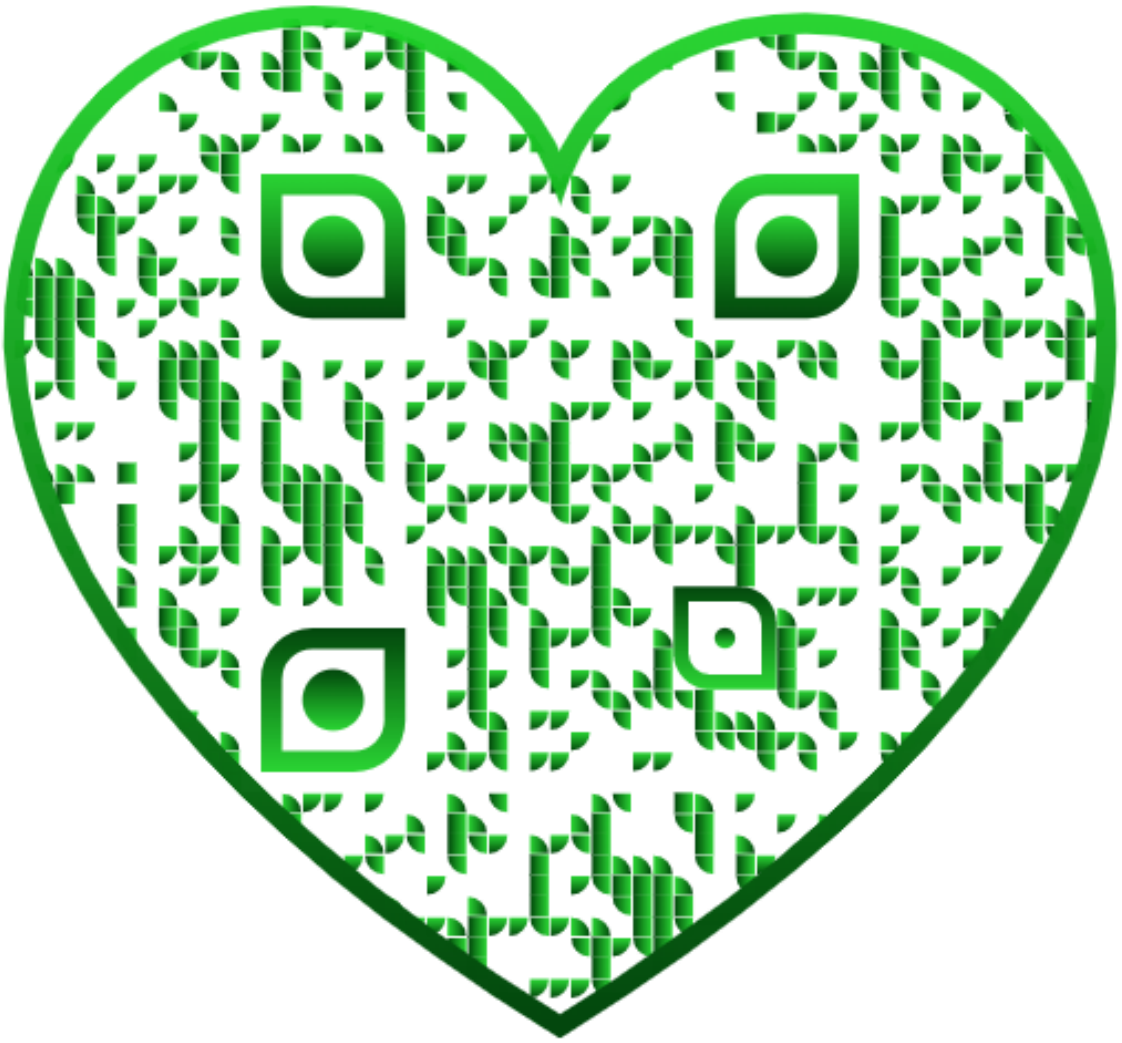
180 pépites

Dossier 60 pages

By fredgoatylapepitedujour

L 11092 - 762 H - F: 7,50 € - RD

N° ISSN : 2425-7869 - F : 7,50€ - DOM : 8,5 € - BELUX : 8,5 € - CH : 12,80 FS - CAN : 13,5 $CA
ESP/ITA/PORT CONT : 8,5 € - D : 9 € - MAR : 84 DH - TOM : 1800 XPF



LES VICTOIRES du Jazz 2023

Distribué par l'autre distribution

LE PALMARÈS

des Victoires du Jazz

· ARTISTE INSTRUMENTALE

GÉRALDINE LAURENT

· CONCERT

GÉRALDINE LAURENT QUARTET

« COOKING »

· ARTISTE VOCALE

CAMILLE BERTAULT

· ALBUM

“ PÉDRON RUBALCABA ”

PIERRICK PÉDRON & GONZALO RUBALCABA

__L'Autre Distribution__ est et reste indéfectiblement au service de la musique et des musiciens, elle s'applique en modestie et éthique à la distribution des œuvres de qualité pour lesquelles l'engagement à la diffusion ne doit jamais faiblir. L'Autre Distribution est honorée et reconnaissante des signes d'estime et d'encouragement à poursuivre cette aventure précieuse et exigeante.

Édito

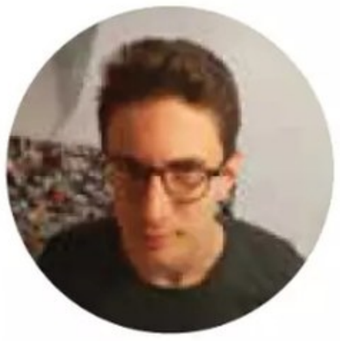


PHOTO : JEAN LEVIN

Yazid Kouloughli

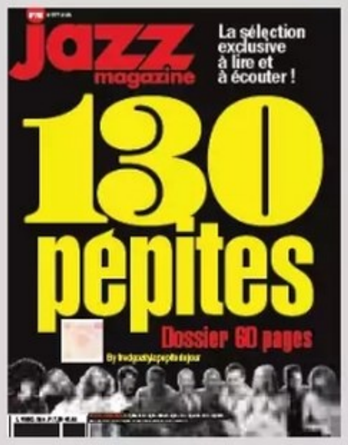
Rédacteur

LA RUÉE VERS L'OR

Il y a cinq ans, nous avions donné les clés de notre n° 708 à Lionel Eskenazi pour qu'il concocte une grande sélection de 1000 morceaux à écouter au moins une fois dans sa vie, tandis que Franck Bergerot avait pris les rênes de notre n° 752 et sélectionné 500 solos cultes ou à découvrir retraçant un siècle de jazz. Cette fois, nous vous ouvrons les portes de la vaste mine d'or qui regorge de Pépites de notre rédacteur en chef Fred Goaty : une sélection amoureuse de 130 morceaux dont les contours sont ceux de l'immense constellation de tous les jazz, du hip-hop et de la soul. Que vous les ayez déjà savourées ou non au fil des mois sur Instagram, là où il les a improvisées chaque matin depuis trois ans, ces Pépites sont présentées avec tout ce qu'offre le format magazine, classées et mises en page par thématiques et illustrées par des photos que vous ne trouverez pas à chaque coin de page web. Et puisque ce numéro jette un pont entre le digital et le papier, vous trouverez au début de chaque chapitre de ce Grand Dossier un Code QR pour accéder en un clin d'œil aux playlists correspondantes et joindre au plaisir de la lecture celui de l'écoute.
Bel été et rendez-vous dès le 24 août.

Sommaire N° 762

Août 2023



Bobbi Humphrey, Bobby McFerrin, Flora Purim, John McLaughlin, Sonny Rollins, Duke Ellington, George Cables, Art Pepper, Cassandra Wilson, Roy Hargrove, Carla Bley. Photos : X/DR.

4 Sortir
Ellinoa et Leïla Olivesi, Laurent Courthaliac, Brian Jackson, Laura Prince, Kamaal Williams...

10 Le grand dossier
Pépite du jour, pépites pour toujours : 130 morceaux à (re)découvrir et (ré)écouter.

79 Les 11 Chocs du mois
John Coltrane et Eric Dolphy, Donny McCaslin, Charles Mingus, Jean-Luc Ponty, Nina Simone, Joëlle Léandre, Wayne Escoffery, SuperBlue, Vinnie Sperraza, Noah Howard, The New York Art Quartet.

82 Les Disques

93 Les Concerts

98 Arrêt sur image
Charles Mingus.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE JAZZ MAGAZINE SERA EN KIOSQUE LE 24 AOÛT

LA RÉDACTION

Ours administratif en page 98

Directeur de la publication
Edouard Rencker

Directeur de la rédaction & rédacteur en chef
Fred Goaty

Communication, partenariat, marketing, publicité et événements
Céline Breugnon, DGa
(01 56 88 16 69, celinebreugnon @jazzmagazine.com)

Directrice artistique
Claude Gentiletti

Rédacteur
Yazid Kouloughli
(yazid.kouloughli @jazzmagazine.com)

Administration
Fatima Drut Jasic
Tél. 01 56 88 17 62

Responsable diffusion kiosques
Maureen Richy-Dureteste
(01 60 39 69 13, maureen.boisguerin@lva.fr)

Programmation Les Jeudi Jazzmag (Bal Blomet) & Jazz Magazine Le Club (Sunset)
Contact : programmation @jazzmagazine.com

Chroniques de disques
Les CD sont à envoyer à :
Jazz Magazine Les Disques
15, rue Duphot 75001 Paris
Contact : redaction @jazzmagazine.com

Chairman emeritus
Daniel Filipacchi

Pervulgateur inamovible
Frank Ténot

Best man
Philippe Carles

Ils ont contribué à ce numéro
Jacques Aboucaya, Frédéric Adrian, Franck Bergerot, Peter Cato, Vincent Cotro, Guy Darol, Étienne Dorsay, Lionel Eskenazi, Pierrick Favennec, Julien Ferté, Ludovic Florin, Walden Gauthier, Hans Harzheim, Paul Jaillet, François Marinot, Stéphane Ollivier, Christian Rose, Pascal Rozat, François-René Simon, Jean-Pierre Vidal, Philippe Vincent, Daniel Yvinec, X/DR.

Ils ont contribué à jazzmagazine.com et muziq.fr
Franck Bergerot, Sophie Chambon, David Cristol, Walden Gauthier, Julien Ferté, Robert Latxague, Jean-François Mondot, Stéphane Ollivier, Xavier Prévost, Doc "Muziq" Sillon, Jacques Trémolin.

SERVICE ABONNEMENT
Renseignements, réclamations, changement d'adresse et commande d'anciens numéros
01 60 39 69 79
abonnements.jazz@lva.fr
JAZZ MAGAZINE – SERVICE ABONNEMENT – BP 50420 – 77309 FONTAINEBLEAU CEDEX

ELLINOA & LEÏLA OLIVESI

Parfum de duo

Mardi 15 août
20h30
Parfum de Jazz, Mollans-Sur-Ouvèze, Théâtre de Verdure

On aurait du mal à trouver plus pertinente association pour honorer la philosophie de ce festival dédié aux “Jazz Ladies” dans toute leur diversité. La première est chanteuse, la seconde pianiste, mais toutes deux sont des cheffes d’orchestres et des compositrices uniques, dont chaque nouvel album est un monde en soi. Vous avez dit rencontre au sommet ?

Ellinoa au micro, Leïla Olivesi au piano.

PHOTO : FRANCK BENEDETTO

PHOTO : X/DR

SYMMETRIC QUARTET

Some like it hot (very hot)

Jeudi 17 août
22h15
Festival de Malguénac, Salle Résonance

Pour sa 26e édition, le festival de Malguénac a convié le Symmetric Quartet du trompettiste Nicolas Gardel et du saxophoniste Baptiste Herbin, dont la fusion jubilatoire et survoltée a été immortalisée voici quelques mois à peine sur un disque coup de poing. Attention, groupe brûlant !

PHOTO : HORACE SCREENSHOT

LAURENT COURTHALIAC

En Quintet au Touquet

Mercredi 9 août
20h30
Jazz au Touquet, Palais des Congrès

S'il a récemment été très occupé à contribuer en tant que producteur ou arrangeur à des disques aussi remarqués que ceux de Pierrick Pédron et Gonzalo Rubalcaba, Robin Mansanti ou Micah Thomas, Laurent Courthaliac n'en reste pas moins un de nos plus grands spécialistes du piano bebop, et il le prouvera en compagnie de Fabien Mary à la trompette, Dmitry Baevsky au saxophone, Alex Gilson à la contrebasse et Romain Sarron à la batterie.

Olivier Degen Jazz Alone together

Edition / Beau livre

123 musiciens en 240 images

Texte de Francis Marmande et conversations avec Tim Berne, Marc Ducret, Daniel Humair, Joachim Kühn, Michel Portal et Louis Sclavis.

Un voyage de plus de dix ans dans l'univers du jazz et de la musique improvisée, aux côtés de nombreux musiciens qui comptent sur la scène contemporaine.
Livre relié, 288 pages, couverture toilée, format 24x32cm.

Prix spécial été 2023 : 49,00 €
(frais de port offerts en France métropolitaine)

Infos/achat : www.olivierdegen.com

BRIAN JACKSON

It's his world

Mercredi 26 juillet
20h30
New Morning, Festival All Stars, Paris

Brian Jackson

Gil Scott-Heron est désormais célébré comme le génial poète, compositeur et chanteur qu'il était, mais il ne faut surtout pas oublier le rôle essentiel que joua le claviériste Brian Jackson à ses côtés : les plus grands disques du natif de Chicago sont ceux où il figure (dont le fameux live "It's Your World"). Allons l'applaudir au New Morning !

PHOTO : CHRISTOPHER SMITH

KHAM MESLIEN

Solo mais pas seul

Mardi 25 juillet
12h
Cosmo Jazz, Flégère

Fin 2022, le contrebassiste relevait avec brio le défi de l'album en solitaire avec le remarqué "Fantômes... Futurs". Sur scène, ancré dans le groove et au fil d'une narration intimiste, le solo n'est plus synonyme de solitude mais de communion.

PHOTO : JEAN-LUC DE CAP D'ÉCRAN

Kham Meslien

Kamaal Williams

PHOTO : X/DR

KAMAAL WILLIAMS

Jazz & hip-hop

Jeudi 24 août 2023
20h30
Paris Jazz Festival, Vincennes, Parc Floral

Le claviériste, qui s'était fait connaître en publiant l'excellent "Black Focus" en 2018 avec le batteur Yussef Dayes, reste aujourd'hui l'une des vedettes du jazz londonien. Sa venue au Parc Floral de Paris, à la tête d'un trio avec trompette et batterie idéal pour donner vie à sa fusion toute personnelle de jazz et de hip-hop, devrait être l'un des moments les plus forts du Paris Jazz Festival.

LAURA PRINCE

Corps et âme

Lundi 18 août
19h
Frontenay Jazz Festival, Château

Grégory Privat au piano, Zacharie Abraham à la contrebasse, Tilo Bertholo à la batterie et Inor Sotolongo aux percussions : la chanteuse Laura Prince sait s'entourer, et son passage à Frontenay est une excellente occasion de découvrir celle qui s'était révélée avec "Peace Of Mine" en 2021, entre soul et jazz.

PHOTO : BETTY KILK

Peter Bernstein, Larry Goldings et Bill Stewart

LARRY GOLDINGS
PETER BERNSTEIN
BILL STEWART

Le trio qui balance

PHOTO : TILL BRÖNNER (PIROUET)

Jeudi 17 au samedi 19 août
21h
Sunside, Paris

De leur superbe et récent album "Perpetual Pendulum" Pierrick Favennec disait dans notre n° 749 qu'il *« oscille entre une tradition sixties soul-funk assumée et un jazz post-bop contemporain où l'interplay quasi télépathique électrise un programme de reprises (Wayne Shorter, Gary Bartz, Duke Ellington, George Gershwin) et d'originaux. »*.
Pour apprécier pleinement les qualités de cet *organ trio* d'exception, vous n'aurez pas trop de trois soirées au Sunside !

jazz magazine

TOUTE L'ACTUALITÉ DU JAZZ
DIRECTEMENT CHEZ VOUS

OFFRE DÉCOUVERTE SPÉCIAL ÉTÉ

6 MOIS DE LECTURE = 6 NUMÉROS POUR

29,90 €

AU LIEU DE ~~45€~~[1]

EN CADEAU AVEC VOTRE ABONNEMENT LA VERSION DELUXE DE L'ALBUM DE SAMARA JOY

© label Verve / Universal

INCLUS 8 TITRES BONUS

"*Linger Awhile*" consacre une jeune chanteuse à la voix fascinante et à l'avenir radieux qui vient de remporter deux *Grammy Awards*, "Meilleure nouvelle artiste" et "Meilleur album de jazz vocal".

Cette nouvelle version **Deluxe en édition limitée** contient titres 8 inédits, dont plusieurs duos avec le grand pianiste Gerald Clayton.

5 BONNES RAISONS DE VOUS ABONNER

1 ÉCONOMIE : forte réduction sur le prix de vente en kiosque

2 CONFORT : vous recevez votre magazine favori directement chez vous ou sur votre lieu de vacances sans avoir à vous déplacer

3 AVANTAGE : la garantie de ne manquer aucun numéro

4 TARIF GARANTI : vous êtes à l'abri de toute augmentation pendant toute la durée de votre abonnement

5 ÉCOUTE : notre service abonnement est à votre disposition au 01 60 39 69 79 ou par mail *abonnements.jazz@lva.fr*

PLUS RAPIDE, TOUTES NOS OFFRES D'ABONNEMENT VERSIONS PAPIER ET DIGITALE SUR *ABO[illegible]JAZZMAGAZINE.COM*

NOS CGV DISPONIBLES S[illegible]agazine.com/

JE M'ABONNE ICI

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nous retourner ce bulletin d'a[illegible]ie à :
Jazz Magazine – Service abo[illegible]bleau Cedex ou par téléphone : 01 60 39 69 79

❒ **Oui je m'abonne à Jazz Magazine pour 6 mois pour 29.90€ [illegible]y «Linger Awhile»**

❒ **Oui je m'abonne à Jazz Magazine pour 6 mois + 6 CD* pou[illegible]mara Joy «Linger Awhile»**

JZ0265

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom :

Prénom :

Date de naissance :

Adresse :

Code Postal : **Ville :**

Téléphone :

Email :

de de paiement :

'ordre de Jazz & Cie

N°

Expire fin :

Clé** :

** indiquée au dos de votre carte

Date et signa[illegible]e obligatoires :

J'accepte de recevoir les offres commerciales par email ☐ de la part de Jazz & Cie ☐ de la part des partenaires de Jazz & Cie

Offre réservée à la France métropolitaine, jusqu'au 14/09/2023 dans la limite des stocks disponibles. Vous pouvez acquérir séparément chaque numéro de Jazz Magazine au prix de 7,50 € version sans CD (hors frais de port). Les informations recueillies sur ce formulaire sont enregistrées dans un fichier informatisé par Jazz & Cie, responsables de traitement, pour la gestion de votre abonnement. Elles sont conservées pendant la durée de votre abonnement et 3 ans à échéance de ce dernier et sont destinées aux services marketing, commercial et au prestataire de routage de votre abonnement. Conformément au Règlement Européen de la Protection des Données, vous pouvez exercer votre droit d'accès, de suppression, d'opposition et de limitation des données et les faire rectifier en contactant le service abonnements au 01 60 39 69 79 ou abonnements.jazz@lva.fr *Les CD collection sont des compilations thématiques réalisés par Franck Bergerot - 1: Tarif kiosque

Pépite du jour, pépites pour toujours

ÉCOUTEZ LES **12 PLAYLISTS** DE NOTRE GRAND DOSSIER EN FLASHANT CHAQUE QR CODE EN DÉBUT DE CHAPITRE

Le guide amoureux

PHOTO : CHIEL VAN DER HEYDEN

Carla Bley

Depuis le premier confinement du printemps 2020, improviser chaque matin aux aurores un texte d'environ 2000 signes sur Instagram consacré à une "Pépite" extraite de ma discothèque personnelle est rapidement devenu une joyeuse obsession, une manière de partager les musiques qui peuplent mon quotidien depuis des lustres. Pourquoi sur Instagram ? Parce qu'au départ, l'idée, certes guère originale sur ce réseau social créé pour partager des images ou des vidéos, était tout simplement de montrer des pochettes de disques et de les légender, comme font des milliers de passionnés jour et nuit.

Mais l'envie d'en raconter toujours un peu plus a fini par s'imposer presque malgré moi, pour se fixer sept jours sur sept – sauf en juillet et en août – à une longueur comparable à celle des chroniques de disques que vous lisez dans Jazz Magazine, ou à une chronique radio, une radio imaginaire sans micro, sans studio, mais avec une fréquence : quotidienne. À ceci près que passée la première saison (d'avril 2020 à juin 2021), ce qui s'appela d'abord le "Disque du matin" (écrire en 2000 signes pourquoi j'aime tel ou tel disque, et accessoirement donner envie de l'écouter voire, qui sait, de l'acheter) devint donc à partir de septembre 2021 la "Pépite du jour" : dans le disque que j'extirpe de ma compactothèque, je choisis un seul morceau, sur lequel, là aussi, j'improvise un texte de la même longueur.

Le jazz est évidemment le cœur battant de ces Pépites du jour qui dépassent désormais les 500 – sans compter les Disques du matin... –, mais il y côtoie d'autres styles de musique, ce qui fédère un public éclectique, curieux, passionné et fidèle aussi bien sur Instagram que sur Facebook. Les twittos suivent aussi la Pépite du jour, mais seulement à travers la photo de la pochette, légendée de manière forcément très factuelle (280 signes maximum oblige). Mais que vous soyez habitués ou non des réseaux sociaux, en voici donc 130 à lire ou à relire sans avoir besoin d'être connecté !

Fred Goaty, *alias*
fredgoatylapepitedujour
sur Instagram

SOMMAIRE

#1 PISTONS VOYAGEURS
Seize Pépites de trompettistes PAGE 12

#2 SOUFFLER C'EST JOUER
Vingt Pépites de saxophonistes et de flûtistes PAGE 20

#3 MIEUX GUITARE QUE JAMAIS
Seize Pépites de guitaristes PAGE 28

#4 VOIX-CI VOIX-LÀ
Quatorze Pépites de chanteuses et de chanteurs PAGE 32

#5 D'IVOIRE ET D'ÉBÈNE
Dix-huit Pépites de pianistes et de claviéristes PAGE 38

#6 SAMPLEURS ET SANS REPROCHES
Six Pépites jazz & hip-hop PAGE 46

#7 FRÈRES DE SONS
Treize Pépites de groupes PAGE 50

#8 TOP CHEFS
Cinq Pépites d'arrangeurs et de chefs d'orchestre PAGE 56

#9 PROFILS BASSES
Sept Pépites de contrebassistes et de bassistes PAGE 58

#10 UN AUTRE GENRE DE BLEU
Onze Pépites Blue Note PAGE 62

#11 À FLEUR DE PEAUX
Dix Pépites de batteurs PAGE 68

#12 ÂMES SŒURS
Neuf Pépites de soul(wo)men PAGE 74

130 Pépites

Pistons voyageurs

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

16 Pépites de trompettistes

Do It The Hard Way
CHET BAKER

EXTRAIT IT COULD HAPPEN TO YOU : CHET BAKER SINGS (RIVERSIDE, 1958)

L'idée même que Chet Baker soit accompagné par Kenny Drew au piano, George Morrow à la contrebasse et Philly Joe Jones à la batterie a de quoi ravir. Les écouter jouer encore plus, évidemment. Nous sommes à New York en août 1958, la séance d'enregistrement est supervisée par Bill Grauer, cofondateur de Riverside avec Orrin Keepnews. Quatre ans plus tôt, Chet avait gravé ses premières faces "en chanté" sur la Côte Ouest, huit au total, publiées en 25cm par la firme Pacific Jazz.

Ses manières de chanteur et d'enchanteur n'ont pas radicalement changé, mais la maîtrise est encore plus grande, comme en témoigne, juste avant que Kenny Drew ne signe un solo exemplaire de sobriété, l'étourdissante improvisation scattée de notre Pépite du jour, pur moment de bonheur s'il en est : chaque *« tadadadadidadida »* coule de source ; Chet étire les syllabes comme on tirerait un petit élastique en étant sûr de ne jamais le rompre ; Chet le *young cat*, 27 ans, rebondit tout en souplesse sur les barres de mesures ; le swing est distillé en mode pointilliste, la chanson de Rodgers & Hart est magnifiée tout en douceur.

« Do it the hard way and it's easy sailing
Do it the hard way and it's hard to lose
Only the soft way has a chance of failing
You have to chose. »

Pas de trompette ? Non, Chet n'est, si j'ose dire, "que" chanteur. Mais quel chanteur...

Wilford's Gone
DONALD BYRD FEATURING THE BLACKBYRDS

EXTRAIT DE CORNBREAD, EARL AND ME (FANTASY, 1975)

Merci DJ Premier, moitié créative du duo hip-hop Gang Starr. Merci, en 1990, d'avoir attiré mon attention, via *Say Your Prayers* (dans leur chef-d'œuvre "Step In The Arena") sur ce bref instrumental extrait d'une BO un brin méconnue (en France en tout cas), composée par l'un des plus grands (et plus respectés) trompettistes bop, be et/ou hard, et qui au grand dam des puristes (mais pour la joie des *youngsters* auxquels Miles Davis pensait destiner "On The Corner"...) entra de plain-pied

dans les territoires dézonés des glorieuses seventies, où les sangs mêlés du jazz, du funk et de la soul ne firent qu'un tour (sur les pistes de danse et entre nos deux oreilles). Bref instrumental, donc, que ce *Wilford's Gone* enregistré à la Sound Factory d'Hollywood.

La même année, The Blackbyrds avaient publié "City Life" (Patrice Rushen et Gary Bartz étaient venus filer un petit coup de main, mais c'est une autre histoire), et c'est toujours sous la supervision de leur mentor, qui fut aussi, faut-il le rappeler, le découvreur d'Herbie Hancock, qu'ils gravèrent les quinze titres de la musique de ce film, le premier de Laurence Fishburne, et que le spécialiste du cinéma *blaxpoitation* Darius James qualifiait en 1995 de *« Prequel to the upcoming Rodney King TV movie »*.

Wilford's Gone, composé par Donald Byrd, qui distille non sans élégance sa sonorité mise en sourdine avec ce qu'il faut de finesse et de piquant, concentre en à peine plus de deux minutes tout ce qu'on aime dans ces grooves subtils typiques des annes 1970.

Ici l'on ne danse pas mais on se laisse porter, comme au-dessus des nuages, par les claviers couleurs de Kevin Toney, la basse de Joe Hall ou, encore, la batterie de Keith Killgo, mon tout baigné de cordes aux vertus forcément cinémat(ograph)iques.

Lazy Afternoon
FREDDIE HUBBARD

EXTRAIT DE THE LOVE CONNECTION (COLUMBIA, 1979)

On touche au sublime, dix minutes en compagnie d'un des plus grands trompettistes de l'Histoire du jazz et d'un arrangeur de génie : Freddie Hubbard et Claus Ogerman. Cette relecture de *Lazy Afternoon* est un chef-d'œuvre. Pour l'occasion, Claus Ogerman, coproducteur de l'album avec Hubbard, avait réuni Joe Farrell au

saxophone ténor, Chick Corea aux claviers, Stanley Clarke à la basse, Chester Thompson à la batterie et Jumma Santos aux percussions. Les quatre premières minutes, la trompette de Mighty Freddie est lovée dans un écrin de cordes sensuelles et voluptueuses, qui vibrent tout en douceur et portent la marque reconnaissable entre mille de celui qui les a arrangées, tel un peintre sur sa toile.

Elles s'effacent – sans disparaître – dans la partie centrale, avant de dérouler à nouveau leurs envoûtantes magnificences pour un final à vous filer des frissons à la vie à l'amour. Entre ces deux divins pôles d'attraction, la partie centrale est animée par l'équipe de rêve citée plus haut, en mode slow-funk. L'entrée du piano de Corea, les premiers slaps de Clarke, la tension subtile créée par Thompson, les échanges entre Hubbard et Farrell (les *trading licks* comme on dit là-bas), le solo de synthé de Corea : comme dans un (grand) film, chacun joue son rôle à la perfection.

Sinon, Claus Ogerman, qui ne s'estimait que *« de passage dans l'univers de l'arran-*

gement » (c'est souvent à leur désarmante humilité qu'on reconnaît les vrais géants), a cessé de travailler pour les autres peu après cette séance mémorable, pour se consacrer à ses propres compositions. Diana Krall réussit à le convaincre de replonger vingt ans plus tard. Entre temps, il avait décliné des offres de travail d'Ella Fitzgerald, Prince et Wynton Marsalis.

Une petite laitue

ROY ELDRIDGE

EXTRAIT DE ROY ELDRIDGE AND HIS LITTLE JAZZ (VOGUE, 1950)

Un peu de bonheur léger, une chanson qui donnerait le sourire, une *feel good song* comme on dit aujourd'hui ? Ne zappez pas. Roy Eldridge, trompettiste, n'avait peut-être pas la flamboyance absolue du Roi Soleil, Louis Armstrong, ni le génie révolutionnaire de Dizzy Gillespie, mais entre l'un et l'autre il fut comme un liant naturel, un passeur rieur : entre swing classique et frénésie bebop, son jeu était un trait d'union entre toutes les bonnes volontés.

C'est lors d'un séjour parisien qu'il enregistra quelques faces pour Vogue avec des musiciens du cru, dont Albert Ferreri au saxophone ténor, Benny Vasseur au trombone et Raymond Fol au piano. Et il faut bien le dire : *Une petite laitue* est irrésistible, drôle et touchante à la fois, et cette façon de chanter est absolument craquante. Impossible de résister à un tel geyser de bonne humeur et, au passage, de swing contagieux : ce bref solo de trompette, on en mangerai, comme *« Oune peutite laitoue... des tomates... avec de la mayonnaaaaise... »*. Irrésistible, oui, jusqu'à cette mini-impro scattée qui tout simplement (facile à dire) étire les mots *« tant pis »* (*« libidi bidi wadi waloup »*).

Le 4 février 1972 au Philharmonic Hall du Lincoln Center de New York, Charles Mingus joua une composition de plus de vingt minutes arrangée par ses soins, Teo Macero et Sy Johnson : *Little Royal Suite*, en hommage à Roy Eldridge. Voilà. Le grand Charles avait le sens des valeurs, non ?

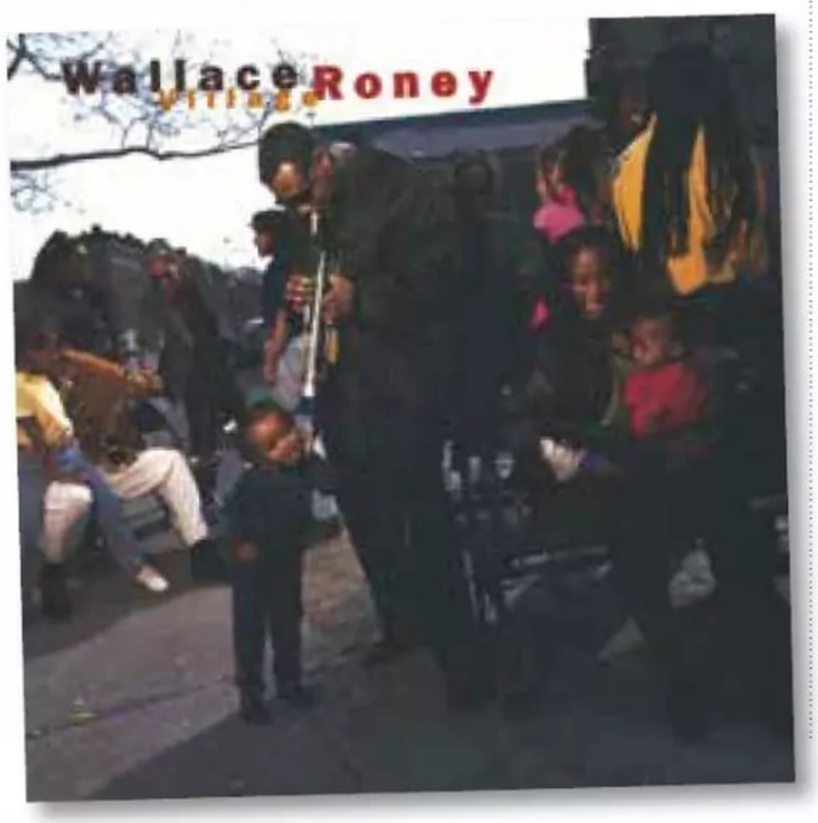
PHOTO : X/DR

EBO

WALLACE RONEY

EXTRAIT DE VILLAGE (WARNER BROS. RECORDS, 1997)

C'était en décembre 1996, à New York. Warner Bros. Records avait alloué un budget conséquent à Wallace Roney, trompettiste aimé et respecté par les siens qui avait pour héros et modèle Miles Davis, ne s'en cachait pas et, contrairement à d'autres, ne lui a jamais manqué de respect. Et d'ailleurs, sur ce titre qui est un rêve de morceau signé Lenny White, dès qu'il prend son solo la section rythmique s'emballe, et l'atmosphère, jusque-là tranquille et majestueuse, change d'un seul coup : les fameuses *directions in music* jadis pointées par Miles sont empruntées par tout ce beau monde, et l'on se croirait replongé au cœur de "Bitches Brew". Il faut dire aussi le nom de ceux qui l'accompagnent dans cette quête du bonheur disparu, dans cet hommage à un véritable langage : Chick Corea au Fender Rhodes, Robert Irving III au synthétiseur, Clarence Seay à la contrebasse et, donc, Lenny White à la batterie (le premier et le dernier ont joué sur "Bitches Brew").



Dans la dernière partie d'*EBO*, Corea prend à son tour un solo, et la magie du Prince des Ténèbres opère à nouveau. Pharoah Sanders (saxophone ténor), Geri Allen (piano), sans oublier Antoine Roney (clarinette basse) sont mis en valeur dans la partie plus acoustique de ce morceau qui est, vous l'aurez compris, plusieurs morceaux à la fois. Sanders nous rappelle qu'il est un géant habité par l'esprit d'un ancien alter ego de Miles (là encore, point n'est besoin de vous rappeler de qui il s'agit : John Coltrane), et Dame Allen nous offre, comme d'habitude, une leçon d'élégance pianistique.

Tout en écrivant cette chronique matinale, je pense à Wallace Roney, sa femme Geri Allen (ils posent tous les deux sur la pochette et ils sont magnifiques) et à Chick Corea, qui ne sont plus de ce monde mais continuent de rendre le nôtre meilleur.

Le jazz, c'est l'art de transmettre des émotions et son savoir, aussi, aux plus jeunes : n'est-ce pas Roy Eldridge ?

Earthquake Island
JON HASSELL

EXTRAIT DE EARTHQUAKE ISLAND
(TOMATO RECORDS, 1979)

Au-delà des époques et des styles, il est des sons sans lesquels on ne pourrait envisager de vivre, celui d'une voix comme d'un saxophone, d'une contrebasse, d'une guitare, d'une batterie. Ou d'une trompette.
(L'intro de *West End Blues* de Louis Armstrong, le solo de Miles Davis dans *So What*, celui de Freddie Hubbard dans *Stolen Moments*, Chet Baker dans *Alone Together*, etc., etc.)
La trompette de Jon Hassell est un étrange et fascinant coquillage magique aux reflets moirés, trouvé au carrefour d'un monde parallèle, là où ce regretté poète de l'indicible, chantre du murmure cuivré qui jouait comme on respire avait dû signer un pacte avec quelque grand esprit (comme seuls en rencontrent celles et ceux dont la vie n'est qu'une infinie quête de beautés).
Jon Hassell donc.
Qui avait donc convié, en 1979 aux Power Station Studios de New York City Nana Vasconcelos, Miroslav Vitous, Claudio Ferreira, Badal Roy et Dom Um Romao ; parmi ces musiciens d'exception, Nana Vasconcelos jouait un rôle plus décisif encore : le son de sa voix, de son berimbau et de ses percussions avait les mêmes vertus hypnotiques que la trompette-coquillage du guide du jour, celui qui pointait les *directions in music* (comme Miles Davis) menant tout droit aux sources des sons sauvages et sensuels, hantés par, tiens les revoilà, les grands esprits, ceux de Miles D. et de Don Cherry, de Weather Report et des musiques dites du monde (le préféré de Jon Hassell était le quatrième, le *Fourth World*, c'est lui qui en avait rêvé et qui l'aura personnifié jusqu'à son dernier souffle). *Earthquake Island* : embarquement immédiat pour un autre monde. Aller simple. Vous n'en reviendrez pas.

Una Mas (One More Time)
KENNY DORHAM

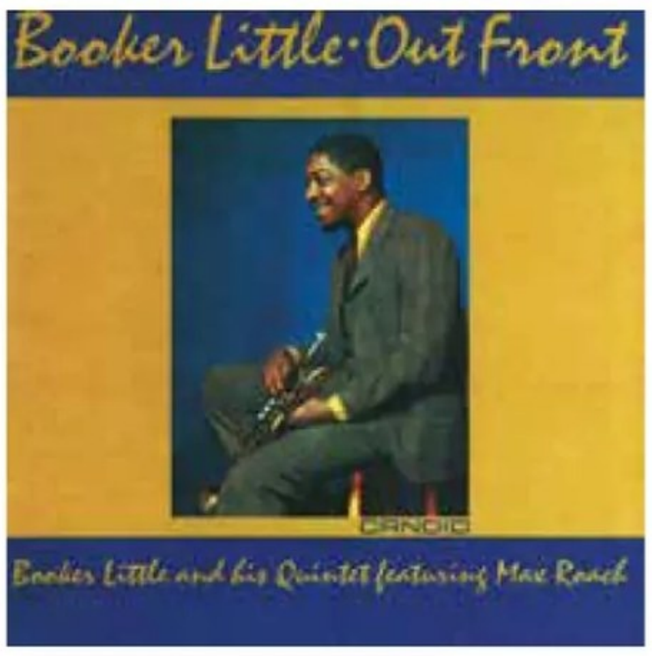
EXTRAIT DE UNA MAS (ONE MORE TIME)
(BLUE NOTE, 1963).

Quinze minutes de bonheur un dimanche matin, ça ne se refuse pas. Un quart d'heure de swing immémorial et de groove jubilatoire, ça laisse pantois. Un quart d'heure !
Déroulé sans complexe sur toute la première face ! Ils ne se refusaient rien chez Blue Note ! *« Le groove était très bon, et quand il est aussi relax, vous ne vous arrêtez pas. Par ailleurs, l'enthousiasme des autres musiciens semblait grandir tandis que l'on avançait dans le morceau, il n'y avait donc aucun danger de perdre de la fraîcheur »* : sûr Monsieur Dorham, cela s'entend de la première à la dernière seconde, et personnellement je me souviens de l'effet magique de votre épopée hardbopbossaboogaloo-blues quand elle s'échappa du sillon de la face A du 33-tours Blue Note. Un rai de lumière cuivré s'enroula autour de mes tympans et je vis (oui on la voit la musique quand on l'écoute, elle défile devant nous) tous vos sidemen porter votre bonne parole. Joe Henderson, saxophone ténor, dont c'était la première séance, les *« recording debuts »* comme vous dites, Herbie Hancock, piano, 22 ans, déjà presque vétéran, Butch Warren, contrebasse et Anthony Williams, 17 ans (vous avez bien lu), batterie. (Pour info, c'était aussi la première fois – et pas la dernière ! – qu'Hancock et Williams, 39 ans à eux deux donc, se retrouvaient ensemble en studio, juste avant qu'un certain Miles Davis ne les embauche.) Quatre jazzmen en devenir qui devinrent vite grands, et vous Monsieur Dorham, ce qui fait cinq, quinte majeure, quintette d'un jour qui prit ses aises chez Rudy Van Gelder, proprio du studio de tous les miracles de l'âge d'or.

We Speak
BOOKER LITTLE

EXTRAIT DE OUT FRONT (CANDID, 1961)

La liste est longue de ceux qui, si le destin n'en avait pas décidé autrement, auraient pu nourrir, infléchir, enrichir durablement le langage du jazz ; l'extraordinaire trompettiste de Memphis Booker Little en fait partie, au même titre que celui qui fut l'une de ses premières influences, son confrère Clifford Brown, mort aussi prématurément que lui, en 1956 (saleté d'accident de voiture).
Quand il enregistre "Out Front", le troisième des quatre 33-tours qu'il aura le temps de graver, Booker Little a 22 ans, et joue déjà comme s'il avait vécu plusieurs vies. Mais cette incroyable maturité, si elle laisse rêveur, n'est pas ce qu'il y a de plus frappant quand on découvre le premier morceau d'"Out Front", *We Speak*.
Ce qui, d'emblée, m'avait profondément touché (merci au prof principal de ma première université du jazz – la Fnac Wagram –, Daniel Richard, qui m'a fait découvrir ce disque), c'était la beauté du son d'ensemble, la manière dont Booker



Little et ses musiciens jouaient naturellement ensemble, unis par la volonté de faire sonner la musique autrement, sans pour autant larguer toutes les amarres, juste en faisant bouger, ou plus précisément vibrer les lignes.
Car *We Speak*, on le ressent dès l'exposé du thème, vibre d'une émotion singulière, d'une tristesse diffuse, toute de spleen gris bleu. Booker Little prend deux fois la parole, Eric Dolphy, au saxophone alto, lui enlève d'autres mots de la bouche, puis Max Roach, à la batterie, donne enfin son avis, posément, en faisant parler ses tambours comme personne, avec une clarté et une force d'élocution qui imposent le respect (et pendant ce temps-là la contrebasse d'Art Davis continue de marcher).
Il y a aussi, dans "Out Front", ce chef-d'œuvre clair-obscur, un morceau absolument bouleversant, *Man Of Words,* mais ce week-end s'annonce assez gris comme ça. Booker Little est mort le 5 octobre 1961. Bien trop jeune pour rejoindre le tristement célèbre Club des 27, mais paré pour l'éternité, lui le météore fait rai de lumière cuivré.

Heyoke
KENNY WHEELER
EXTRAIT DE GNU HIGH (ECM, 1976)

Parce que ce classique du faramineux catalogue ECM – qui, fait unique dans l'histoire du jazz, continue de s'enrichir près de cinquante-cinq ans après sa création – vient d'être réédité en 33-tours dans la nouvelle série lancée par Manfred Eicher, Luminescence, nous en avons extrait notre Pépite du jour, *Heyoke*, ainsi nommée par son compositeur, Kenny Wheeler, pour faire écho à sa passion pour l'Histoire des Amérindiens. "Gnu High" était le premier album pour le label de Manfred Eicher du trompettiste et bugliste canadien (qui a passé la majeure partie de sa vie en Grande-Bretagne), et *Heyoke*, longue suite en trois parties de plus de vingt minutes durant laquelle on ne voit pas le temps passer, en occupait toute la première face.
La prise de son, cela va sans dire, est exceptionnelle de profondeur et de clarté (bravo Tony May). Et comment, dès les premières notes de bugle, ne pas être saisi par la sonorité de Kenny Wheeler ? Dans les liner notes de la réédition 33-tours (récompensée d'un Choc dans le dernier numéro de Jazz Magazine), Nick Smart rappelle que le natif de Toronto eut comme une révélation en découvrant Booker Little – on connaît pire influence… Kenny Wheeler était un monsieur assez fuyant qu'il ne fallait pas déranger (les interviews, pas son truc !), à côté de lui Droopy avait l'air joyeux, mais qu'importe : seule la musique compte, et celle qui naissait sous ses doigts rendait, et rend toujours heureux.
Et puis outre Dave Holland à la contrebasse et Jack DeJohnette à la batterie, section rythmique de rêve s'il en est (écoutez DeJohnette faire danser ses cymbales à la fin), il y avait un certain Keith Jarrett au piano, alors jeune trentenaire, et qui dans *Heyoke* touche, on peut le dire, au sublime. Ses deux solos, cet interlude : c'est dans une autre dimension qu'on bascule en le réécoutant jouer ainsi.

Canadien d'origine, le trompettiste et bugliste Kenny Wheeler s'est rapidement installé en Angleterre.

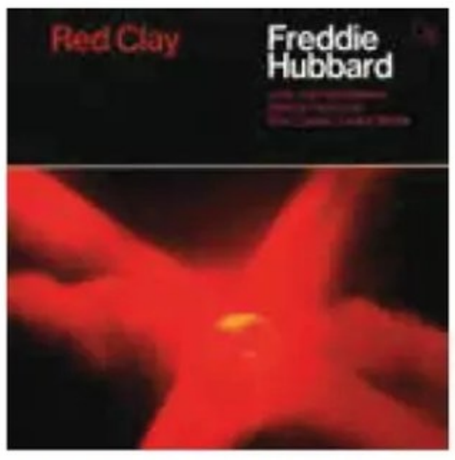
PHOTO : X/DR (ECM)

PLONGEZ, ELLE EST BONNE !

fip

La playlist de votre été est sur Fip !

À retrouver sur l'appli Radio France et fip.fr



La version originale de *Red Clay* figure dans l'album du même nom de Freddie Hubbard. La reprise de Jack Wilkins, enregistrée en 1973, sera samplée vingt ans plus tard par A Tribe Called Quest. Entre temps, Mark Murphy avait ajouté ses paroles sur cette magnifique composition.

Le regretté Roy Hargrove à ses débuts.

PHOTO : X/DR

Red Clay
FREDDIE HUBBARD
EXTRAIT DE RED CLAY (CTI, 1970).
JACK WILKINS
EXTRAIT DE WINDOWS (MAINSTREAM RECORDS, 1973)

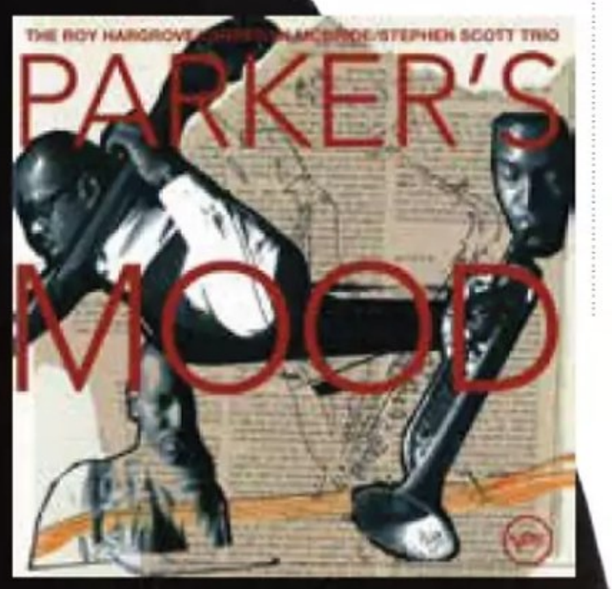
Sucka Nigga
A TRIBE CALLED QUEST
EXTRAIT DE MIDNIGHT MARAUDERS (JIVE, 1993)

On The Red Clay
MARK MURPHY
EXTRAIT DE MARK MURPHY SINGS (MUSE, 1975)

Van Gelder Studios, 27 janvier 1970 : il essaye d'avoir l'air le plus cool et relax possible, mais il n'en mène pas large derrière sa batterie le jeune Lenny White, 20 ans. Six mois après les séances d'enregistrement de "Bitches Brew" de Miles Davis, le revoilà en studio avec quatre de ses héros. Le groove désormais historique de *Red Clay* (*« un simple boogaloo »* selon lui !), il va l'immortaliser avec Ron Carter et sa contrebasse qui est un chêne centenaire. Avec eux, le boss du jour, Freddie The 1st, The Great Hubbard à la trompette, Joe Henderson au sax ténor et Herbie Hancock au piano électrique.

Les accords de *Red Clay* sont basés sur ceux du tube de Bobby Hebb, *Sunny*, et ces dix minutes d'enchantement spontané vont rapidement devenir la *signature song* de Master Freddie, magnifiquement captée par Rudy Van Gelder sous la supervision de Creed Taylor.

En 1973, le guitariste Jack Wilkins grave à New York une superbe version en trio du classique instantané de King Hubbard. J'imagine que le 33-tours dont elle est extraite a dû, une vingtaine d'années plus tard, se retrouver dans les bacs à soldes de quelque disquaire de Brooklyn, et que nos amis de A Tribe Called Quest ont ainsi jeté leur dévolu dessus. Et tandis que Super Freddie avait en quelque sorte samplé *Sunny*, Q-Tip, Phife et Ali Shaheed Muhammad samplent *Red Clay* sur le vinyle usé de Jack Wilkins pour mettre en forme *Sucka Nigga*, l'une des pépites de leur chef-d'œuvre "Midnight Marauders". Entre temps, l'élégantissime Mark Murphy avait chanté *(On The) Red Clay*, et sa divine relecture est auréolée d'un solo de trompette parfait d'un autre as des pistons : Randy Brecker. Et quand Mark imprime sa marque en scattant à l'unisson les dernières notes de ce solo, j'ai toujours envie de crier mon bonheur.



Parker's Mood
THE ROY HARGROVE / CHRISTIAN McBRIDE / STEPHEN SCOTT TRIO
EXTRAIT DE PARKER'S MOOD (VERVE, 1995)

Le 18 septembre 1948, à New York, le Charlie Parker All Stars enregistre *Parker's Mood* pour la firme Savoy. À ses côtés, John Lewis est au piano, Curly Russell à la contrebasse et Max Roach à la batterie (un certain Miles Davis était là aussi mais il ne jouait pas sur ce morceau.) *« On devrait se taire après un tel poème,* écrivit un jour Daniel Huck. *Sachez seulement que chaque note est gravée dans la mémoire de tout saxophoniste alto qui entend l'introduction d'un blues en si bémol sur ce genre de tempo. »*

Trente-sept ans plus tard, Roy Hargrove, trompette, Christian McBride, contrebasse et Stephen Scott, piano, célébraient, toujours à New York, le quarantième anniversaire de la disparition du génial altiste en rejouant sa musique, et parmi les seize morceaux gravés en trois jours, la plupart en trio, mais d'autres en duo ou en solo, leur trilogue sur *Parker's Mood* me procure depuis des lustres un bonheur tout particulier.

Je ne suis pas saxophoniste, mais comme tout le monde – enfin j'espère –, l'introduction de ce classique impérissable me fait tomber de ma chaise à chaque fois que je l'entends ; jouée par son créateur, bien sûr, ou, aussi, chantée par Mark Murphy dans "Sings" (Muse, 1975). Et, donc, resongée à la trompette par le jeune Roy, 26 ans à l'époque, d'emblée en osmose avec son pianiste (comme l'était Parker avec John Lewis en 1947), tandis que McBride ancre leur conversation dans la terre du blues et que Scott signe un solo aussi délectable que celui d'Hargrove.

Cet hommage rendu au génie intemporel de Charlie Parker nous rappelle, si besoin était, que les racines musicales du chaque jour un peu plus regretté Roy Hargrove étaient celles des grands maîtres du jazz, et que son ouverture d'esprit lui permit d'explorer tous les chants du possible des musiques afro-américaines, comme avant lui ses aînés Donald Byrd, Gary Bartz ou Steve Coleman (liste non exhaustive). Hey Roy, we miss you.

Seven Steps To Heaven

MILES DAVIS

EXTRAIT DE SEVEN STEPS TO HEAVEN (COLUMBIA, 1963)

BEN SIDRAN

EXTRAIT DE THE CAT AND THE HAT (HORIZON RECORDS, 1980)

Le 17 avril 1963, à Los Angeles, Miles Davis enregistre plusieurs prises de *Seven Steps To Heaven* en compagnie du pianiste Victor Feldman (qui en est le co-compositeur), du saxophoniste George Coleman, du contrebassiste Ron Carter et du batteur Frank Butler. C'est un morceau fantastique sur lequel la section rythmique excelle – ah !, comme on aurait aimé entendre Carter & Butler jouer plus souvent ensemble...
À peine un mois plus tard, de retour à New York, Miles réenregistre *Seven Steps To Heaven* (c'est la version qui figurera dans le disque). George Coleman et Ron Carter sont toujours là, mais deux *younsgters* new-yorkais ont pris la place de Feldman et Butler : Herbie Hancock, 23 ans depuis cinq jours, est au piano, Tony Williams, 17 ans pour toujours, fait déjà basculer ses tambours et ses cymbales dans une dimension parallèle. Jouer comme ça à cet âge, c'est, comment dire, presque irréel. *Seven Steps To Heaven* : le morceau bien nommé.
Dix-sept ans plus tard, *Seven Steps To Heaven* est cette fois chanté par le swingissime Ben Sidran (les paroles sont de son cru), qui joue aussi du piano électrique ; Steve Gadd est en transe de la première à la dernière mesure (tous ses fabuleux gris-gris rythmiques y passent), tandis que Joe Henderson *himself* solote au sax ténor deux fois de suite – avec lui et Gadd, la coda de cette *Freedom Jazz Dance* selon Sidran n'est pas sans rappeler celle, légendaire, d'*Aja* de Steely Dan. (Un jour qu'il interviewait Miles, Ben Sidran l'avait malicieusement remercié d'avoir nommé l'une de ses plus fameuses compos *Nardis*, car c'était l'anagrame de Sidran !)

Tutu

MILES DAVIS

EXTRAIT DE TUTU (WARNER BROS. RECORDS, 1986)

Resurrection Blues (Tutu)

CASSANDRA WILSON

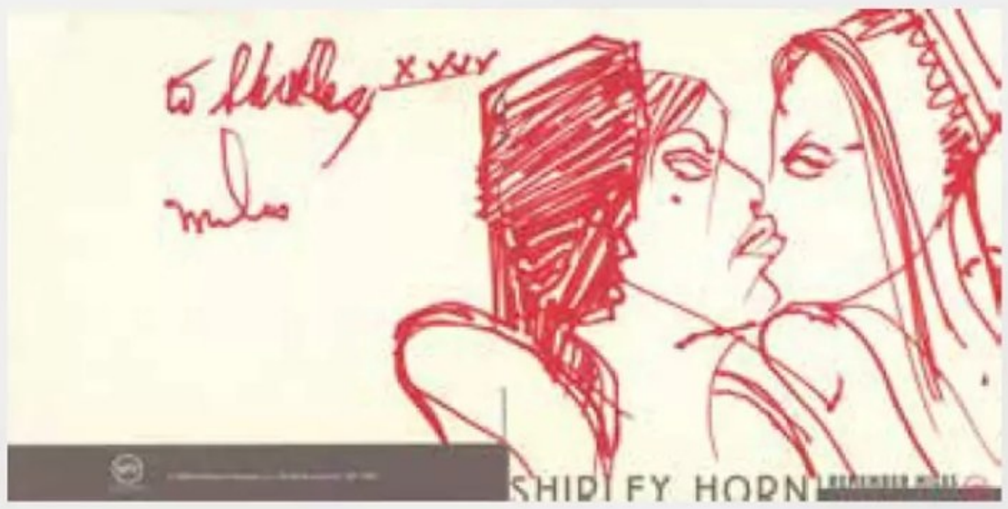
EXTRAIT DE TRAVELING MILES (BLUE NOTE, 1999)

Dès l'instant où l'on a posé le saphir dans le sillon, on savait qu'on tenait un truc historique. Oui, il faut le redire, encore et encore, d'accord ou pas d'accord : les premières notes que Miles joue dans *Tutu*, ainsi que toutes les suivantes, c'était notre Générique d'*Ascenseur pour l'échafaud* à nous, notre *So What* à nous, notre *Miles-rien-que-pour-nous*, notre jazz star dont on ne manquait aucun concert, nous les perplexes de la Génération X, nous les enfants du Miles

Miles Davis, toujours en train de penser à demain.

Vingt-trois ans après la sortie de "Tutu" de Miles Davis, le premier album du trompettiste pour Warner Bros. Records, la chanteuse Cassandra Wilson ajouta ses paroles sur la géniale composition de Marcus Miller, renommée pour l'occasion *Resurrection Blues (Tutu)*.

PHOTO : ELENA CARMINATI



Miles Davis aimait dédicacer les peintures qu'il offrait à ses amis, comme en témoigne la pochette d'"I Remember Miles" de Shirley Horn...

des années 1980. Et ce beau jour où l'on découvrit *Tutu*, sidéré par cette sonorité magique, ensorcelé par la basse de Marcus Miller, les percussions de Paulinho Da Costa et ce groove hypnotique qui ne ressemblait à aucun autre, eh bien, on n'aurait jamais cru que treize ans plus tard, précisément, quelqu'un la chanterait notre Pépite du jour. Quelqu'une plutôt, enfant du Mississippi, Cassandra Wilson ; il fallait oser, et elle a osé, en 1999, écrire des paroles et poser sa voix sur *Tutu*, fort justement rebaptisé *Resurrection Blues*, avec la guitare de Marvin Sewell (ah, ce solo...), la contrebasse terrienne et élastique de Lonnie Plaxico, le marimba de Cecilia Smith, les balais de Perry Wilson, et cette voix bleu nuit aussi ensorcelante que la trompette rouge du patron. Une résurrection, oui, sans aucun doute, même si *Tutu* est éternel.

My Man's Gone Now

MILES DAVIS

EXTRAIT DE WE WANT MILES (COLUMBIA, 1982)

SHIRLEY HORN

EXTRAIT DE I REMEMBER MILES (VERVE, 1998).

« Shirley, c'est pour toi, un certain Miles Davis, il voudrait te parler » Une blague téléphonique ? Non, c'était vraiment Miles, qui voulait rencontrer Shirley Horn, la faire jouer avec son trio au Village Vanguard, en première partie de son Quintet, et qui adorait son premier disque, "Ember And Ashes",. Ce Miles auquel Shirley Horn rendra hommage, près de quarante ans plus tard, dans le disque dont est extrait l'une des deux versions de *My Man's Gone Now*.

Commençons par celle de Miles, saisie le 27 juin 1981 au Kix de Boston. Oui, il est arrivé à Miles, l'homme du présent permanent toujours en partance pour les mondes d'après, de se souvenir de morceaux de ses mondes d'avant. Ainsi rejoua-t-il cette poignante merveille de DuBose Hayward et George Gershwin lors de son inespéré comeback, en 1981, entouré de Bill Evans au saxophone, Mike Stern à la guitare électrique, Marcus Miller à la basse électrique, Al Foster à la batterie et Mino Cinelu aux percussions.
Oui, c'est Miles qui joue les quelques notes de piano électrique au début. Oui, cette version live dure plus de vingt minutes et elle est d'une beauté sauvage à couper le souffle ; elle swingue, s'aventure, s'étire, s'invente devant nous, féline et envoûtante ; Miles joue comme un animal blessé mais attention, malgré tous les maux, il n'a pas dit son dernier mot, c'est toujours lui le patron, et Bill déroule ses lumières au soprano, Mike décoche ses flèches (quel solo !), Mino fait vibrer l'amour à fleur de peaux, et cette rythmique, Marcus et Al, comment dire : WOW !
En 1998, Miles n'est plus un homme du monde, ni de celui d'avant, de maintenant ou d'après, il est devenu un citoyen de l'Éternel ; Mme Horn se souvient de Miles, et Shirley chante cet homme qui est parti, maintenant, inspirée par la version du Kix ; Al Foster est là, Ron Carter aussi, qui doublent son trio, et en plus un jeune trompettiste est là aussi, Roy Hargrove, et la magie opère à nouveau. Sublime.

Maiysha

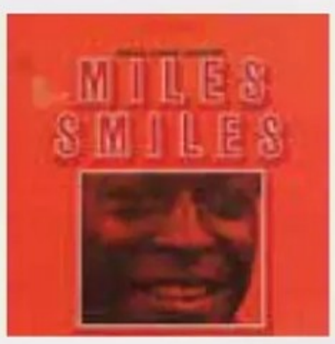
MILES DAVIS

EXTRAIT DE GET UP WITH IT (COLUMBIA, 1974)

C'était le 7 octobre 1974. Miles n'avait plus que dix-sept ans à vivre, mais assez de temps, comme d'habitude, pour brûler plusieurs vies – confiné volontaire (visionnaire) un lustre durant, réincarné réinventé déterminé à l'aube des eighties, copain avec Prince, Zucchero, les rappeurs, cameo dans un clip de Cameo, capable quand la mort l'attendait au coin de la rue (*on the corner*) de regarder une seule et dernière fois dans le rétro, etc., etc. –, bien assez de temps, donc, pour nous rendre dingue.
En attendant, au Columbia Studio B, New York City, deux morceaux sont mis boîte. *Mtume* d'abord, du nom de son percussionniste (qui plus tard nous la jouera très funk, et finira par être samplé par The Notorious B.I.G., mais c'est une autre histoire). Puis, dans la foulée, *Maiysha*, joli prénom, celui d'une fiancée de Miles d'après Sonny Fortune, ici présent à la flûte (savamment sous-mixé, comme le patron à la trompette, qui préfère nous flanquer son orgue *lo-fi* en pleine poire).
Maiysha est une pépite, une sorte de bossa nova trempée dans l'acide s(o)ulfurique, charmante sous ses airs un rien déglingo, belle comme un cœur qui battrait non sans douleur, mais fort (Michael Henderson et Al Foster, le bois et les racines, la sève, la terre). Pensez, il y a des accords et un thème (Miles avait même apporté une partition), un thème qui se love autour des neurones pour y rester. Et à la fin, ce solo ahurissant de Pete Cosey, psychédélique à souhait (Reggie Lucas et Dominique Gaumont sont là aussi).

Ci-dessous, le toujours inventif et ingénieux Eddie Harris.

PHOTO : HANS HARZHEIM



Freedom Jazz Dance

MILES DAVIS QUINTET

EXTRAIT DE MILES SMILES (COLUMBIA, 1967)

EDDIE HARRIS

EXTRAIT DE THE IN SOUND (ATLANTIC, 1965)

Le 24 octobre 1966, Miles Davis transfigure avec maestria notre Pépite du jour à la tête de son Quintet, *featuring* Wayne Shorter au saxophone, Herbie Hancock au piano, Ron Carter à la contrebase et Tony Williams à la batterie (ahurissant, survolté, une éruption volcanique à lui seul). En la délestant subtilement de son groove original digne de *The Sidewinder* de Lee Morgan, le trompettiste nous la jouait ainsi plus *Freedom* que *Jazz Dance*. Grandiose, forcément, et enregistré en une seule prise, comme les cinq autres morceaux de "Miles Smiles". Ce qui situe le niveau stratosphérique atteint par ce groupe, l'un des plus décisifs et influents de l'Histoire du jazz.
Un an plus tôt, le 30 août 1965, le grand saxophoniste chicagoan Eddie Harris avait enregistré "sa" *Freedom Jazz Dance*, dont il était tout de même le compositeur, très inspiré. Il ne pouvait alors pas se douter que son morceau allait rapidement devenir un classique (en 1974, le maître du *vocalese* Eddie Jefferson gravera à son tour une étonnante version chantée de *Freedom Jazz Dance*). Aaah, le solo Cedar Walton au piano ! Et la souplesse du batteur Billy Higgins, mêlée aux rondeurs boisées de, eh oui encore lui, Ron Carter et ses quatre cordes enracinées dans la terre du jazz.
Eddie Harris, avec qui tout avait toujours l'air facile, confiera plus tard au producteur Joel Dorn que *Freedom Jazz Dance* était *« un truc pour faire danser les gens désinhibés, une fusion de rythme et d'avant-garde »*. Dans les liner notes du 33-tours de "The In Sound", le critique jazz Leonard Feather entendait d'ailleurs dans notre Pépite du jour *« des touches d'Ornette Coleman »*...

Souffler c'est jouer

20 Pépites de saxophonistes et de flûtistes

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

This I Dig Of You
HANK MOBLEY
EXTRAIT DE SOUL STATION (BLUE NOTE, 1960)

« Le CD de "Soul Station" d'Hank Mobley dépassait de sa poche », nous avait raconté un vieil ami qui avait eu le bonheur de travailler en studio avec Donald Fagen. Homme de goût que l'autre tête pensante de Steely Dan ! (Amusez-vous à mettre côte à côte la pochette de "Soul Station" et celle de "The Nightfly", voooilà, oui, comme ça : étonnant, non ?). Il faut dire que cet album est peut-être le meilleur de ce saxophoniste parfois mésestimé, sauf par les vrais "connoisseurs", pour reprendre le titre d'une formidable série de rééditions CD Blue Note des déjà lointaines années 2000. "Soul Station" commence et se termine par un standard, mais les quatre autres morceaux sont signés Mobley, et *This I Dig Of You* est serti d'une mélodie qui me chavirer de bonheur à chaque fois qu'on l'entend.

Jouer avec une telle aisance naturelle est bien sûr la preuve d'une immense maîtrise instrumentale, d'un amour infini pour le langage du jazz, doublés de la volonté, chevillée corps et âme (*body and soul*) de faire chanter tout ce qui se joue en soi et autour de soi. Et avec trois sidemen de la trempe de Wynton Kelly (ses doigts dansent sur le clavier de son piano), Paul Chambers (non mais écoutez la rondeur de ce son, ce swing infernal, c'est fou, il venait d'avoir 21 ans !) et Art Blakey (son solo est une explosion de bonheur), Hank n'a pas besoin de meubler, et les micros magiques de Rudy Van Gelder font le reste.

Capricorn
THE CANNONBALL ADDERLEY QUINTET
EXTRAIT DE MUSIC, YOU ALL (CAPITOL, 1976)

Enregistrée en 1970 au légendaire club de Los Angeles, le Troubadour, notre Pépite du jour est extraite d'un album publié six ans plus tard, produit par l'un des plus fidèles collaborateurs de Cannonball Adderley, David Axelrod, qui un an après la mort du génial saxophoniste alto avait tenu à assembler un nouveau 33-tours, sorte de suite au double live "The Black Messiah" paru en 1972 et gravé au même endroit.
Au sein du Quintet de l'altiste, notre ami George Duke venait juste de remplacer Joe Zawinul, parti fonder Weather Report avec Wayne Shorter. (Pour être très précis, signalons que juste après le départ du soulman autrichien expert en claviers, le guitariste Sonny Sharrock effectua une brève pige dans le Quintet : si quelqu'un a une bande, l'Académie Tangentielle est preneuse !) *« George jouait superbement du straight-ahead jazz,* se souvenait Roy McCurdy dans le livret de la réédition CD de "Music, You All", *mais il avait beaucoup de funkyness dans son jeu, et de la bluesiness, aussi. Donc je pense qu'il a apporté beaucoup au Quintet. »*

Capricorn est une composition de George Duke (un *« super bad dude »* selon son patron) que Cannonball Adderley a aussi enregistrée dans le double album "Soul Zodiac" (Capitol Records, 1972), et vous avez bien sûr déjà deviné : George Duke était capricorne.
Tout autant que la musique et le solo de piano électrique de Duke, il faut écouter la présentation de Cannonball Adderley – il y faisait toujours passer ce qu'il faut d'humour, de malice et d'émotion, avec une conscience sociale jamais démentie (la plus célèbre est celle de *Mercy, Mercy, Mercy,* mais toutes celles de cet album valent le détour, et David Axelrod en avait isolé une, fort logiquement nommée *Cannon Raps*).

Salt Peanuts
CHARLIE PARKER / DIZZY GILLESPIE / BUD POWELL / CHARLES MINGUS / MAX ROACH
EXTRAIT DE JAZZ AT MASSEY HALL (DEBUT RECORDS, 1956)

Enregistré le 15 mai 1953 à Toronto, cet album live n'a été publié que trois ans plus tard sur le label de Charles Mingus, Debut Records. Charlie Parker, alias The Bird, s'était alors envolé on ne sait où, dans un dernier éclat de rire, en regardant la télé chez la Baronne Pannonica de Koenigswarter.

Alors donc, *Salt Peanuts*. Je suis retourné vers ce standard bebop quand le grand "charlieparkerologue" Steve Coleman grava sa propre version dans "Def Trance Beat (Modality Of Rhythm)" en 1995. Il faut dire que peu de temps après j'avais eu le privilège de le retrouver chez Selmer, où il m'avait donné rendez-vous avant une interview. Il essayait des saxophones dans une cabine, m'avait fait signe d'entrer, et j'avais ainsi eu droit à une masterclass improvisée sur l'art de Charlie Parker.
Ici, en terres canadiennes, ce Quintet qui est la réunion – presque irréelle aujourd'hui – de génies absolus joue avec ce mélange de swing furieux savamment contrôlé et de vraie-fausse désinvolture (la présentation de Parker, les rires et les bribes de conversation pendant le solo de Bud Powell…) ; et dire que Gillespie, dès qu'il pouvait, regardait du coin de l'œil le match de boxe entre Jersey Joe Walcott et Rocky Marciano…
Les solos de Bird (qui joue sur un sax en plastique !) et Diz sont des torrents brû-

lants d'invention joyeuse, Powell distille sa science, Mingus fonce (quel tempo les amis), et le fascinant Max Roach nous persuade que la batterie a été inventée pour lui. Quel son ! Quelle précision ! Cette main droite sur la cymbale ride... Ces relances... Cette grosse caisse... Et rien que pour la façon dont Diz prononce *« Salt peeeeeeanuts »* !

Ascension

JOHN COLTRANE

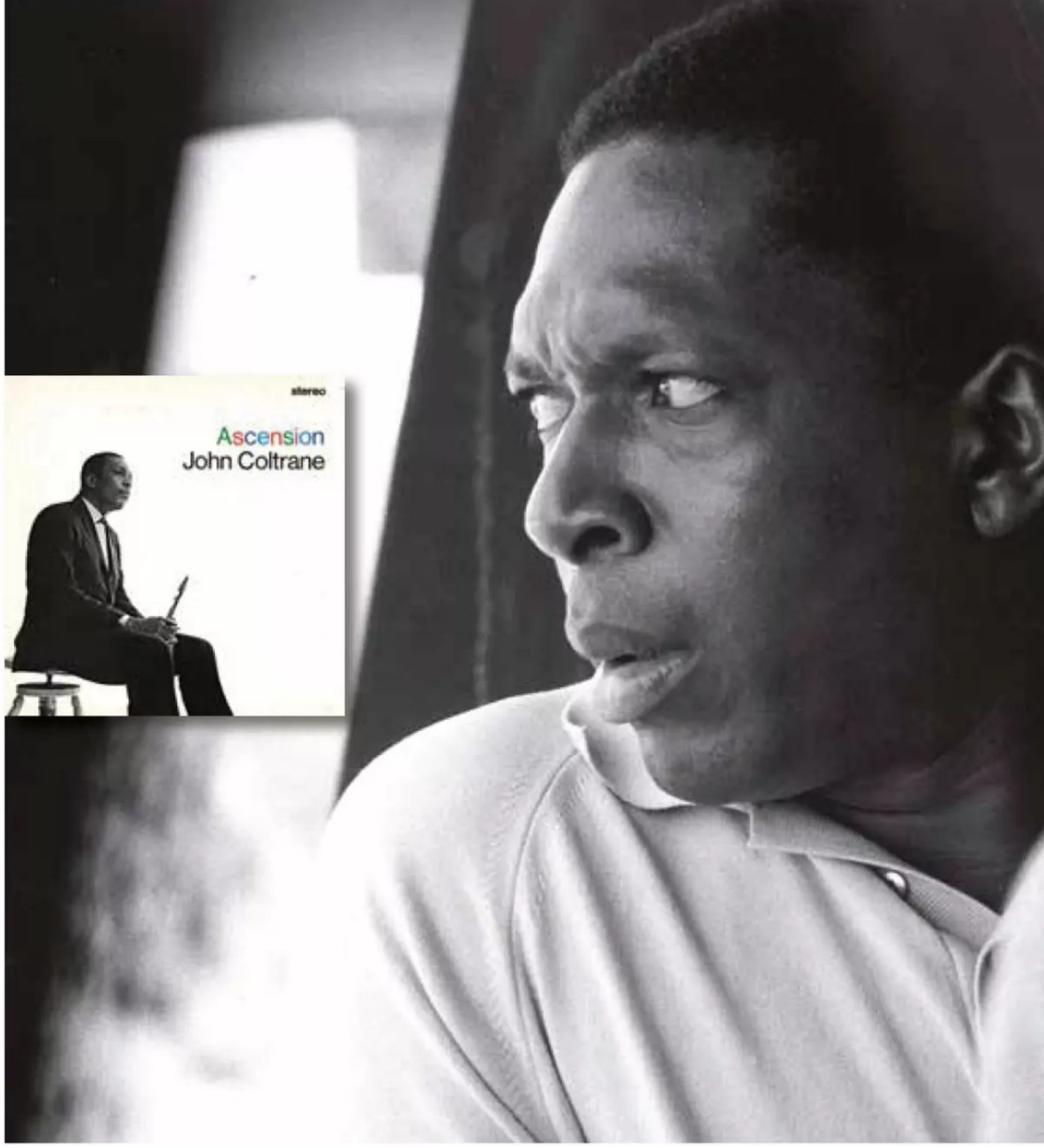
EXTRAIT DE ASCENSION (IMPULSE, 1966)

Mille neuf cent soixante-cinq ans, ou presque, après que Jésus Christ (qui venait de ressusciter) a rencontré pour la dernière fois ses disciples, celui qui avait les mêmes initiales que lui réunissait au Van Gelder Recording Studio d'Englewood Cliffs (New Jersey) dix de ses, sinon disciples (quoique), du moins fidèles et proches, tous prêts à l'accompagner dans la quête ses désirs de jazz libre comme l'ère (celle où tout semblait possible : celle où tout l'était).

Ainsi, le 28 juin 1965, deux prises d'*Ascension* furent enregistrées avec, par ordre d'apparition, John Coltrane au saxophone ténor, Dewey Johnson, trompette, Pharoah Sanders, saxophone ténor (qui n'allait pas tarder à se joindre au groupe de John Coltrane), Freddie Hubbard, trompette, John Tchicai, saxophone alto, Archie Shepp, saxophone ténor, Marion Brown, saxophone alto, MyCoy Tyner, piano, Art Davis et Jimmy Garrison, contrebasse (en duo) et Elvin Jones, batterie.

(Flashback : le 21 décembre 1960, Ornette Coleman enregistre "Free Jazz" avec Don Cherry, Eric Dolphy, Charlie Haden, Scott LaFaro, Ed Blackwell, Billy Higgings et, déjà, Freddie Hubbard à le trompette, qui est donc le trait d'union entre ces des séances historiques. Le convulsif et joyeux manifeste sonore de l'altiste texan a-t-il influencé Coltrane ? Le grand spécialiste Lewis Porter dit : *« Peut-être. »*)

Écouter ou réécouter *Ascension* en 2022, c'est mesurer à quel point cette suite de quarante minutes incarne ce sentiment d'urgence et d'amour mêlés, que chaque solo qui la ponctue est comme le plus beau des points d'exclamation (d'interrogation et de suspension aussi, en tout cas pas final), une prise de parole sans paroles, avec les notes pour le dire. Si vous n'avez pas encore tenté l'ascension de cette montagne de cuivre, de bois, d'acier et de peaux, profitez du jour férié qui porte son nom : c'est le moment ou jamais. Bonne Ascension.



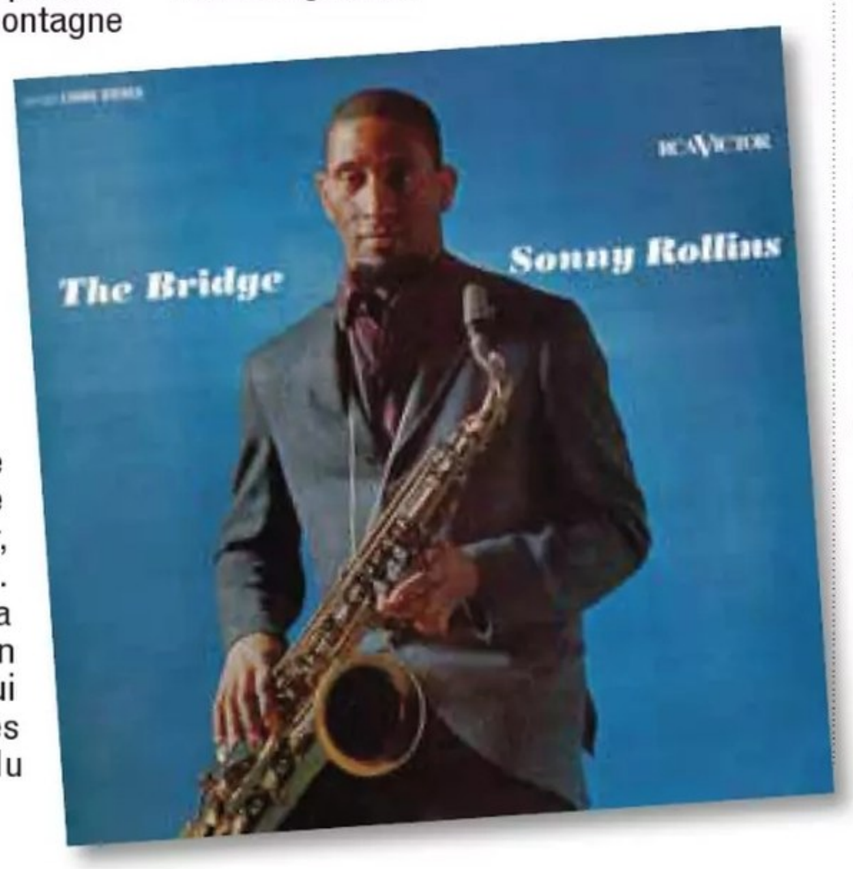
John Coltrane photographié par Catherine Pichonnier.

God Bless The Child

SONNY ROLLINS

EXTRAIT DE THE BRIDGE (RCA VICTOR, 1962)

Fin 1959, Sonny Rollins cesse d'enregistrer et de se produire en public pour réfléchir, étudier, lire et pratiquer son instrument. Dix-huit mois plus tard, dans la foulée d'un article de Ralph Benton paru dans la revue Metronome qui évoquait notamment les longues improvisations à l'air libre du saxophoniste ténor sur le Williamsburg Bridge (qui un jour peut-être portera son nom), le natif de New York était à l'affiche d'un club de l'East Village, la Jazz Gallery. Puis, le 30 janvier 1962, il faisait son comeback en studio, fort d'un nouveau contrat d'enregistrement avec le prestigieux label RCA Victor. A ses côtés, le contrebassiste Bob Cranshaw, le batteur Harry T. Saunders et, *last but not least*, Jim Hall à la guitare.

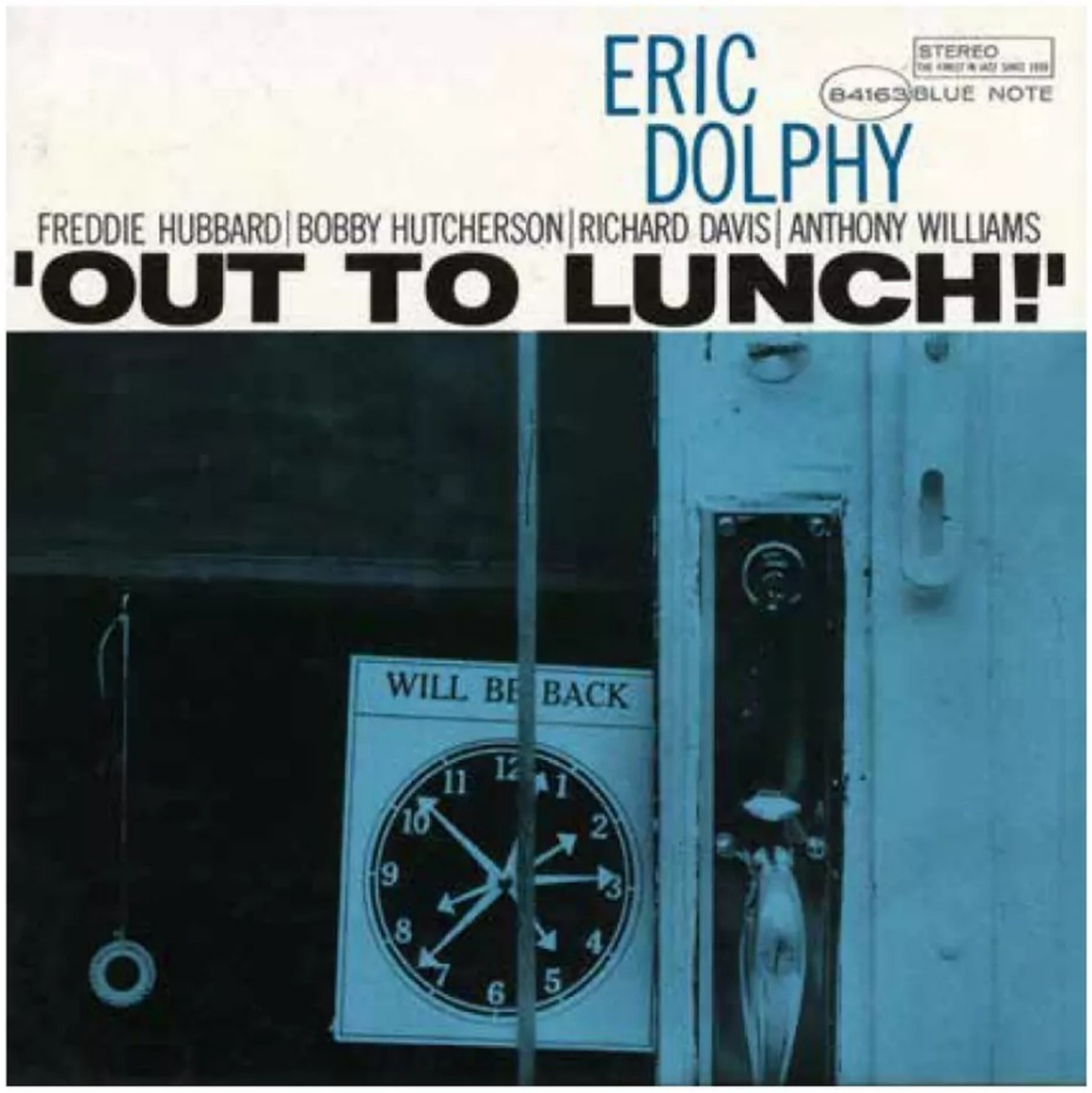


Ce n'est certes pas sans malice que notre Pépite du jour est extraite d'un 33-tours qui, en ce pont de l'Ascension, porte bien son nom ; mais comme il suffit de se baisser pour trouver des pépites dans ce disque aujourd'hui considéré comme un classique, optons pour *God Bless The Child*, la merveilleuse ballade de Billie Holiday.

Le 8 septembre 1961, à Copenhague, Eric Dolphy avait enregistré une version à couper le souffle de *God Bless The Child* (Rollins ne pouvait pas l'avoir entendue puisque le disque, "In Europe Vol. 1", ne sortit qu'en 1964). Celle de Rollins n'est pas moins mémorable. La subtile intro à la contrebasse de Bob Cranshaw nous rappelle qu'il jouera aussi, en solo, celle de *The Sidewinder* de Lee Morgan ; au passage, la prise de son est à tomber par terre (Ray Hall mesdames messieurs).

Puis Sonny égrène délicatement ses premières notes, nous rappelant qu'il était, selon sa propre définition, un *« speech-like player »*, qu'il jouait comme il parlait. (Et comme il respirait, aussi.) C'est vrai qu'on devine, qu'on *entend* chaque mot quand il joue.

Quant à Jim Hall, sa science de l'accompagnement touche au sublime : chaque accord, chaque note, tout cela sous ses doigts tombe sous le sens ; Jim Hall est le porte-voix essentiel du chant rollinsien.

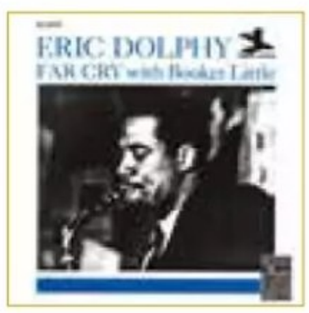


Hat And Beard
ERIC DOLPHY
EXTRAIT DE OUT TO LUNCH (BLUE NOTE, 1964)

Il y eut tout d'abord cette pochette hallucinante, merci Reid Miles. Comment résister ? C'était une invitation.
Ils étaient cependant *out to lunch*, partis déjeuner, un peu barrés, aussi, sans doute (*« Will be back »* à … les aiguilles s'affolaient !). Mais on n'avait qu'une seule envie : acheter ce disque. Ce qui fut fait.
« Je pensais à Monk quand j'ai écrit ce morceau », précise Eric Dolphy dans les liner notes, au dos de la pochette. D'où le chapeau et la barbe, *Hat And Beard*, un morceau qui semble se créer en direct devant nous, d'une virtuosité folle et d'une liberté non négociable. (Ce groupe n'a jamais joué sur scène, et Dolphy est mort à Berlin quelques mois plus tard.) Le son de chaque instrumentiste est parfaitement mis en valeur ; la musique respire, avance, swingue, soubresaute, hoquète, tangue mais reste droite dans son sillon.
Le solo de clarinette basse de Dolphy m'avait d'emblée fasciné par son côté mordant et drôle, sauvage et rassurant à la fois. Celui de Freddie Hubbard, à la trompette, est vertigineux, comme souvent. Bobby Hutcherson laisse danser ses mailloches sur les lames de son vibraphone (qui disparaît comme dans les limbes à la fin de son solo, mais qu'on perçoit, au loin, l'effet est incroyable). Richard Davis, quel son ! Et il ne lâche rien à l'archet. Quant à Anthony Williams, *« Il n'a que 18 ans… »* (hommage à André Francis : Antibes les sixties, la présentation du quintette de Miles, on adorait les mini speechs d'André, notre Pee Wee Marquette à nous), il n'a que 18 balais donc, et il en utilise deux, en complément de ses baguettes (qu'il avait dû chiper à des fées dès le berceau), pour (s')inventer un autre monde, dessiner des arabesques rythmiques absolument inouïes. Mozart, s'il avait été batteur, n'aurait pas fait mieux. Et sans doute même moins bien. Attention, chef-d'œuvre.

Mrs. Parker Of KC. (Bird's Mother)
ERIC DOLPHY
EXTRAIT DE FAR CRY WITH BOOKER LITTLE
(NEW JAZZ, 1960)

« Le trompettiste Booker Little est mort le 5 octobre 1961. Bien trop jeune pour rejoindre le tristement célèbre Club des 27, mais paré pour l'éternité, lui le météore fait rai de lumière cuivré », écrivions-nous à propos de We Speak, extrait du sublime "Out Front". Sur notre Pépite du jour, un blues en si bémol signé Jaki Byard, pianiste de la séance, Booker Little grave dans le marbre éternel une improvisation absolument époustouflante. Si d'aventure vous n'avez jamais écouté Madame Parker de Kansas City (la mère de Bird), autant vous prévenir tout de suite : ce solo peut provoquer une extase comparable à celle, dit-on, qu'on éprouve en découvrant le plafond de la Chapelle Sixtine peint par Michel-Ange. Faites gaffe quand même.



Sinon, il faut savoir autre chose concernant cet enregistrement : la veille, Eric Dolphy, qui lui aussi signe un solo mémorable à la clarinette basse (juste avant que Ron Carter ne fasse glisser avec gourmandise son archet sur les cordes de sa contrebasse), avait participé à deux morceaux de l'album "Jazz Abstractions" de l'arrangeur Gunther Schüller avec, entre autres, Bill Evans, Scott Lafaro, Jim Hall et Ornette Coleman ; et le MATIN MÊME de notre séance du jour, il avait retrouvé Ornette Coleman pour participer au légendaire album "Free Jazz" ! Non mais vous vous rendez compte ?! Et en plus, il enregistra donc ce jour-là "Far Cry" sous la supervision d'Esmond Edwards.
J'allais oublier le batteur, qui comme *Mr. Ron Carter Of Ferndale* est toujours de ce monde (quel bonheur), même si lui, hélas, ne joue plus : c'est Mr. Roy Haynes, vif et piquant de swing et d'invention.

Free Jazz
ORNETTE COLEMAN
EXTRAIT DE FREE JAZZ - A COLLECTIVE IMPROVISATION BY THE ORNETTE COLEMAN DOUBLE QUARTET
(ATLANTIC, 1961)

À ma gauche, Ornette Coleman au saxophone alto, Don Cherry à la trompette de poche, Scott LaFaro à la contrebasse et Billy Higgins à la batterie ; à ma droite, Eric Dolphy à la clarinette basse, Freddie Hubbard à la trompette, Charlie Haden à la contrebasse et Ed Blackwell à la batterie. Derrière la console, Tom Dowd ; debout derrière lui – ou peut-être assis à ses côtés –, Nesuhi Ertegun, le producteur, veille au grain. En ce 21 décembre 1960 aux A&R Studios de New York, huit musiciens tous aussi exceptionnels les uns que les autres (difficile de rêver d'un all star plus flamboyant que celui-là) sont réunis pour enregistrer ce disque-manifeste désormais historique nommé "Free Jazz".

Je me souviens de sa découverte, en 33-tours, *Part I* sur la première face, *Part II* sur la seconde – c'est quand même plus pratique en CD : pas besoin de retourner le disque.
L'effet que *Free Jazz* nous fit est comparable à la première fois où l'on prit le *Sacre du Printemps* d'Igor Stravinsky en pleine figure : c'était comme effectuer un rite initiatique, entrer dans une dimension sonore inouïe, un peu effrayante parfois, mais tout à fait fascinante. Quarante ans après cette première rencontre, "Free Jazz" ne sonne évidemment plus de la même manière à mes oreilles patinées : comme tous les vrais amoureux du jazz, j'arrive à reconnaître qui est qui dans ce joyeux maelstrom, qui provoque, qui répond, qui bouscule qui. Et au-delà de ces deux mots qui, associés, continuent d'angoisser alors qu'on n'en connait guère de plus beaux – free et jazz, tout de même ! –, deux autres me viennent immédiatement à l'esprit quand je réécoute ces trente-sept minutes fiévreuses et joyeuses : swing et passion.

Oleo
JEREMY STEIG
EXTRAIT DE FLUTE FEVER (COLUMBIA, 1964)

Personne ne jouait de la flûte comme Jeremy Steig. Et pourtant, le monde du jazz compte d'autres flûtistes formidables : Roland Kirk, Eric Dolphy (qui n'excellaient pas que sur cet instrument), Herbie Mann, Hubert Laws bien sûr, ou plus récemment Magic Malik.
Parce qu'il a été samplé par les Beastie Boys, le morceau le plus "connu" (tout est relatif…) de Jeremy Steig est *Howlin' For Judy*. Mais attardons-nous ce matin sur le premier morceau de son premier disque, une reprise de la célèbre composition de Sonny Rollins, que Steig a sans doute découverte sur un disque de Miles Davis (le trompettiste avait enregistré *Oleo* dans "Bags Groove" et "Relaxin'").
Jeremy Steig avait alors 21 ans, à peine remis d'un accident de moto qui avait failli le faire changer de métier (fils de *cartoonist*, il dessinait lui-même très bien : cf. la pochette du disque et les petits portraits à l'intérieur) ; dès l'exposé du thème, outre la complicité évidente qui l'unit au pianiste Denny Zeitlin, qui lui aussi faisait ses *recording debuts*, c'est la sonorité incroyable de Jeremy Steig qui vous saisit, cette urgence, cette fièvre (bien vu le titre du disque), cette virtuosité sans fard, brute et brûlante (oui, écoutez bien, tout en soufflant ce jeune homme chante, scatte, et crie même sa rage de jouer et de vivre). Bref, c'est ahurissant, d'une jubilatoire et contagieuse folie. Le solo d'*Oleo* nous emmène tout là-haut, dans un lieu où seuls ont leur ticket d'entrée les solistes habités par la passion et l'urgence de tout donner, comme si chaque fois était la dernière.
Oleo fut enregistré à la dernière minute, et il faut aussi goûter le solo de Denny Zeitlin, et le swing faramineux distillé par les deux Ben, Tucker à la contrebasse et Riley à la batterie. Souvenons-nous de Jeremy Steig, disparu le 13 avril 2016.

Jeremy Steig photographié par Giuseppe Pino.

My One And Only Love
JOHN COLTRANE AND JOHNNY HARTMAN
EXTRAIT DE JOHN COLTRANE AND JOHNNY HARTMAN (IMPULSE, 1966)

Quand le chaos est à vol d'oiseau, le besoin de sérénité se fait sentir au petit matin, avant même qu'on prenne connaissance des dernières mauvaises nouvelles.
Alors on écoute John Coltrane et Johnny Hartman, on s'en retourne le 7 mars 1963, au Van Gelder Studio, la petite cathédrale des miracles, comme pour se retrouver à leurs côtés, caché, qui sait, derrière la batterie d'Elvin Jones ou sous le piano de McCoy Tyner ; la contrebasse de Jimmy Garrison nous fait de l'ombre et on s'y sent bien. Six ballades au programme (sept en réalité puisqu'*Afro Blue* a aussi été enregistré mais la bande s'est perdue dans les limbes). Chuuut… *My One And Only Love* commence…

Coltrane, Garrison, Tyner d'abord, Jones ne joue pas, Hartman reste silencieux ; John Coltrane honore la mélodie, lui insuffle douceur, tendresse et sérénité, Jimmy Garrison souligne, McCoy Tyner s'immisce ; puis notre saxophoniste ténor, c'est troublant, semble mettre un point final à ce Seul Et Unique Amour, mais non bien sûr, et voilà que Johnny Hartman se met à chanter, distilleur de douceur, chaque mot se détache et se met à flotter dans la pièce, tandis qu'Elvin Jones fait tranquillement glisser ses balais sur sa caisse claire. Le temps est suspendu. La vie continue. Il faut.

Isn't She Lovely
ART PEPPER AND GEORGE CABLES
EXTRAIT DE GOIN' HOME (GALAXY, 1982)

Regardez-les bien, voyez leur beau sourire, n'ont-ils pas l'air d'être amis pour la vie ? Je vous présente le merveilleux pianiste George Cables, alias "Mr. Beautiful" (un surnom bien mérité), et le magnifique Art Pepper, altiste et, ici, clarinettiste.
Ce n'était que la seconde fois que le grand Art enregistrait en duo (un premier "Tête-À-Tête" avait été mis en boîte un mois plus tôt, mais sortit après "Goin' Home"), et cette séance, hélas, fut sa dernière : il quitta le monde un mois plus tard, après une vie et une carrière aussi riche que mouvementée. Ainsi, aux Fantasy Studios de Berkeley, en ce mois de mai 1982, *Isn't She Lovely*, classique instantané extrait du monumental "Songs In The Key Of Life" de Stevie Wonder, fut interprété par George et Art, qui pour l'occasion avait ressorti de son étui sa clarinette, qui fut me souffle-t-on dans l'oreillette son premier instrument, avant que le sax alto ne devienne sa voix principale.

Sonny Rollins, rien que ça, avait déjà enregistré *Isn't She Lovely* ; Lee Ritenour aussi. Mais cette version rayonnante habitée par les lumières steviewonderiennes est l'élue de mon cœur. Sous les doigts de Mr. Beautiful, le piano est un orchestre. Et à la clarinette comme à l'alto, le grand Art (j'insiste) *enchante* chaque note.

Forest Flower

CHICO HAMILTON

EXTRAIT DE MAN FROM TWO WORLDS (IMPULSE, 1964)

CHARLES LLOYD

EXTRAIT DE FOREST FLOWER AT MONTEREY (ATLANTIC, 1967)

Il faut se souvenir, aujourd'hui, du degré de popularité qu'avait atteint le saxophoniste Charles Lloyd dans la seconde moitié des sixties. Avec Keith Jarrett au piano, Cecil McBee à la contrebasse et Jack DeJohnette à la batterie, son Quartet jouait à la même affiche que Janis Joplin, Jimi Hendrix ou Grateful Dead, et quand le jeune Carlos Santana était au premier rang, il criait *« Free the people Charles, free the people ! »*.
Les jeunes hippies adoraient Charles Lloyd, et il en était de même en France. Il divisait le Charles, pensez, un jazzman – un vrai – qui vend plus d'un million de disques et qui joue dans des salles "rock", ça agace un peu, mais il enthousiasmait encore plus, et je sais que nombre de mes aînés en ont gardé un souvenir ému.
Avant de prendre notre place pour le Monterey Jazz Festival de 1966, faisons une halte au Van Gelder Studio, où, le 11 décembre 1963, *Forest Flower* fut pour la première fois gravé par Charles Lloyd, alors directeur musical du groupe du batteur Chico Hamilton. Toutes les compos du disque sont de sa plume, et *Forest Flower*, bossanovaïsante mais pas que, attirait déjà l'attention, sertie de chouettes solos : Lloyd bien sûr, mais aussi Gabor Szabo à la guitare et le leader derrière ses fûts.
Trois ans plus tard, fort de ses trois premiers 33-tours sous son nom et d'un séjour dans le Quintet de Cannonball Adderley, Charles Lloyd est donc devenu la voix solaire, sereine et habitée par l'esprit coltranien d'un Quartet de jeunes virtuoses et, sans manquer de respect à messieurs McBee et DeJohnette (comment oserions-nous ?), c'est évidemment Keith Jarrett qui nous fait chavirer de bonheur dans cette version aussi tranquillement hypnotique que mémorable, et pour tout dire historique. Son premier solo est ahurissant (*Forest Flower* est en deux parties, *Sunrise* et *Sunset*), son second l'est tout autant, et sous ses doigts c'est une magie incandescente qui prend forme.

PHOTO : REDD-HECHT STUDIO

Le batteur Chico Hamilton fut le premier à enregistrer *Forest Flower*.

Oui, Charles Lloyd jouait aussi de la flûte traversière.

PHOTO : MAREK A KAREWICZ

Disco Monk

SONNY ROLLINS

EXTRAIT DE DON'T ASK (MILESTONE, 1979)

La lecture des 776 pages (!) de la colossale biographie de Sonny Rollins écrite par Aidan Levy (*Saxophone Colossus, The Life And Music Of Sonny Rollins*, éd. Hachette Books) m'a non seulement appris énormément de choses sur ce titan du jazz, mais aussi, forcément, donné envie de réécouter sa musique. Les grands classiques des années 1950 et 1960 comme les albums parfois un peu oubliés des années 1970. Parmi ceux-ci, '"Don't Ask", que j'avais acheté en CD parce que lors d'une brève conversation improvisée entre sa chambre d'hôtel et un bistro parisien, le regretté et toujours humble et drôle Larry Coryell avait fait allusion à ce disque : *« Oh, you don't have that record ? Check it out ! I play on it. Yes sir, I've recorded with Sonny Rollins... »* Ok Larry.

Oh, il y a un morceau qui s'appelle… *Disco Monk* ?! Deux mots qu'on ne penserait pas à associer ! (Monk dansait souvent, mais sur sa musique plutôt, pas sur du disco…)
Dans sa biographie, Aidan Levy revient sur la génèse de *Disco Monk*. [ATTENTION SPOILER.] Il rappelle que Rollins aimait l'Art Ensemble of Chicago, Ornette Coleman, Grover Washington, Jr. et Stanley Turrentine. Et qu'à ses débuts jouer pour les danseurs était son quotidien. Faire du disco pour faire connaître sa musique aux jeunes et ne serait-ce que le nom de Monk ? Pourquoi pas ?
Dans *Disco Monk*, Sonny Rollins joue aussi un peu de piano, double son ténor (magie du re-recording), tandis que Coryell s'envole et que Mark Soskin joue du Fender Rhodes. Quant à Al Foster en mode "four on the floor", c'est assez savoureux. Au bout de trente secondes, le morceau ralentit subitement pour repartir de plus belle, un peu comme si, juste après nous avoir convié à bouger notre corps sur son dance floor, Sonny Rollins nous invitait d'abord à prendre le temps de réfléchir – plus loin, le jazz reprend le pouvoir (solo du maître), mais c'est la danse qui triomphe.

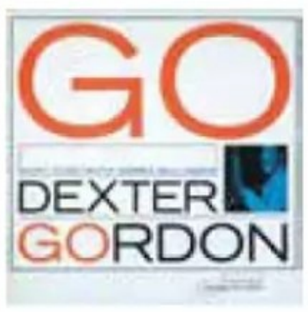
Friday Night At The Cadillac Club

BOB BERG

EXTRAIT DE SHORT STORIES (DENON, 1987)

Vous auriez vu ma tête quand j'ai appuyé sur la touche play de la platine CD du rayon jazz de feue la Fnac parigote de l'avenue de Wagram : dès les premières mesures, Mike Stern en feu, Will Lee et Peter Erskine qui font bloc au service du swing, Don Grolnick à l'orgue, rien que des beaux accords.

Notre Pépite du jour démarrait sur les chapeaux de roue et ce fut un sacré choc. Ce nouveau CD de Bob Berg, on avait eu du mal à l'avoir en rayon, importé du Japon qu'il était, en petites quantités. Alors on savourait. Pas difficile, car comment ne pas succomber à cette invitation : passer un vendredi soir au Cadillac Club avec Bob Berg !
Avec Mike Stern, qui doit avoir un pincement au cœur à chaque fois qu'il pense à lui (Bob Berg est mort tragiquement d'un accident de la route en 2002 avec sa femme à ses côtés), ce saxophoniste de culture hard-bop (premiers gigs d'importance avec Horace Silver, puis Cedar Walton) a joué plusieurs années en quartette (avec le phénoménal Dennis Chambers à la batterie), et chaque concert était une fête joyeuse. Berg et Stern ont tous les deux joué avec Miles Davis, mais ça vous le savez depuis longtemps.
Dans *Friday Night At The Cadillac Club*, passée l'intro incendiaire de Stern, c'est Berg qui solote le premier, signant une impro frôlant la perfection, entre hard-bop et R&B. Dans la foulée, Mike en remet-il une couche ? Non ! On s'y attend pourtant, on l'imagine déjà la décharge électrique, mais c'est Don Grolnick qui fait twister son orgue Hammond. Et la surprise est belle.
Sur scène évidemment, sans claviers, Bob Berg et Mike Stern ne lâchaient pas le manche de l'avion supersonique et leur soli étaient comme des étoiles filantes qui perçaient le ciel.



Cheesecake

DEXTER GORDON

EXTRAIT DE GO (BLUE NOTE, 1962)

Soy Califa

DEXTER GORDON

EXTRAIT DE A SWINGIN' AFFAIR (BLUE NOTE, 1962)

Deux Pépites du jour ce matin, extraites de deux 33-tours Blue Note enregistrés coup sur coup les 27 et 29 août 1962 avec la même formation : Sonny Clark au piano, Butch Warren à la contrebasse et Billy Higgins à la batterie – Dexter Gordon adorait Billy Higgins, et c'est lui qui avait insisté, vingt-quatre ans plus tard, pour qu'il joue dans *Autour de Minuit*, le film-jazz si attachant de Bertrand Tavernier dont il était l'acteur principal.
Butch Warren et Billy Higgins formaient aussi la section rythmique du premier album d'Herbie Hancock, "Takin' Off", enregistré le 28 mai de la même année avec Gordon au saxophone (et Freddie Hubbard à la trompette).
Alfred Lion et Francis Wolff, les boss de Blue Note, plaçaient souvent en ouverture le meilleur morceau, et ils avaient bien raison. Dans "Go", c'est notre première Pépite du jour, *Cheese Cake* ; dans "A Swingin' Affair", c'est la seconde, *Soy Califa* (*« Je suis californien »* en espagnol).
Ces compositions du saxophoniste ténor au son plus grand que la vie sont des modèles de perfection. Ça chante, ça swingue, ça donne envie de danser, le parfum d'allégresse qui s'en échappe est absolument irrésistible. Quant au break de batterie à 4'50" dans *Soy Califa*, il n'est que pur bonheur. Quelques mois plus tard, Dexter Gordon traversera l'Atlantique pour aller s'installer en Europe. Il y restera quatorze ans. Mais avant de se rapprocher de nous, il enrichit donc le catalogue Blue Note de deux classiques inoxydables.

Mercy, Mercy, Mercy !

THE CANNONBALL ADDERLEY QUINTET

EXTRAIT DE LIVE AT "THE CLUB" (CAPITOL, 1966)

Sur la pochette du 33-tours, rien n'indiquait que notre Pépite du jour avait en réalité été immortalisée en studio. Car fort du récent succès du "Live !" de Lou Rawls que le producteur David Axelrod venait de superviser, il suggéra à Cannonball Adderley de procéder de la même manière : enregistrer live, certes, mais dans le Studio A de la fameuse Capitol Tower. *« Banco ! »* lui répondit l'altiste floridien. Ainsi, avec son inséparable petit-frère Nat au cornet, Joe Zawinul au Wurlitzer, Victor Gaskin à la contrebasse et Roy McCurdy à la batterie, il grava six morceaux – deux de sa plume, deux signés Nat et deux de Zawinul, dont notre pépite –, et put se permettre le luxe de faire plusieurs prises devant un public d'amis, ravis d'être convié à cette *private party* pas comme les autres. (Avec open bar bien sûr.)

Avant d'être la locomotive du 33-tours, *Mercy, Mercy, Mercy !* sortit en 45-tours. Son groove et sa mélodie irrésistibles en firent un classique instantané de la musique afro-américaine, composé par un Autrichien expatrié qui avait l'air de tout sauf d'un mec funky – et pourtant ! (*Mercy, Mercy, Mercy !* sera repris plusieurs fois sous forme de chanson, par Eddie Jefferson, puis par Larry Williams et Johnny Watson.) Porté par ce 45-tours qui se vendit comme des petits pains – plus de 800 000 exemplaires ! –, le 33-tours fit un malheur, dépassant, fait rare pour un disque de jazz, les 200 000 exemplaires.
Dans la foulée, le Cannonball Adderley Quintet enregistrera d'autres albums vraiment live, tous d'excellente facture, mais aucun ne deviendra aussi "culte" que celui qui contient notre Pépite du jour - au passage, que le mot Mercy soit prononcé trois fois n'est pas anodin.
Au crépuscule de sa vie, début 1975, le saxophoniste gravera une autre version du morceau-titre, en studio cette fois – sans public… –, couplée avec une autre composition mémorable de Joe Zawinul, *Walk Tall*.

Nothing Personal

MICHAEL BRECKER

EXTRAIT DE MICHAEL BRECKER (IMPULSE, 1987)

DON GROLNICK

EXTRAIT DE WEAVER OF DREAMS (BLUE NOTE, 1990)

Quand au printemps 1987 parut enfin le premier album de Michael Brecker (si perfectionniste, si humble et si *insecure*, notre homme avait attendu d'avoir 37 ans avant de franchir le pas !), le 33-tours tourna évidemment en boucle au rayon jazz de la Fnac Wagram, là où j'ai d'abord acheté, puis vendu quelques disques, avant de déménager au 63, Champs-Élysées – pas pour y habiter hein, mais pour travailler à Jazz Magazine, au sein de feu le Groupe Filipacchi.

La seconde face du dit 33-tours commençait par notre Pépite du jour, et il suffit d'une seule écoute pour être persuadé que ce morceau allait, comme on dit, "rester".

Nothing Personal est une merveille de composition devenue depuis un classique. Trois ans plus tard, je me jetais sur le CD du premier album Blue Note du génial Don Grolnick, qui commençait par une nouvelle version de *Nothing Personal*, réarrangée avec maestria (ah !, ces nuages de cuivres et de bois… et cette citation de *Love For Sale*…). Randy Brecker signait un somptueux solo de trompette, et pour une fois son petit-frère restait bien sage dans la section de souffleurs. Un seul morceau, deux chefs-d'œuvre. C'est votre jour de chance.

No Conscience

STEVE COLEMAN AND FIVE ELEMENTS

EXTRAIT DE RHYTHM PEOPLE (THE RESURRECTION OF CREATIVE BLACK CIVILIZATION) (BMG NOVUS, 1990)

Il y a trente-trois ans, Steve Coleman et ses Five Elements, après deux albums pour JMT et un pour le label de Sting, Pangæa, inauguraient leur collaboration avec BMG Novus. J'étais allé chercher des nouveautés CD chez BMG, et le responsable du jazz m'avait dit quelque chose comme : *« Ah, tiens, on a aussi le nouveau disque de ce saxophoniste, Steve Coleman, tu connais ? – Si je connais Steve Coleman ?! Je l'ai interviewé il y a deux ans pour Jazzmag ! J'adore ! – Ah, d'accord. Il est chez nous maintenant. Je ne l'ai qu'en cassette, tu le veux ? »* Vous devinez la suite.

La découverte de cet album au titre digne de l'Art Ensemble Of Chicago et à la pochette P-Funkissime fut un choc, mon premier grand choc des années 1990. On entendait chez Steve Coleman tout ce qu'on avait envie d'aimer dans le jazz à cette époque : le son du futur, là, maintenant, des grooves complexes et renversants, le rap (via Coleman lui-même, qui rappait-scandait à sa manière, comme dans notre Pépite du jour), un son d'alto unique, des phrases qui souvent ressemblaient à des appels (la réponse, on la donnait dans notre tête), un groupe soudé, puissant, emmené par un leader charismatique, qui dans la foulée donna au New Morning un concert mémorable : aujourd'hui encore, il me laisse le souvenir brûlant de l'Histoire en marche – cinq ans avant le Hot Brass, Steve Coleman And Five Elements avaient retourné la salle parisienne, et nos cerveaux avec. (Ils revinrent un an plus tard, et ce fut aussi grandiose.)

The Famous Alto Break

CHARLIE PARKER

EXTRAIT DE RÉTROSPECTIVE 1940-1953 (SAGA, 2005)

Have A Good Time

PAUL SIMON

EXTRAIT DE STILL CRAZY AFTER ALL THESE YEARS (COLUMBIA, 1975)

C'était le jeudi 28 mars 1946, au studio Radio Recorders, sur Santa Monica Boulevard à Hollywood. Charlie Parker enregistrait sa première séance pour Dial. À ses côtés, on reconnaissait notamment le jeune Miles Davis à la trompette, le saxophoniste Lucky Thompson, le pianiste Dodo Marmarosa et le batteur Roy Porter. La session commença avec (seulement) une heure de retard.

Moose The Mooche, *Yardbird Suite*, *Ornithology* : les classiques instantanés s'enchaînèrent rapidement, jusqu'au dernier morceau, une composition de son pote Dizzy Gillespie, *A Night In Tunisia*, sur laquelle Parker improvisa un break hallucinant dans la première prise. *« Je ne referai plus jamais ce break »*, dit-il. Mais quand on repassa la bande, les autres musiciens avaient fait trop d'erreurs (à en croire le boss de Dial, Ross Russell) pour que cette prise puisse être éditée. Voilà pourquoi, depuis des lustres, seul ce *Famous Alto Break* traumatise – et inspire – tous les saxophonistes, et donne l'impression à celui qui l'écoute que la foudre cuivrée vient de tomber et que sous ses pieds le sol se dérobe. *The Famous Alto Break* est un des plus sidérants concentrés de génie distillé au siècle dernier.

Vingt-neuf ans plus tard, Paul Simon enregistre les chansons de son prochain 33-tours. Lui aussi est entouré de jazzmen. Grady Tate, Toots Thielemans, Michael Brecker. Sur notre Pépite du jour, Bob James, Hugh McCracken, Joe Beck, Tony Levin, Steve Gadd et Ralph McDonald s'y collent, et l'on frôle la perfection avec ce qu'il faut de naturel, tout en souplesse. La chanson se termine, *fade out*… Et soudain, voilà voilà qu'ça r'commence, le sol tremble encore, le plafond du studio s'écroule, le ciel apparaît, et un nouveau saxophoniste alto s'envole. C'est *Phil Woods* qui fait l'Oiseau. C'est totalement inattendu. C'est étourdissant. *Have a good time* mesdames messieurs.

Run For Cover

DAVID SANBORN

EXTRAIT DE VOYEUR (WARNER BROS. RECORDS, 1981) ET DE STRAIGHT TO THE HEART (WARNER BROS. RECORDS, 1984)

MARCUS MILLER

EXTRAIT DE THE BEST OF MARCUS MILLER (PRA RECORDS, 1998)

J'ai *Run For Cover* en tête, tout ça parce que son compositeur l'a rejoué dimanche sur la scène du Théâtre Municipal de Tourcoing, et que ma vie a comme défilé. En 1981, la sortie de "Voyeur" de David Sanborn scelle la prise de pouvoir (pacifique et encouragée) de Marcus Miller dans l'univers du saxophoniste alto. Marcus signe ou cosigne en effet cinq des sept morceaux du disque, dont votre Pépite du jour. Cette première version entre d'emblée dans le vif du sujet : le F-U-N-K, certes mâtiné de jazz, mais F-U-N-K capital tout de même. Marcus jouait au même moment avec Miles Davis, et "Voyeur", tout autant que "The Man With Horn", le disque du comeback du trompettiste, fit entrer sa sonorité unique dans nos vies. Cette science du slap élevait Marcus au rang des meilleurs preachers – quand il fait claquer les quatre cordes de sa basse, on l'écoutait. Surtout que trois ans plus tard, le nouveau Sanborn, live cette fois, contenait une nouvelle version de *Run For Cover*, que dis-je, LA version de *Run For Cover*, qui commençait cette fois par une longue intro lyrique où, entre les beaux accords de piano électrique joués par Don Grolnick, Marcus faisait chanter son instrument, sans rien renier de son amour pour son "bass hero", Jaco Pastorius, mais en enchaînant avec, encore une fois, un preaching slappé qui entra instantanément dans l'histoire – quand j'étais disquaire, il suffisait de mettre ce passage et l'on vendait le 33-tours (ou la cassette, ou le CD) à chaque fois. Sanborn n'est pas moins inspiré, qui contribue à faire de *Run For Cover* un classique jazz-funk.

Douze ans plus tard, Marcus le rejouait à Osaka avec, notamment, Kenny Garrett à l'alto, et l'Histoire était toujours aussi belle : procurez-vous ce "Best Of" !

Marcus Miller, bassiste, multi-instrumentiste et heureux compositeur de *Run For Cover*.

PHOTO : X/DR

130 Pépites

Mieux guitare que jamais

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

16 Pépites de guitaristes

Follow Your Heart
MAHAVISHNU JOHN MCLAUGHLIN
EXTRAIT DE MY GOAL'S BEYOND (DOUGLAS, 1971)

Quand on aime tel ou tel morceau d'un musicien qu'on admire et qu'il l'a enregistré plusieurs fois au cours de sa carrière, on reste souvent attaché à la "version-découverte". *Follow Your Heart*, l'une des plus belles compositions de John McLaughlin, a ainsi été enregistrée plusieurs fois : la première (sous le titre d'*Arjen's Bag*) dans "Extrapolation", ce chef-d'œuvre de 1969 gravé juste avant que notre jeune virtuose ne pose le pied à New York et provoque un séisme électrique dans la communauté jazz ; la seconde en 1970 dans le premier 33-tours CTI du saxophoniste Joe Farrell ("Joe Farrell Quartet") avec Chick Corea, Dave Holland et Jack DeJohnette ; et, aussi sec, dans "My Goal's Beyond", maintes fois réédité, à chaque fois avec une pochette différente.

Deux faces et deux mondes dans ce disque tout acoustique : l'une avec Dave Liebman, Charlie Haden, Billy Cobham, Airto Moreira et Badal Roy, l'autre en solo et en mode "Conversation With Myself" (sans doute inspiré par l'un de ses héros, Bill Evans).
C'est vers la fin de la seconde face que se niche *Follow Your Heart*, magnifié par ce toucher à la fois délicat et mordant, et qui depuis des lustres ne cesse de fasciner : il y a quelque chose de chantant, de mélancolique, de tendre, d'intemporel, de parfait dans cette invitation à suivre notre cœur. Bill Frisell ne s'y est pas trompé, qui a enregistré, en solo itou, une non moins magnifique version de *Follow Your Heart*, en 2000 dans "Ghost Town".

Chitlins Con Carne
KENNY BURRELL
EXTRAIT DE MIDNIGHT BLUE (BLUE NOTE, 1963)

Le grand percussionniste Ray Barretto accompagne ici le guitariste Kenny Burrell, et l'album dont nous avons extrait votre pépite est un classique Blue Note des glorieuses sixties. *Chitlins Con Carne* en est un autre, placé en ouverture de la face 1.
Il faut se méfier des disques qu'on croit connaître par cœur. "Midnight Blue" en fait partie. On se dit : *« Vais-je être séduit comme au premier jour ? »* Oui. Surtout grâce à *Chitlins Con Carne*, sans doute la plus célèbre composition de Kenny Burrell. Toujours aussi irrésistible ce blues bien calé sur un tempo bossa nova, épicé comme il faut par les percus toujours à fleur de peaux du grand Ray. Kenny Burrell est un modèle d'élégance et de sobriété, pas un accord, pas une note de trop, tout est parfait. La prise de son de Maître Van Gelder, comme d'habitude, met tout ce beau monde en valeur. Burrrel et Stanley Turrentine qui exposent le thème à l'unisson, c'est un délice qui fond dans les oreilles.

Chitlins Con Carne fut à l'époque publié en 45-tours, Part 1 sur une face, Part 2 sur l'autre, avec un "fade out" sur la première (au début du solo de Turrentine !), qui fit d'autant plus apprécier la découverte de la version complète sur le 33-tours.
Chitlins Con Carne, c'est l'art de l'apparente simplicité, derrière quoi se cache en realité un immense savoir-faire, l'irrépressible volonté de faire partager son art au plus grand nombre en ne faisant aucune concession. Magique.

Send In The Clowns
PAT MARTINO
EXTRAIT DE WE'LL BE TOGETHER AGAIN (MUSE, 1976)

Ce serait comme notre petite chanson du dimanche matin, un moment d'intimité entre deux jazzmen qui, l'hiver 1976 dans un petit studio new-yorkais, ont enregistré cette pépite extraite d'un album qui, avouons-le, m'obsède depuis des lustres. Pat Martino, ce grand maître, ce virtuose qui a dû réapprendre à jouer de son instrument suite à un A.V.C. à la fin des années 1970, et Gil Goldstein, cet homme de l'ombre qui a contribué à tant de disques qui font la richesse de ma compactothèque (et de la vôtre aussi sans doute) s'entendirent à merveille lors de ces deux brèves séances d'enregistrement.

Le virtuose et le grand harmoniste y rêvent en douceur des mêmes beautés, et on leur saura éternellement gré de nous avoir fait découvrir cette chanson de Stephen Sondheim, issue de sa comédie musicale *A Little Night Music*. (Écoutez absolument la version originale de *Send In The Clowns*, interprétée par Glynis Johns.)
Ils jouent d'autres ballades ensorcelantes dans ce disque, *You Don't Know What Love Is* ou *Dreamsville* par exemple, mais *Send In The Clowns* dépasse tout. Martino n'improvise pas – son phrasé reste époustouflant –, Goldstein joue les accords sur son Fender Rhodes (Martino voulait qu'il joue du piano électrique pour qu'on ne compare pas leur duo à celui de Bill Evans et Jim Hall), ça dure à peine trois minutes, mais ça pourrait durer une éternité. Merci messieurs.

Always And Forever

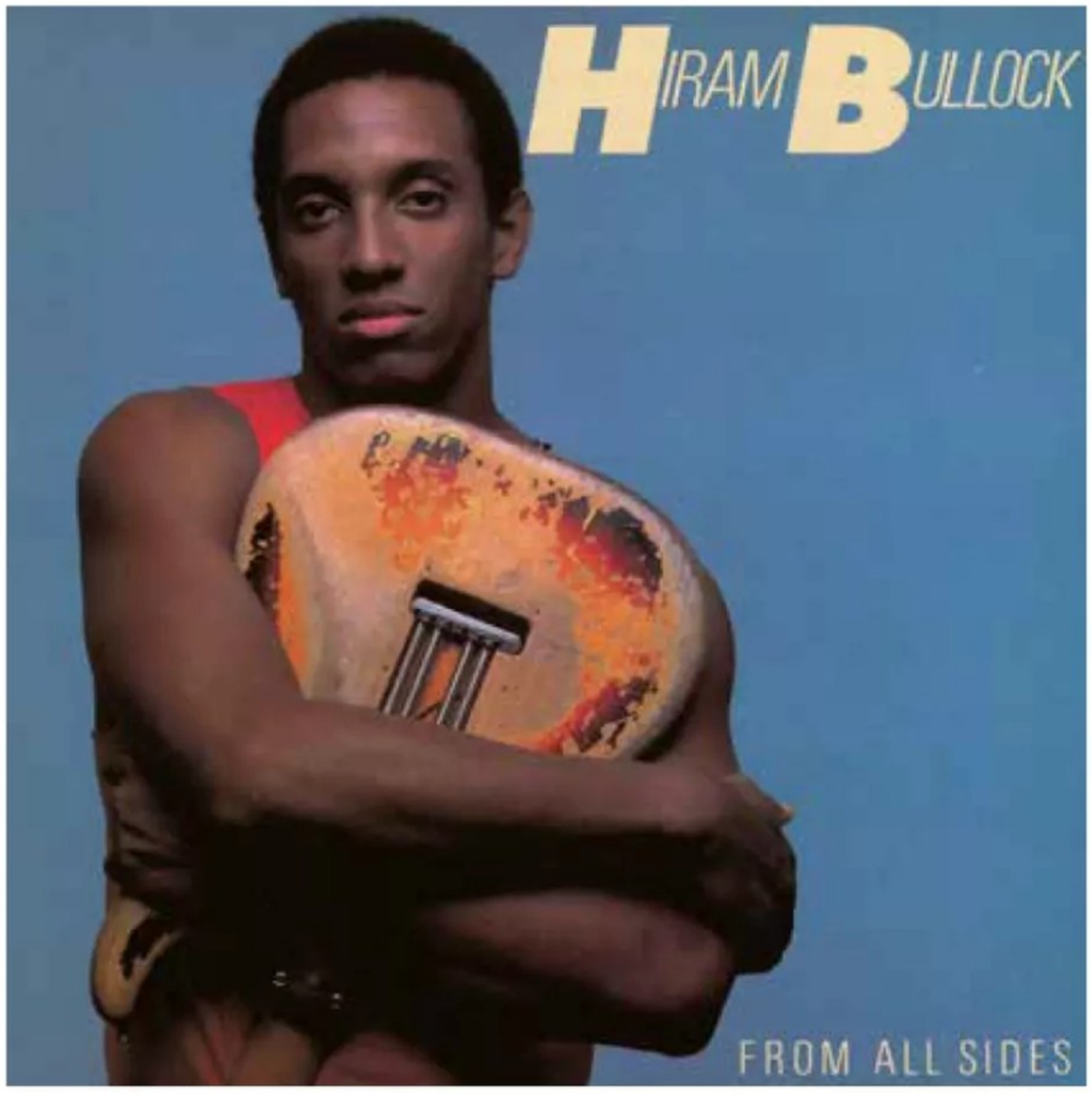
PAT METHENY

EXTRAIT DE SECRET STORY (GEFFEN RECORDS, 1992)

Depuis 1976, la discographie de Pat Metheny est un univers en expansion dont la diversité et les richesses l'ont depuis longtemps déjà, et même pour *toujours et à jamais* (pour reprendre le titre de notre Pépite du jour) élevé au rang des contributions majeures de l'Histoire du jazz. On pourrait ici faire un Mois spécial Pat Metheny sans se répéter une seule fois. En ce dimanche matin, offrons-nous cinq minutes de paix et de sérénité, cinq minutes de musique enregistrées par Pat Metheny à la guitare acoustique (son toucher fait merveille, c'est celui d'un félin aux pattes de vent qui appuierait sur chaque corde avec une infinie délicatesse), Charlie Haden à la contrebasse (si discret, si présent), Paul Wertico à la batterie et le London Orchestra dirigé par Jeremy Lubbock.

Et, bien sûr, comment l'oublier, car ce qu'il joue relève de l'inoubliable. Ce ne sont pourtant quelques notes, vers la fin, passées quatre minutes, ou presque ; elles traversent le ciel comme autant d'étoiles filantes, mais nous laissent le temps, fugace, de saisir leur beauté parfaite ; le temps d'être touché *« always and forever »* dans la région du cœur. Ce distilleur de bonheur est harmoniciste, il s'appelle Jean "Toots" Thielemans, il n'est plus de ce monde mais son phrasé et sa sonorité, cette tendresse rieuse et ce swing de luciole restent incomparables. Un si bel écrin pour ce poète, on osait à peine en rêver, mais Pat Metheny l'a fait.

PHOTO : ANDY FREEBERG



Cactus
HIRAM BULLOCK
EXTRAIT DE FROM ALL SIDES (ATLANTIC, 1986)

Parmi celles et ceux qui nous manquent vraiment, Hiram Bullock n'est pas des moindres. Notre Pépite du jour est passée au tamis de son second disque personnel (le premier, "First Class Vagabond", n'était sorti qu'au Japon en 1982), dont la pochette m'avait instantanément attiré l'œil : quelles belles photos de la grande Carol Friedman, au recto comme au verso.
Il y a plusieurs pépites dans ce disque (*Window Shoppin'*, *Say Goodnight, Gracie*, la reprise de *Funky Broadway*...), mais avouons un faible pour *Cactus*, une composition signée d'un autre grand regretté, Don Grolnick (la VO de *Cactus* figure sur l'album d'un autre guitariste, Joe Beck, celui enregistré en 1975 avec David Sanborn pour Kudu).
Outre Hiram et sa Stratocaster chérie qu'il envoie dans la stratosphère (quel solo, un modèle de construction, avec montée dramatique et bluesy-brûlante dans les aigus à la fin), veuillez dérouler le tapis rouge à messieurs Cliff Carter et Kenny Kirkland, claviers, l'incontournable Will Lee, basse (qui joue aussi sur l'original de Beck) et Charley Drayton, batterie (Charley Drayton peut aussi jouer de la basse, et avec les X-Pensive Winos de Keith Richards, il fait la paire avec Steve Jordan, le nouveau batteur des Rolling Stones). Tous ces potes de New York s'entendent parfaitement pour faire groover cette plante xérophyte dont les tissus regorgent de suc ultra-funky. Frottez-vous à ce *Cactus,* piquez-vous d'amour pour cette Pépite du jour.

Mood Swing
MIKE STERN
EXTRAIT DE UPSIDE DOWNSIDE (ATLANTIC, 1986)

Mike Stern a rencontré pour la première fois Jaco Pastorius en Floride, en 1973. Il tournait avec un groupe rock, probablement Charlie & The Pep Boys, et, un soir au Flying Machine, un club de Miami, Jaco s'était produit juste avant eux en trio. Très impressionné, Stern avait branché ce jeune bassiste, alors sobre et en pleine forme. (Stern, lui, consommait déjà tout ce qui était légal ou pas pour se mettre la tête à l'envers.)

Deux ans plus tard, devenu étudiant à la Berklee School Of Music de Boston, Stern a de nouveau croisé Jaco. Nos deux amis finirent par jouer ensemble dans Blood, Sweat & Tears : Jaco remplaçait Ron McClure par l'entremise de leur batteur, Bobby Colomby, qui venait aussi de produire les séances d'enregistrement de son premier album (futur classique intemporel s'il en est).
Mike Stern est resté ami avec Jaco jusqu'à la fin, même quand celui-ci était passé du côté obscur. En 1986, Jaco était un héros fatigué (euphémisme) encore capable d'éclairs de génie ; prompt, parfois, à retrouver l'élan qui l'avait porté à des sommets créatifs inaccessibles par le commun des mortels dès le milieu des années 1970. Oh, jamais très longtemps, mais suffisamment pour rappeler à qui voulait bien l'entendre qu'il restait *« le meilleur bassiste du monde »*, comme il aimait à se présenter.
En 1986, en retournant la pochette d'"Upside Downside", nous fûmes ravi de lire ceci concernant notre Pépite du jour :
Mike Stern : guitar
Bob Berg : tenor saxophone
Jaco Pastorius : bass
Steve Jordan : drums
Résultat : tout le monde joue magnifiquement, la compo est l'une des plus belles de Stern. Mon tout produit et supervisé par nul autre qu'Hiram Bullock. La musique était là, forte, puissante, et c'est bien la meilleure des drogues.

You Can Do It (Baby) (Nuyorican Style Mix)
NUYORICAN SOUL
EXTRAIT DE NUYORICAN SOUL THE REMIXES (TALKIN LOUD GIANT STEP, 1998)

Est-ce que par hasard George Benson ne serait pas le guitariste le plus irrésistible de tous les temps ? (Pas *« le meilleur »* hein, à chacun ses guitareros muchachos, à chacun ses as señoritas.) Son pouvoir de séduction dépasse l'entendement. *« Il présente bien »* comme on disait naguère ; il chante comme ce nest pas permis, avec un phrasé proche de Nat King Cole et un timbre hanté par celui de Donny Hathaway. Carrément. Et puis il joue de la guitare. Et il scatte souvent ses solos. Un demi-siècle qu'il fait ça et qu'on ne s'en lasse pas. Qu'on ne s'en lassera jamais. George Benson, on dirait (presque) que c'est facile quand il joue de la guitare, qu'il suffit de penser à quelque chose de beau, de laisser le soleil entrer et ses doigts filer sur le manche pour que monde soit à vos pieds.

Des belles choses, des solos défiant la raison (avec Jimmy Smith, Miles Davis, Tony Williams, Jean-Luc Ponty…), il en a consignés sur disque Monsieur George, et pas qu'un peu. Vous connaissez *You Can Do It (Baby)* bien sûr, son dernier grand tube en date, coécrit avec "Little" Louie Vega et

George Benson, en état de grâce dans *You Can Do It (Baby)* de Nuyorican Soul.

PHOTO : X/DR

Kenny "Dope" Gonzalez, alias Masters At Work ; neuf minutes sur le CD original. Que du bonheur. Seize sur ce CD *made in Japan*. Que de l'extase.
Avant que le groove ne nous emporte dans la foule, Monsieur George joue et chante et scatte seul de longues minutes, est c'est proprement hallucinant, ça donne envie de crier de joie, et presque de lui crier *« stop ! »*, parce que mêler ainsi la science et la séduction, la technique et la lumière, c'est presque trop.
Mais non, c'est très bien, c'est magnifique, c'est merveilleux, c'est l'histoire d'un homme qui joue comme il respire, et nous aide à mieux supporter tout ce qui ne va pas de soi dans ce monde.

I Wish You Love

GRANT GREEN

EXTRAIT DE STREET OF DREAMS (BLUE NOTE, 1966)

Que reste-t-il de nos amours ? de Charles Trenet, inoxydable classique de la chanson d'ici, a rapidement traversé l'Atlantique, réincarné sous le titre de *I Wish You Love*. Le 16 novembre 1964, Grant Green est de retour dans le légendaire studio de l'ingénieur du son Rudy Van Gelder, à Englewood Cliffs, New Jersey. À ses côtés, comme deux mois plus tôt au même endroit (et sans doute aux mêmes heures), Larry Young à l'orgue Hammond et Elvin Jones à la batterie, plus, cette fois, Bobby Hutcherson au vibraphone (relativement discret dans notre Pépite du jour, plus présent dans les trois autres morceaux de l'album).

Comment ne pas être instantanément vampé dès l'intro de cette reprise du grand Charles ? L'impression est délicieuse : les musiciens ne jouent rien que pour vous, de la si chantante guitare du grand Green (qui égrène ses notes comme dans un rêve éveillé) à l'orgue envoûtant de Larry Young, en passant par la batterie délicate et féline d'Elvin Jones et le vibraphone de Bobby Hutcherson qui, même discret (pas de solo), ajoute son grain de soul. Oui, difficile de résister à ces entrelacs de beauté, à la façon dont le leader du jour joue le premier couplet, puis dessine ce thème si familier à nos oreilles, puis se lance dans un solo comme on respire (Grant Green faisait l'admiration de George Benson dans les sixties quand celui-ci arriva à New York).
Et puis Hutcherson est peut-être discret, mais sa présence est indispensable : écoutez bien la fin du morceau et, aussi, ce qu'il joue pendant que Grant Green expose le thème.

Blue Matter

JOHN SCOFIELD

EXTRAIT DE BLUE MATTER (GRAMAVISION, 1987)

Ce matin retournons trente-six ans en arrière, le jour où j'ai senti le sol se dérober sous moi après avoir posé "Blue Matter" sur la platine et commencé d'écouter le premier morceau, notre éponyme Pépite du jour.
Saisi je fus d'abord par cette sorte de tension cool, les premières notes à la fois tranquilles et *laid back* de "Sco", et puis, donc, les plaques tectoniques qui dérivent : le début du show du fantastique Dennis Chambers, immense batteur échappé de la Galaxie P-Funk. Ces breaks brise-glace, et ce pied droit castagnettes m'avaient instantanément fait penser à John Bonham dans *Good Times Bad Times* de Led Zeppelin et Jeff Porcaro dans *Hold The Line* de Toto (sortes de références universelles). Phénoménal, et si funky. Et ce n'était pas tout.

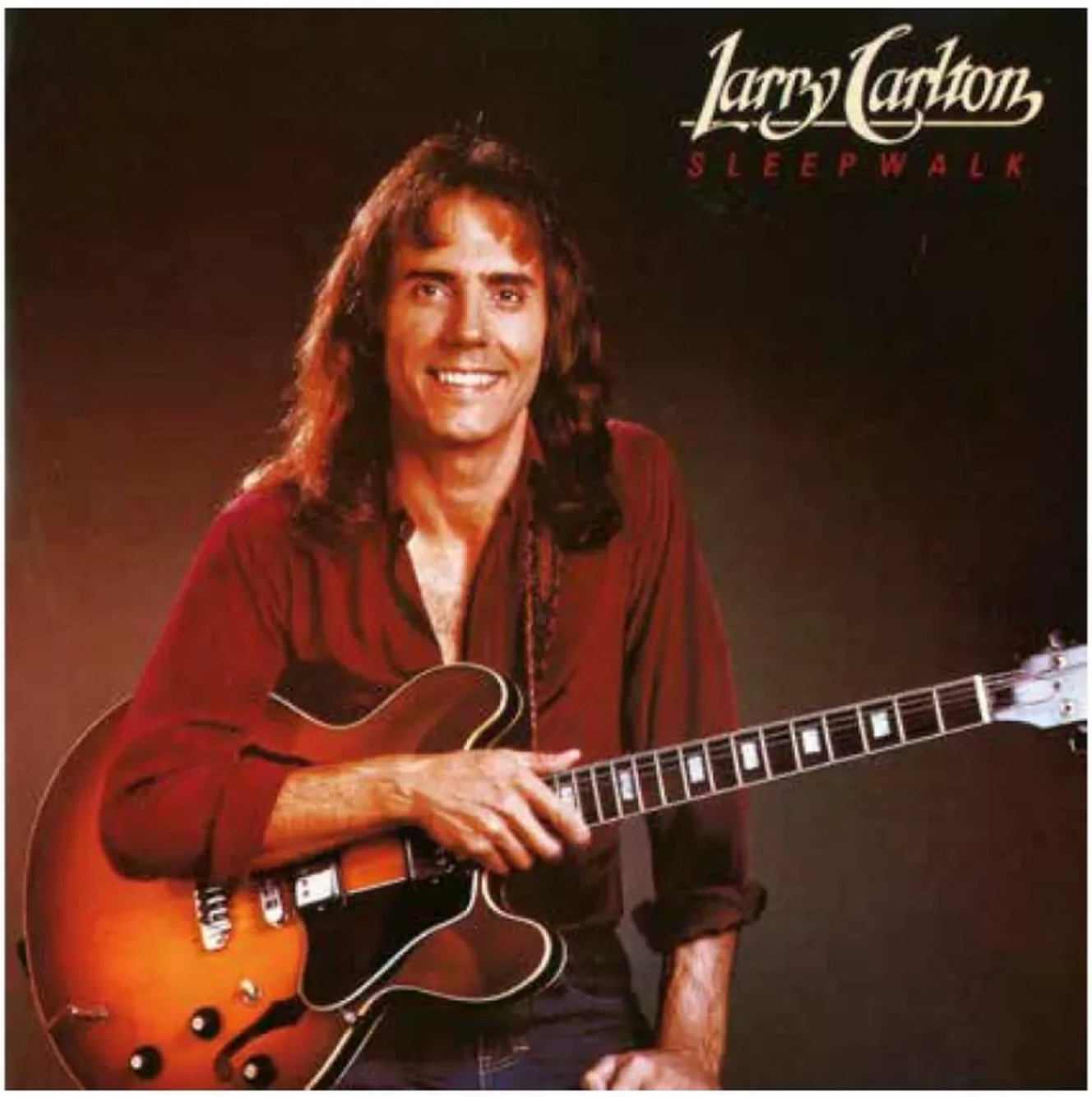
Il y avait la basse slappée de Gary Grainger, les claviers en fusion de Mitchell Forman, les percussions de Don Alias et, cerise sur le gâteau, Hiram Bullock à la guitare rythmique. Bref, c'était la fête, et en plus Steve Swallow était à la production ! Plus tard, au New Morning, John Scofield donna un concert avec Chambers, Grainger et Robert Aries resté dans les mémoires (je crois qu'il est sur YouTube).

10:00 P.M.

LARRY CARLTON

EXTRAIT DE SLEEPWALK
(WARNER BROS. RECORDS, 1982)

C'était en 1984, et presque tous les soirs, sur Antenne 2, avant que les bonhommes de Folon ne s'envolent au-delà de l'horizon sur la musique de Michel Colombier, on regardait *Bonsoir les clips*, parce qu'il n'y avait à peu près que là qu'on pouvait en voir, des clips un peu différents. Il était chouette le générique de cette émission, un petit dessin-animé où l'on voyait un bonhomme aux cheveux verts devant des immeubles, la nuit. La musique ? Ne serait-ce pas Larry Carlton ? Oui. *10:00 P.M.*, notre Pépite du jour, extraite de "Sleepwalk". Avaient-ils tout simplement choisi ce morceau parce que *Bonsoir les clips* passait justement vers 10 heures du soir et des poussières ? Certainement, mais il faut dire que son atmosphère très nocturne collait parfaitement au générique et à l'horaire. (Si *Bonsoir les clips* avait été diffusé au milieu de la nuit, j'imagine qu'ils auraient pris *4 A.M.* d'Herbie Hancock ! D'ailleurs, il ont fini par prendre *Hardrock* d'Herbie à la place de *10:00 P.M.*...)
Et il faut dire, aussi, que notre Pépite du jour, extraite du sixième album de Larry Carlton (son quatrième pour Warner Bros. Records), est un modèle de perfection. À son toucher d'un raffinement extrême répondent le Fender Rhodes chatoyant du sous-estimé Terry Trotter (qui paraît-il a remplacé Herbie Hancock pour quelques concerts du Quintet de Miles Davis dans les années 1960), la basse électrique ronronnante d'Abe Laboriel et la batterie de Jeff Porcaro (dire que ces deux-là font la paire est un euphémisme). Il y a peu, dans un restaurant du XX^e^, je parlais de Larry Carlton avec un autre grand guitariste (il se reconnaîtra), mais aussi de Jay Graydon et de Lee Ritenour, entre autres. Les adjectifs dans le genre de celui que vous venez de lire un peu plus haut fusaient.



Voix-ci voix-là

14 Pépites de chanteuses et de chanteurs

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

When I Look In Your Eyes

HELEN MERRILL & GORDON BECK

EXTRAIT DE NO TEARS… NO GOODBYES
(OWL RECORDS, 1985)

On se souvient parfois de la raison pour laquelle on a, naguère, acheté un disque. En 1985, le nom d'Helen Merrill m'était inconnu, ma culture jazz bourgeonnante n'avait pas encore intégré cette merveilleuse chanteuse ; en revanche, je connaissais le pianiste Gordon Beck car j'avais déjà appris par cœur un autre duo, celui avec le fabuleux Allan Holdsworth, "The Things You See". Ainsi savais-je qu'il pouvait passer du piano acoustique au piano électrique en un tour de main, voire mélanger les deux, avec un sens du swing assez unique, quelque chose de pétillant, de presque rieur dans son jeu, comme si derrière Bill Evans, l'astre sacré, se cachait, prêt à surgir, Fats Waller.
Je m'attendais donc à l'effet Beck, mais certainement pas au choc Helen Merrill.
Dès que sa voix de brume surgit de mes enceintes, la nuit tomba. Une nuit douce rassurante, une nuit d'été dans la ville ; une voix aux saveurs nocturnes, oui, une voix du creux de l'oreille qui m'envoûta "sur le chant", qui m'emmena instantanément dans un monde parallèle, où tout était calme, un peu triste et beau.

When I Look In Your Eyes est un moment d'éternité chipé à l'instant présent, l'osmose on ne peut plus délicate et l'union la plus fertile qui soient entre une conteuse intimiste à la voix diaphane, d'une sensualité absolue, et un pianiste qui *joue* (en tous sens) son rôle d'accompagnateur comme personne, sans rien renier de sa personnalité.
Gordon Beck n'est plus de ce monde, Helen Merrill si ; elle a l'âge des souvenirs de mille vies, elle ne chante plus je crois, on pense à elle, on écoute *When I Look In Your Eyes*. Et on salue aussi, au passage, le producteur de cette séance miraculeuse, Jean-Jacques Pussiau, créateur d'OWL Records, label de référence.

My Funny Valentine

STING FEATURING HERBIE HANCOCK

EXTRAIT DE MY FUNNY VALENTINE
(A&M RECORDS, 2005)

Quand Sting et Herbie Hancock s'étaient retrouvés en 2004 aux Phase One Studios de Toronto, ils n'avaient pas seulement enregistré *Sister Moon* pour l'album de duos du pianiste, "Possibilities", mais aussi le standard de Richard Rogers et Lorenz Hart, jadis immortalisé par Miles Davis, dont Herbie Hancock fut dans les sixties un membre essentiel de son Quintet et Sting son invité, dans "You're Under Arrest", en 1985, pour dire quelques mots en français.
Ainsi, quarante-huit ans après Miles, gravèrent-ils à leur tour *My Funny Valentine*, avec Michael Bearden aux claviers, John Patitucci à la contrebasse, Steve Jordan à la batterie et Cyro Baptista aux percussions.
Dès les premiers mots chantés par Sting, tandis que passe, brièvement, un synthé-nuage, on sait qu'il va y mettre tout son cœur, toute sa technique, que son timbre unique et son phrasé rarement aussi bien maîtrisé feront la différence, et peut-être même merveille.

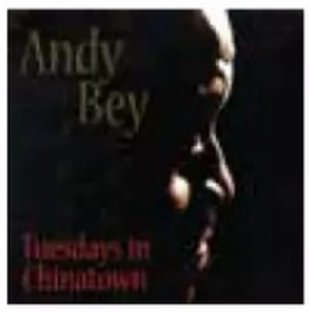
Surtout que le Maître, au piano, fait d'emblée tomber chaque note du ciel, et rappelle au passage qu'il est aussi un accompagnateur d'exception, qui griffe un solo où pas une seule de ces notes célestes n'est de trop.
Et même quand la voix de Sting se fendille – l'émotion ? – sur le second *« smiiiile »* (qui vient du cœur, ceci explique cela et c'est magnifique, cette soudaine vulnérabilité à hauteur d'homme qui dit une certaine grandeur d'âme), on se dit que, décidément, ce monsieur est quand même un sacré chanteur, ici en osmose avec un sacré pianiste.

Fragile

ANDY BEY

EXTRAIT DE TUESDAYS IN CHINATOWN
(N-CODED MUSIC, 2001)

Si d'aventure vous n'avez jamais écouté Andy Bey – j'en doute fort –, rien, ou presque, ne saurait vous préparer à recevoir, comme un don du ciel, cette voix sensible, sensuelle et profonde, cette voix au vibrato unique, qui du grave bleu nuit au falsetto diaphane couvre tout le spectre de l'émotion.
Quand Andy Bey chante, le temps ne semble plus tout à fait s'écouler de la même manière, et quand celui est venu d'interpréter *Fragile* de Sting, on est emporté dans une autre dimension ; une douce forme d'urgence règne en tranquille maîtresse.
Aux côtés du chanteur qui pour cette fois délaisse son piano, Steve Turre souffle dans son trombone et ses coquillages (contre-chants, solo subtil), Paul Meyers fait tinter sa guitare acoustique, Peter Washington vibrer sa contrebasse et, à fleur de peaux et sur son triangle enchanté, Mino Cinelu distille sa poésie percussive, et ça fait danser léger.
Et, donc, *Fragile*.
Par Andy Bey.



À n'en pas croire ses oreilles. Tant de délicatesse. De retenue. D'élégance. Notre homme est allé au cœur de cette chanson de 1987 pour la rendre intemporelle.
« If blood will flow when flesh and steel are one / Drying in the colour of the evening sun, Tomorrow's rain will wash the stains away / But something in our minds will always stay. »
De peur, peut-être, qu'on oublie à quel point nous sommes tous fragiles, Andy Bey nous chante au creux de l'oreille comme si c'était la dernière fois. Respect.

Shulie A Bop
SARAH VAUGHAN
EXTRAIT DE DIVINE : THE JAZZ ALBUMS 1954-1958 (VERVE SELECT, 2013)

Au gré de son incroyable carrière, Roy Haynes a eu le bonheur d'accompagner Bud Powell, John Coltrane, Stan Getz, Pat Metheny, Chick Corea, Billie Holiday, Miles Davis… et, donc, Sarah Vaughan, pour laquelle il jouait notre Pépite du jour, enregistrée le 2 avril 1954 précisément, au bien nommé Fine Sound Studios de New York, avec John Malachi au piano et Joe Benjamin à la batterie. Ce trio, la divine Sarah devait en être fière, puisque *Shulie A Bop*, "chanson-scat" sans paroles (*« ain't mad at you baby, don't be mad at me »* sont les seules qu'elles chante), lui sert à présenter ses musiciens, et c'est tout ce qui fait l'originalité de ces (à peine) trois minutes de swing partagé.
Dame Sarah présente d'abord son pianiste, juste avant qu'il n'improvise un bref solo (*« John Malachiiiiii… »*), en étirant savamment la dernière syllabe (prononcez "Malacaille"). Puis vient le tour de *« Crazy Joe Benjamin »* (re-solo) et, enfin, celui de "Snap Crackle" (le surnom du Roi Roy), et là encore, la Divine détache sensuellement le prénom et le nom de son batteur : *« Roy… Haynes… »* Et bim, le roi Roy de faire danser ses balais sur sa caisse claire et claquer sa grosse caisse comme du pop corn, tandis que sa patronne reprend le fil de son scat aérien, *« sha ah ah aaah eee yoooo weeee… »*. (Lors de la même séance, *Polka Dots And Moonbeams* fut aussi mis en boîte, et la complicité de notre swingin' Sassy et de Snap Crackle éclate de nouveau au grand jour). J'ai déjeuné avec Roy Haynes, ce fut un moment merveilleux : dans le taxi, avant d'arriver au resto, il chantait *Yesterday* des Beatles.

Sarah Vaughan, la divine.

PHOTO : X/DR

What's Going On
ELLA FITZGERALD AND THE COUNT BASIE ORCHESTRA WITH THE TOMMY FLANAGAN TRIO
EXTRAIT DE JAZZ AT THE SANTA MONICA CIVIC '72 (PABLO, 1972)

Ella Fitzgerald a peu ou prou chanté tous les plus beaux standards de jazz de la création, mais aussi, à partir des années 1960, ceux des Beatles. Tout le monde connaît son irrésistible reprise de *Can't Buy Me Love*. Un peu moins de monde, sans doute, a écouté *Ringo Beat*, l'une de ses propres compositions, dédiée à Ringo Starr. (J'aurais aimé voir sa tête quand le batteur des Fab' Four a découvert ce 45-tours : il devait, lui l'humble et modeste batteur de rock, se sentir à la fois honoré en embarrassé par cet hommage venant d'une des plus grandes divas de l'Histoire du jazz…)
Ce matin, notre Pépite du jour est une reprise que j'ai découverte en animant naguère, au tout début des années 2000, une Semaine spéciale Marvin Gaye sur TSF Jazz. Pas n'importe quelle reprise : *What's Going On* de Marvin Gaye. Oui, *What's Going On* de Marvin Gaye chanté par Ella Fitzgerald, et merveilleusement bien s'il vous plaît, le 2 août 1972 à Santa Monica, en Californie, devant plusieurs milliers de jazzfans.

Imaginez, à ses côtés, l'orchestre de Count Basie et le trio de Tommy Flanagan. L'arrangeur ? Gerald Wilson. Le grand, le très grand luxe. C'est bien simple : en conférence comme à la radio, à chaque fois que je passe cette reprise, tout le monde tombe de sa chaise – faites attention ! A part celle de Donny Hathaway, celle de Chaka Khan avec les Funk Brothers et bien sûr celle de Donny Hathaway, je ne connais pas de meilleure reprise (chantée) de cette *protest song*, l'un des plus belles et émouvantes du XXe siècle.

Flora Purim.

Open Your Eyes, You Can Fly

FLORA PURIM

EXTRAIT DE OPEN YOUR EYES, YOU CAN FLY (MILESTONE, 1976)

Il commençait fort le troisième album de Flora Purim pour Milestone, et si l'on ouvrait les yeux assez grand (en fait on pouvait les fermer si on voulait, ça marchait aussi), on s'envolait tout là-haut, avec elle et Airto Moreira, l'homme de sa vie, l'homme-percussion, l'homme à fleur de peaux ; avec George Duke au piano électrique (magicien pétillant de swing, un sorcier rieur des synthés en couleur) et David Amaro à la guitare, avec Leon Chancler à la batterie et Alphonso Johnson à la basse, qui venait de céder sa place à un certain Jaco Pastorius dans Weather Report.

Open Your Eyes, You Can Fly, c'est le *funk do Brazil* des années 1970, le groove décomplexé, une ligne de basse inoubliable, un refrain du même acabit, une composition signée, s'il-vous-plaît, Chick Corea (pour la musique) et Neville Potter (pour les paroles). Vous avez dit *« dream team »* ? Bien dit.
Et vous n'êtes évidemment pas sans savoir que Flora Purim avait éclairé la musique du Return To Forever première manière, en février 1972 à New York (premier 33-tours sur ECM) et en octobre de la même année, à Londres (second 33-tours, pour Polydor cette fois), et que sa voix si singulière avait marqué à jamais l'univers du regretté pianiste natif de Chelsea, Massachusetts. Allez, prenons un peu de hauteur grâce à une grande dame qui vient juste de fêter ses… chuuut, la voilà qui s'envole encore !

Future Talk

URSZULA DUDZIAK

EXTRAIT DE FUTURE TALK (INNER CITY, 1979)

Cette formidable et à mon goût – partagé par d'autres je le sais – mésestimée chanteuse de jazz polonaise a découvert sa musique de cœur en écoutant les disques d'Ella Fitzgerald. Les *real connoisseurs* chérissent les nombreux disques qu'elle a enregistrés avec celui qui fut longtemps son mari, le violoniste Michal Urbaniak. Michal Urbaniak, mais aussi John Abercrombie (guitare), Kenny Kirkland (claviers), Marcus Miller (basse électrique) et Buddy Williams (batterie) jouent sur l'album qui contient notre Pépite du jour, la bien nommée *Future Talk*. Sauf qu'ils ne jouent pas dessus : allez, en pause messieurs, *take five*, laissez Madame Dudziak nous parler, nous chanter le futur en solo.

Et *Future Talk* a beau avoir été enregistré il y a près de quarante-cinq ans, il n'a absolument rien perdu de son attrait. C'est peu dire qu'Urszula Dudziak est virtuose, mais l'essentiel n'est pas là, car c'est avant tout son incroyable sens du rythme qui laisse pantelant d'admiration, et la façon dont elle démultiplie son chant tout en onomatopées via des effets électroniques qui, en 1979, n'étaient sans doute pas aussi sophistiqués que ceux de 2023.

I Surrender

DAVID SYLVIAN

EXTRAIT DE DEAD BEES ON A CAKE (VIRGIN, 1999)

Le disque est somptueux, et dans notre tamis d'amour apparaît la première chanson, *I Surrender*, plus de neuf minutes en suspension, habitées par un David Sylvian en état de grâce, dont la voix d'abysses douces fait merveille, débit de lait et de miel contrôlé avec cette science un peu lasse, toute de spleen, d'ombres et de lumières mêlées.
À ses côtés tout un monde, incarné par la batterie pointilliste de son frère Steve Jansen, la guitare en couleurs de Marc Ribot, les arrangements de cordes diaphanes et voluptueux de Ryuichi Sakamoto (cosignés avec Sylvian), la flûte de Lawrence Feldman, le bugle piquant de pureté de Kenny Wheeler et, aussi, ce sample – quelle idée magnifique – de *You Know, You Know* du Mahavishnu Orchestra de John McLaughlin. *I Surrender* est ainsi hanté par la pulsation originelle de Billy Cobham, les frémissements du violon de Jerry Goldman, le Fender Rhodes de Jan Hammer…

D'univers en multivers, *I Surrender* nous emmène aux confins de l'émotion, comme dans un rêve éveillé. Et à la fin, que dis-je, dès les premières secondes on se rend, *we surrender*, on se laisse posséder, envoûtés volontaires, parés pour le voyage. Sublime, *indeed*.

One Day I'll Fly Away

RANDY CRAWFORD

EXTRAIT DE NOW WE MAY BEGIN (WARNER BROS. RECORDS, 1980)

KEITH JARRETT / CHARLIE HADEN

EXTRAIT DE JASMINE (ECM, 2010)

Un an plus tôt, elle était la voix d'une des feel good songs les plus irrésistibles de la création, *Street Life* des Crusaders ; deux ans plus tard, elle revenait avec son cinquième album pour Warner Bros. Records, "Secret Combination", un bijou.
Entre temps, il y avait "Now We May Begin", toujours avec les Crusaders (et quelques orfèvres de studio), mais cette fois elle n'était pas la chanteuse du groupe mais le groupe était son serviteur, et plus précisément, dans notre Pépite du jour, le grand Joe Sample, pianiste et compositeur *de One Day I'll Fly Away*, en tandem avec son parolier habituel, Will Jennings (*Street Life*, c'était eux aussi). *One Day I'll Fly Away* est une merveille de ballade aérienne (avec un titre pareil) écrite à l'encre de platine et arrangée avec des doigts de fée (les cordes qui dansent tout autour, c'est encore Joe Sample).
Il va sans dire que Randy Crawford la chante à la perfection, avec ce timbre et ce discret

PHOTO : X/DR

vibrato inimitables, et cette manière de si subtilement projeter sa voix, comme si elle décochait des flèches hyper-émotionnelles qui iraient droit au cœur.
Et quand, en mars 2007 au Cavelight Studio, Keith Jarrett et Charlie Haden fêtèrent leurs retrouvailles en enregistrant en duo quelques chansons d'amour choisies avec amour, *One Day I'll Fly Away* se réincarna comme par magie sous leurs doigts, avec le piano de l'un et la contrebasse de l'autre en guise de porte-voix. Oh, ils auraient très bien pu se lancer dans des *« hip solos »*, comme dit Jarrett dans ses liner notes, mais non, ils ont, ces deux géants, préféré rester au plus près de la chanson, en souligner la moindre nuance mélodique, honorer son âme : la soul. Et ce jour-là, eux aussi se sont envolés. Comme Randy et Joe.

Twisted

LAMBERT, HENDRICKS & ROSS

EXTRAIT DE LAMBERT, HENDRICKS & ROSS ! (COLUMBIA, 1960)

JONI MITCHELL

EXTRAIT DE COURT AND SPARK (ASYLUM RECORDS, 1974)

À l'origine, *Twisted* est une composition du saxophoniste Wardell Gray. La chanteuse anglaise Annie Ross avait ajouté des paroles sur le thème – et le solo – de ce grand saxophoniste bebop pour en faire l'une des meilleures chansons du quatrième album éponyme de (Dave) Lambert, (Jon) Hendricks & Ross, trio ès-*vocalese* avec lequel elle connut la gloire.
À l'orée des sixties, cette ode malicieuse au dédoublement de la personnalité (*« I've got a thing that is unique and new / Instead of one head I got two / And you know two heads are better than one »*) ravit une teenager canadienne nommée Joni Mitchell, qui la découvrit en dansant dessus lors d'une surprise-partie. Elle se procura le 33-tours à prix d'or : au Canada, "Lambert, Hendricks & Ross !" était collector.
Dans sa propre version de *Twisted*, enchaînée avec *Troubled Child* via un bref solo de trompette en sourdine de Chuck Findley, Joni Mitchell chante pour la première fois sans s'accompagner à la guitare ou au piano. Ce qui pour elle, selon Tom Scott, *« était révolutionnaire »*. Car sa guitare, la chanteuse l'a toujours pensée comme un orchestre : *« Les trois premières cordes sont des trompettes en sourdine ; les deux suivantes des cors ou des violons ; celle du haut servant à exécuter lignes de basses excentriques et clairsemées. »* C'est pourtant simple, non ? Enfin, quand on est Joni Mitchell et qu'on a bien plus de deux têtes. (*Twisted* était aussi la première reprise de Joni Mitchell, et certainement pas la dernière…)

Dat Dere

SHEILA JORDAN

EXTRAIT DE PORTRAIT OF SHEILA (BLUE NOTE, 1962)

Dat Dere... Quelle merveille ! On aime bien sûr la version enregistrée en trio par son compositeur, le pianiste Bobby Timmons, en janvier 1960 à New York. ("This Here Bobby Timmons", Riverside.) Aussitôt reprise par son boss, Art Blakey, pour le compte de ses bien nommés Jazz Messengers dans l'album "The Big Beat", gravé au Van Gelder Studio le 6 mars de la même année. On aime aussi la version chantée par le génial Oscar Brown, Jr., gravée quelques mois plus tard, le 14 octobre, et à laquelle il avait ajouté des paroles de son cru, non moins géniales :

« Don't want to comb my hair
And where's my teddy bear ?
Mummy, up here !
Look at the cowboy coming there !
And can I have a pair
Of boots like that to wear ?
And mummy can I have that big elephant over there ? »

Impossible d'oublier, aussi, la version de Rickie Lee Jones figurant dans son "Pop Pop" de 1991, avec Joe Henderson au saxophone ténor. (Liste non exhaustive, vous devez j'imagine avoir vos propres versions préférées de *Dat Dere*.)
Mais ce matin place à Sheila Jordan, l'une des très rares femmes auxquelles Alfred Lion avait ouvert les portes de Blue Note à l'âge d'or du label. Cette native de Détroit (Michigan) qui fêtera cette année ses 95 ans avait gravé cette version en duo avec un jeune contrebassiste de 21 ans nommé Steve Swallow, bien avant qu'il n'adopte la basse électrique. Dans la bouche de Sheila Jordan, dont le mari était alors le pianiste Duke Jordan, les mots d'Oscar Brown, Jr. virevoltent gracieusement. Oser ainsi chanter sans filet, en duo, voilà qui force le respect, et nous n'en manquons pas pour Sheila Jordan, dont le phrasé de luciole malicieuse nous laisse toujours pantois. D'admiration.

Sheila Jordan.

PHOTO : X/DR

Richard Pryor, célébré par Joe Henry, avec Ornette Coleman au saxophone. Photo : Henry Diltz.

Richard Pryor Addresses A Tearful Nation

JOE HENRY

EXTRAIT DE SCAR (MAMMOTH RECORDS, 2001)

Ce n'est pas une chanson, c'est un miracle. Ce n'est pas un miracle, c'est une chanson. Qui commence, quelle idée géniale, par les petits cliquetis que font les clefs d'un saxophone quand on les actionne. Puis une batterie comme un nuage distant (Brian Blade), une guitare qui miaule (Marc Ribot), quelques notes de piano-songe (Brad Mehldau), un vibraphone, au loin, et, semble-t-il, une harpe, aussi. Avant même que la voix sensuelle et éraillée de Joe Henry ne nous saisisse, l'atmosphère est posée, envoûtante et crépusculaire ; et puis donc, cette voix, déchirante de fragilité, habitée par des anges fumeurs de Gitanes (ou quelque chose comme ça), qui chante ces mots dédiés au grand Richard Pryor, génie du *stand up* dont le phrasé sidérant n'est jamais très loin de celui d'un souffleur, saxophoniste ou trompettiste, comme vous voulez (allez sur YouTube).

À propos de saxophoniste, et de miracle dans le miracle, Ornette Coleman est le soliste invité de notre Pépite du jour (au départ, Denardo Coleman avait sèchement répondu : *« Sorry, my father doesn't do that »*, puis Henry a insisté, envoyé des démos, Ornette a écouté, Ornette a aimé, alors Denardo a rappelé).

Ce solo de saxophone alto, c'est un divin rai de lumière, c'est bouleversant, on n'a pas fait mieux depuis. J'exagère à peine. Joe Henry, sa voix a commencé de nous hanter en 1999 grâce à "Bitter" de Meshell Ndegeocello ; il y chantait en duo, la dernière chanson, *Grace*, magnifique.

On n'écoutera jamais assez *Richard Pryor Addresses A Tearful Nation*.

My Favorite Things

BETTY CARTER

EXTRAIT DE THE AUDIENCE WITH BETTY CARTER (BET CAR, 1980)

« Raindrops on roses and whiskers on kittens
Bright copper kettles and warm woolen mittens
Brown paper packages tied up with strings
These are a few of my favorite things »

John Coltrane ne fut certes pas le premier à enjazzer *My Favorite Things*, la chanson-phare de la comédie musicale *The Sound Of Music* ; mais la version qu'il enregistra au saxophone soprano le 21 octobre 1960 dans les studios Atlantic de New York – notre cher Frank Ténot y était, comme il le rappelle dans son formidable article réédité dans le n° 749 de Jazz Magazine – n'a toujours rien perdu de sa puissance émotionnelle, et nul doute qu'il en sera de même dans les siècles à venir.

Il existe cependant une autre version sublime du standard de Richard Rodgers et Oscar Hammerstein II, gravée live au Bradshaw's Great American Music Hall de San Francisco début décembre 1979 par Betty Carter, alias "Betty Bebop". (J'ai interviewé Betty Carter dans les années 1990, et j'étais dans mes petits souliers : cette grande dame du jazz avait le regard perçant, l'œil rieur et la *punchline* facile.)

D'abord, il faut savoir que Betty Carter était accompagnée par un trio exceptionnel : John Hicks au piano, Curtis Lundy à la contrebasse et Kenny Washington à la batterie, des jazzmen capables de réagir au moindre bruissement d'aile d'un papillon. Alors, pensez, quand leur lideure suprême se lancait, comme ici, dans des folies scattées sur un tempo infernal, étirait, malaxait, transfigurait chaque mot, leurs réactions étaient au diapason, et les frissons par millions.

« When the dog bites
When the bee stings
When I'm feeling sad
I simply remember my favorite things
And then I don't feel so bad. »

Écoutez bien à la fin, Dame Betty change les paroles et chante *« I feel so baaaaad »*. Message subliminal ?

Another Night In Tunisia

THE MANHATTAN TRANSFER

EXTRAIT DE VOCALESE (ATLANTIC, 1985)

BOBBY McFERRIN

EXTRAIT DE SPONTANEOUS INVENTIONS (BLUE NOTE, 1986).

Don't Worry, Be Happy est un peu (beaucoup) l'arbre qui cache la forêt de la discographie de l'incroyable Bobby McFerrin. Alors repartons cette fois passer une autre nuit en Tunisie, *Another Night In Tunisia*.

Notre Pépite du jour a d'abord vu le jour sur l'un des meilleurs albums de The Manhattan Transfer, nommé d'après l'art magnifié et transcendé jusque dans les hautes sphères par le grand Jon Hendricks, l'invité spécial de "Vocalese". Et pour faire bonne mesure, Cheryl Bentyne, Janis Siegel, Tim Hauser et Alan Paul avaient aussi convié Bobby McFerrin, coarrangeur du classique bebop popularisé par Dizzy Gillespie et *« guest vocalist »* pourvoyeur de chant zinzin et habité, de lignes de basse et de *body percussion*.

Couverte de *Grammy Awards*, cette formidable relecture (ne manquez pas le *famous alto break* de Charlie Parker, millésime 1946, sur lequel, spécialité maison, Jon Hendricks pose ses mots) se retrouva à l'identique un an plus tard sur le troisième disque de Bobby McFerrin, illustré par une photo de Mary Mack qui dit tout de la magie de cet enchanteur de l'inouï : tomber la chemise, exposer à l'air libre cette cage thoracique toujours ouverte d'où s'envole une nuée d'oiseaux rares aux ailes d'or.

Art District Radio
et la Fondation GoodPlanet
présentent

26 & 27
Août 2023
Week-end

JAZZ DISTRICT

FESTIVAL EN PLEIN AIR

Samedi 26 Août

15h - FRANÇOIS POITOU
FT. PUMPKIN
16h30 - MONSIEUR MÂLÂ
17h30 - ESTELLE PERRAULT

Dimanche 27 Août

15h - MICHAËL VIGNERON
16h15 - MONIKA KABASELE
17h30 - CÉDRIC HANRIOT

CONCERTS | EXPOSITIONS | ATELIERS | DÉBATS | KIDS | PROJECTIONS | FOOD TRUCK

Gratuit & ouvert à tous | 1 carrefour de Longchamp, 75116 - Paris | GoodPlanet.org | #GoodPlanet

D'ivoire et d'ébène

18 Pépites de pianistes et de claviéristes

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

Blue In Green
GONZALO RUBALCABA
EXTRAIT DE THE BLESSING (BLUE NOTE, 1991)

Blue In Green ? Il y a bien sûr la version originale, gravée dans le marbre éternel le 2 mars 1959 et qui clôt la première face de "Kind Of Blue" de Miles Davis, qui au passage s'en était attribué la paternité. Mais aussi celle de Bill Evans, son vrai compositeur (finit-il par préciser au bout d'un moment, sans en vouloir à ce filou de Miles). Mais aussi, pendant qu'on y est, celles de John McLaughlin, Richie Beirach et Fred Hersch.
Et puis, pour mettre un peu plus de lumière dans votre samedi matin, de *Bleu* dans votre *Vert*, de sérénité et douceur dans ce monde qui en a bien besoin, celle d'un pianiste cubain pas comme les autres, Gonzalo Rubalcaba, révélé internationalement en 1990 grâce à un concert montreusien fort heureusement enregistré et publié l'année suivante par Blue Note. Paul Motian était derrière les fûts et Charlie Haden à la contrebasse, qu'on retrouve ici associé à un autre titan de la batterie, Jack DeJohnette, sur ce disque enregistré en studio à Toronto, fin mai 1991.

Cette version de *Blue In Green* est un éloge de la lenteur, de l'art de faire respirer et vivre chaque note, de laisser entre elles ce qu'il faut d'air et de silence, pour qu'on en saisisse toutes les nuances.
Rubalcaba fait danser la musique sur un fil, et peut quand il le veut, c'est étourdissant, laisser courir ses doigts comme on pousserait un cri de joie.
Haden est un arbre enraciné dans l'émotion pure (*« C'est grave docteur ? – Oui, grave, rond et boisé, et c'est bien pour ça que c'est sublime »*), et DeJohnette, balais ou baguettes en mains, ponctue l'indicible, suggère le rythme, nous le chuchote à l'oreille avec une extrême délicatesse.

Warm Canto
MAL WALDRON
EXTRAIT DE THE QUEST (NEW JAZZ, 1961)

Détaillons : au piano, Mal Waldron, qui signait là l'une de ses plus belles compositions (avec *Soul Eyes*, que John Coltrane fut le premier, mais certainement pas le dernier, à enregistrer) ; à la clarinette, Eric Dolphy; au violoncelle, Ron Carter ; à la contrebasse, Joe Benjamin ; à la batterie, Charles Persip. Le studio : celui de Rudy Van Gelder, à Englewood Cliffs, dans le New Jersey. La photo qui illustre la pochette : prise par Don Schlitten. Les liner notes au dos : rédigées par Nat Hentoff. La date : le 27 juin 1961. Une séance d'enregistrement supervisée par le photographe et ingénieur du son Esmond Edwards pour New Jazz, branche du label Prestige.

Notre Pépite du jour est un pur moment de grâce tranquille, une perle chambriste, un poème sonore qui, cinq minutes et quarante secondes durant, ouvre une parenthèse où la douceur le dispute à la sérénité.
Le premier solo, lumineux, est pris par Eric Dolphy ; il fait un petit "pain" comme disent les musiciens, qui n'altère en rien la beauté de son improvisation. (Ils auraient pu enregistrer une prise alternative, peut-être l'ont-ils fait d'ailleurs, mais la magie de cette prise devait être inégalable, alors va pour l'imperfection, toujours source d'émotion.) Puis Ron Carter pizzicatise tout en finesse au violoncelle, tandis que Joe Benjamin reste grave. Mal Waldron s'exprime à son tour, modèle de retenue et de swing savamment distillé : ce solo est tout à fait délectable.
Et enfin, Carter et Benjamin nous donnent l'impression de se parler par instruments interposés, Dolphy souffle à nouveau la lumière tamisée, Persip fait discrètement danser ses balais, et Waldron a le dernier mot. Presque trop beau pour être vrai.

Sleigh Ride
DUKE PEARSON
EXTRAIT DE MERRY OLE SOUL (BLUE NOTE, 1969)

Du pianiste, compositeur, arrangeur et producteur Columbus Calvin "Duke" Pearson, Jr. vous connaissez sans doute quelques opus Blue Note, tels "Wahoo !" (1964, avec Donald Byrd, James Spaulding et Joe Henderson dans la frontline des souffleurs) ou "The Right Touch" (1967, avec Freddie Hubbard, Stanley Turrentine, Grady Tate) ; vous connaissez et aimez tout autant sa célèbre composition *Cristo Redentor*, offerte à Donald Byrd et arrangée par ses soins dans l'album "A New Perspective" du trompettiste, en 1963.
Mais ce soir c'est donc le réveillon de Noël, et pour fêter ça nous avons convié Monsieur Pearson en personne pour qu'il nous interprète *Sleigh Ride*, un classique de la fin des années 1940 qu'il fait sonner comme personne.

Porté par la même section rythmique que celle de "Wahoo !" (Bob Cranshaw à la contrebasse et Mickey Roker à la batterie), il ne joue pas seulement *Sleigh Ride* au piano mais aussi sur un instrument inventé à la fin du XIXe siècle, le celesta, dont la sonorité cristalline a quelque chose de joliment féérique. Ainsi chaque note de la mélodie tombe comme un petit flocon de neige, où, selon votre imaginaire, s'allume comme une étoile dans le ciel de minuit. Et puis bon, on l'adore cette pochette n'est-ce pas ? Oui, la jazz hotte de Duke est remplie de présents qui nous rappellent le passé glorieux du label fondé par Alfred Lion et Francis Wolff.

Peace Piece
BILL EVANS
EXTRAIT DE EVERYBODY DIGS BILL EVANS (RIVERSIDE RECORDS, 1959)

C'est une pièce en solo dans un album en trio, avec Sam Jones à la contrebasse et Philly Joe Jones à la batterie. C'est un moment de paix intérieure, un songe en noires et blanches projeté à même le clavier d'un piano, par un jeune homme de 29 ans qui semblait déjà savoir comment suspendre le temps, graver un moment de grâce pour l'éternité.
C'était le 15 décembre 1958, aux Reeves Sound Studios de New York. Bill Evans était alors le pianiste du sextette de Miles Davis. Rien que ça.
Mais il était à l'aube de sa carrière personnelle, "Everybody Digs Bill Evans" (que l'on pourrait traduire par "Tout le monde kiffe Bill Evans") n'était que son deuxième album sous son nom, et l'un de mes préférés, avec "You Must Believe In Spring" et, bien sûr, les live au Village Vanguard du début des années 1960 (pardonnez-moi cette note personnelle).
Son producteur Orrin Keepnews avait réussi à convaincre quelques admirateurs de son poulain d'écrire un petit mot sympa, pour qu'il soit imprimé sur la pochette du 33-tours, au recto, en capitales, corps 35, carrément. George Shearing, Ahmad Jamal, Julian "Cannonball" Adderley, tous élogieux, et même Miles Davis, oui, Miles Davis, pourtant pas du genre à complimenter facile : *« J'ai certainement appris beaucoup de Bill Evans. Il joue du piano comme il doit être joué. »* Ça vaut tous les *Awards* du monde ça, non ? (Embarrassé par autant de louanges, Bill Evans avait dit à son producteur Orrin Keepnews : *« À ce compte là, tu aurais pu aussi demander à ma mère d'écrire quelque chose, elle aime beaucoup ce que je fais aussi »*)
Peace Piece, c'est merveilleux, c'est un morceau que l'on copie sur cassette pour un être cher, c'est une main gauche qui dessine un ostinato de brume, une cadence onirique et hypnotique, une main droite qui catalogue les oiseaux ; leur union libre réveille les fantômes de Claude, Maurice et Erik.
Peace Piece, c'est sublime. C'est Bill Evans. Qui cherchait, modestement, à créer une intro pour *Some Other Time* de Leonard Bernstein. Mais la musique, ce jour-là, en a décidé autrement : elle est passée par lui, divine inspiratrice.

Never Let Me Go
BILL EVANS
EXTRAIT DE ALONE (VERVE, 1968)

Si vous avez un quart d'heure devant vous, passez-le donc à (ré)écouter Bill Evans dans la quiétude du studio du fameux Webster Hall de New York.
Au verso de la pochette, le pianiste commence ainsi ses liner notes, et point n'est besoin de traduire je pense : *« Perhaps the hours of greatest pleasure in my life have come about as a result of the capacity of the piano to be in itself a complete expressive musical medium. In retrospect, I think that these countless hours of aloneness with music unified the directive energy of my life. »* C'est donc face à ses 88 touches d'ivoire et d'ébène, mais aussi face à lui-même, en mode "Conversation With Myself" (titre d'un de ses plus célèbres albums), que ce grand maître dont la quête de perfection n'avait d'égal qu'un sentiment d'insatisfaction permanent – l'un va rarement sans l'autre chez les vrais créateurs – aimait sans doute le plus se retrouver.
Un quart d'heure disais-je : pour écouter toute une face ?! Oui, la seconde entièrement occupée par notre Pépite du jour, que Dinah Washington avait divinement chantée quelques années plus tôt.
Un quart d'heure durant, donc, Bill Evans tourne, caresse, digresse, improvise, redessine, resonge, honore *Never Let Me Go*, fait tinter sous ses doigts chaque mot. *Never let me go… Never… let… me… go… Never. Let. Me. Go. Neverletmego…* Toutes les ponctuations, tous les étirements, tout est possible avec lui, sans que jamais il donne l'impression de se répéter.
Enregistrer un disque en piano solo n'allait pas de soi en 1968 : « *My solo professional experience has been negligible and it is sad that this great tradition in jazz is in danger because of the prevalent public attitude relegating a single pianist to background for conversation or dinner,* disait-il aussi. *I hope that my playing has sufficient merit to carry the listener without distraction to the musical feeling I have strived to accomplish in these recorded performances.* »
À votre avis Monsieur Evans ?

PHOTO : PAUL MINSART

Bill Evans.

Feel
GEORGE DUKE
EXTRAIT DE FEEL (MPS, 1974)

George Duke, 1946-2013 (parti trop tôt) avait toujours l'air heureux de jouer, aux côtés des grands musiciens qu'il a eu le bonheur d'accompagner comme entouré par ceux de ses groupes (qui donnaient l'impression d'être de vraies familles). Les membres de l'Académie Tangentielle m'ont rappelé au bon souvenir de *Feel*, qui donnait son titre au troisième album de George Duke pour le label allemand MPS. Alors je réécoute *Feel* tandis que je vous écris ces quelques lignes matinales. Difficile de mieux commencer la semaine qu'avec cette ballade cosmique et sexy.

Sur georgeduke.com, George Duke avait pris le soin d'écrire de passionnantes liner notes pour chaque album (en ne s'épargnant d'ailleurs aucune critique). Il faisait notamment remarquer que "Feel" marquait ses vrais débuts en tant que chanteur, lui qui, dit-on, renâclait pourtant à s'exprimer au micro... Vous avez bien lu : George Duke ne s'estimait pas être un vrai chanteur ! On croit rêver. Qu'importe : il y a de la magie dans *Feel*, et sa voix en est le véhicule privilégié. Quant à la première phrase de son solo de synthé, elle nous chante comme bien peu ; et les notes suivantes nous emmènent dans l'espace.

George Duke à Montreux en 1976, photographié par Giuseppe Pino.

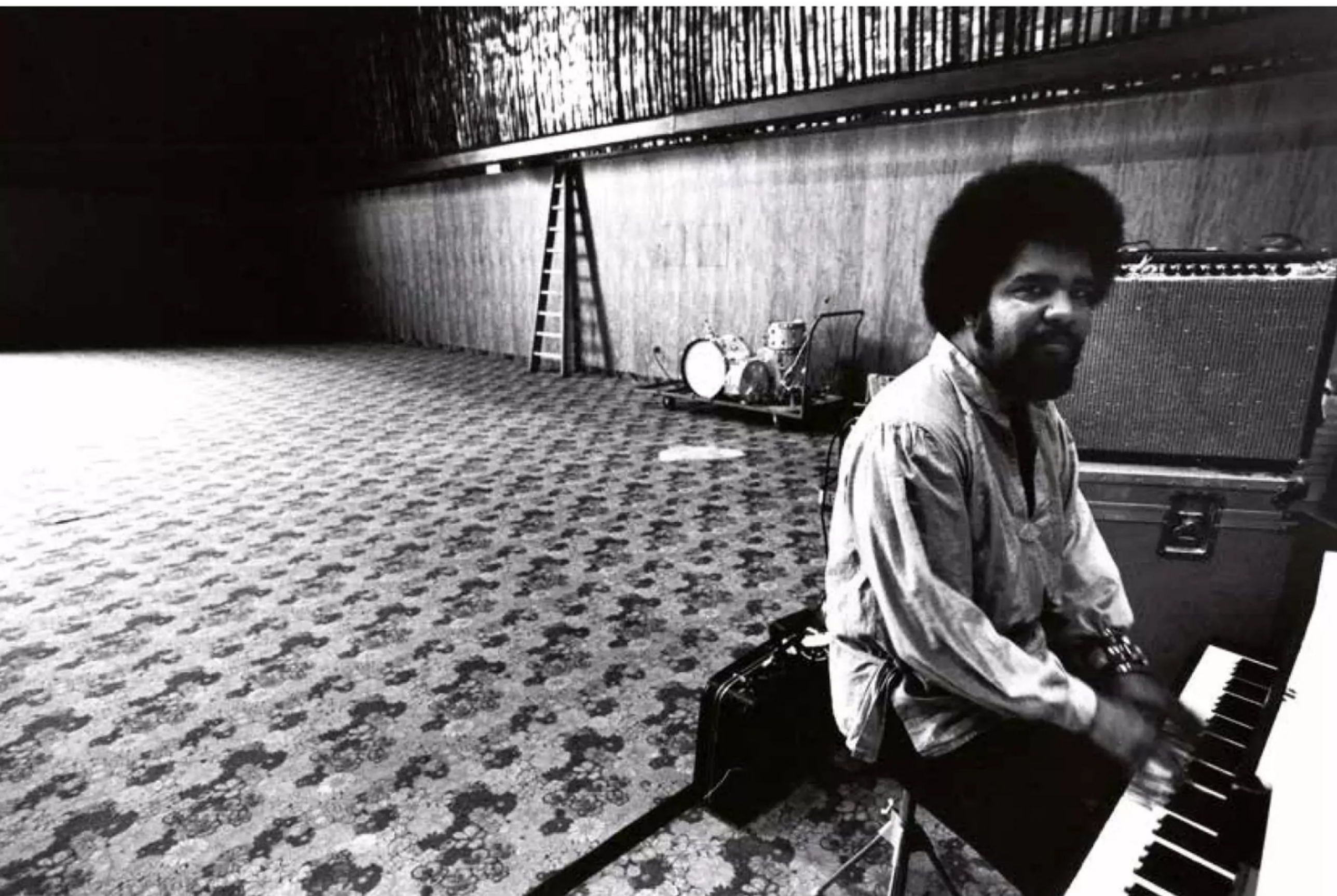
When I'm Sixty-Four
FRED HERSCH
EXTRAIT DE SONGS FROM HOME (PALMETTO RECORDS, 2020)

Fred Hersch donnera ce soir le premier de ses quatre concerts au Bal Blomet, à Paris, auxquels Jazz Magazine est fier d'être associé. Mais retournons un peu en arrière, oh, pas loin, il y a à peine deux ans, en août 2020. Fred Hersch s'était installé dans sa maison de campagne, en Pennsylvanie, et pour chasser le blues du confiné avait enregistré dix morceaux, seul face à son piano.

Parmi ceux-ci, une célèbre chanson des Beatles, *When I'm Sixty-Four*, dont Paul McCartney avait, dit-on, composé la musique sur le piano – tiens donc – de la maison de Forthlin Road, à Liverpool, quand il avait une quinzaine d'années (en 1957 ou en 1958 donc), peu après avoir rejoint John Lennon et les Quarry Men. Sir Paul la voyait *« comme un air de cabaret »*, écrit *« en hommage à la musique des années 1920 et 1930 »*, et c'est à peu près à cette époque que l'on a l'impression de retourner en écoutant Fred Hersch jouer notre Pépite du jour : un peu plus rapide encore, sa version sonnerait presque comme du Fats Waller.
Fred Hersch, l'un des plus grands pianistes de jazz actuels, a le chic pour nous faire découvrir ou redécouvrir une chanson, qu'elle soit de Jimmy Webb, Billy Joel (souvenir d'une version à couper le souffle de *And So It Goes* lors de son précédent passage au Bal Blomet) ou Joni Mitchell. Sous ses doigts experts, on revit la mélodie, on entend les paroles. C'est du grand art. C'est l'histoire d'un pianiste en mission pour le jazz, et qui sait puiser son inspiration aux meilleures sources.
Et puis devinez quel âge avait Fred Hersch quand il a interprété *When I'm Sixty-Four*... Voilà, vous avez tout compris : c'était un autoportrait ! Car les grandes chansons ont toujours quelque chose d'universel : elles sont le miroir de nos vies. Bien vu cher Fred Hersch. À ce soir au Blomet.

Midnight Silence
KENNY KIRKLAND
EXTRAIT DE KENNY KIRKLAND (GRP, 1991)

On peine à croire, près de vingt-cinq ans après sa mort, que la discographie de Kenny Kirkland se limite à un seul disque sous son nom, et pourtant c'est le cas. Ce pianiste exceptionnel avait attendu d'avoir 36 ans



avant de l'enregistrer, pour un label qu'on range un peu trop vite dans la catégorie "fusion soft" ou "smooth jazz". C'est oublier que la même année, par exemple, Michael Brecker avait sorti "Now You See, Now You Don't" sur GRP ; que Chick Corea, dans les années 1980, y avait décliné son Band en mode Elektric et Akoustic, et que Tom Browne, Don Blackman ou encore Bernard Wright ont laissé au label de Dave Grusin et Larry Rosen quelques classiques funk.
Mais revenons à notre Pépite du jour, *Midnight Silence* : ces quatre minutes de musique (prolongées par la troisième plage du CD, *El Rey*, un bref solo de batterie) me fascinent depuis des lustres. J'imagine que ce morceau a été décortiqué et disséqué plus d'une fois dans les écoles de jazz, que sa forme inhabituelle, sa complexité harmonique et sa richesse mélodique ont déjà questionné plusieurs générations de musiciens, en herbe ou non.

Pour autant, *Midnight Silence* est d'une beauté tout à fait accessible – même si elle ne saute pas aux oreilles à la première écoute. *Midnight Silence* ressemble à un mini poème symphonique joué à trois : Kenny Kirkland est au piano (cette intro...) et aux claviers, Branford Marsalis au saxophone soprano et Jeff "Tain" Watts à la batterie. On sait ce qui unissait ces trois jazzmen d'exception qui ont redonné au jazz acoustique ses lettres de noblesse, via les disques de Branford et de Wynton Marsalis (et ceux de Watts). Ce qu'ils inventaient dans *Midnight Silence* sous la direction de leur trop rare leader du jour mérite d'être réécouté séance tenante.

Köln, January 24, 1975, Part I

KEITH JARRETT

EXTRAIT DE THE KÖLN CONCERT (ECM, 1975)

Jazz Magazine n° 672, mai 2019, Keith Jarrett est au micro de Stéphane Ollivier, "The Köln Concert" a 40 ans, le pianiste en avait 29 au moment où il avait enregistré ce disque à l'Opéra de Cologne : *« Je n'ai jamais considéré ce concert comme l'un des sommets de ma carrière. À cette époque, mon discours n'était pas encore architecturé, je n'avais pas encore élaboré cette sorte de structure compositionnelle qui sert de support à mes improvisations. C'est un bon concert pourtant, mais un peu par accident. Le piano était mauvais, je détestais le son de ce Bösendorfer, j'avais très mal mangé avant d'entrer sur scène. Si la musique possède une intensité qui a touché les gens, c'est que tout allait de travers en un sens, et que je n'avais pas d'autre choix que d'être sur scène à cet instant, et de me plonger dans la musique. J'ai maîtrisé très peu de choses ce soir-là, j'ai été le jouet des événements. Tout ça a concouru à faire de ce concert un moment très particulier, un peu magique, qui a résonné avec son époque, toute cette ambiance post-hippie, et dont le disque, si on l'écoute aujourd'hui, ne peut rendre compte que de façon lointaine et imparfaite. Avec le recul, j'aime toujours le motif de base qui m'est venu spontanément. Mais si je devais refaire ce disque aujourd'hui, j'enlèverais au moins quarante minutes de musique, toutes ces séquences rythmiques et ornementales sont beaucoup trop longues et complaisantes. »* Et pourtant : près de quatre millions d'albums vendus, une fascination qui continue d'opérer sur qui découvre ce double album live ou le réécoute pour la millième fois. Le grand public aime "The Köln Concert", les musiciens préfèrent "Facing You". Et vous ?

Feed The Fire

GERI ALLEN

EXTRAIT DE MAROONS (BLUE NOTE, 1992)

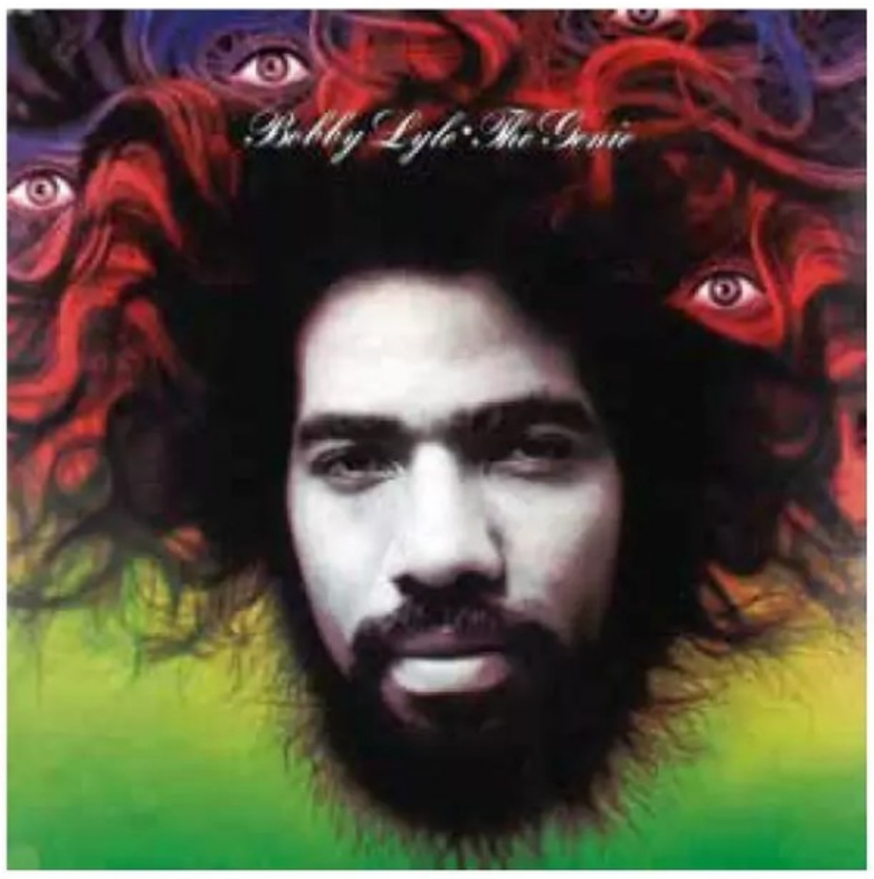
BETTY CARTER

EXTRAIT DE FEED THE FIRE (VERVE, 1994)

GERI ALLEN TRIO

EXTRAIT DE TWENTY ONE (SOMETHIN' ELSE, 1994)

Depuis sa disparition le 27 juin 2017, Geri Allen a laissé un grand vide. Ses disques sont nombreux et extrêmement variés dans leurs approches, sans parler de ceux auxquels elle a contribué, de Wayne Shorter à Meshell Ndegeocello en passant par Ornette Coleman et Steve Coleman.
Feed The Fire est une sorte de thème-riff chantant aux vertus hypnotiques. Les deux premières versions sont extraites de "Maroons". Pheroan Aklaff et Tani Tabbal commencent aux percussions en mode *call and response*, et Geri Allen s'imisice dans leur conversation en jouant le thème. Puis *Feed The Fire 2* est joué en double trio avec Aklaff et Tabbal (cette fois à la batterie), Dwayne Dolphin et Anthony Cox à la contrebasse. *Feed The Fire 3* file en trio avec Allen, Dolphin et Tabbal. Chaque version surprend, séduit et swingue.
En 1993, la grande chanteuse Betty Carter tourne avec un incroyable trio : Geri Allen, Dave Holland et Jack DeJohnette. Sa version de *Feed The Fire*, elle la scatte sur le fil du rasoir et nous rappelle tout ce que Al Jarreau lui doit. Ses side(wo)men sont en feu, qui nourrissent ses douces folies d'improvisatrice funambule. Les premières notes du solo de Geri Allen nous transportent, la walking bass de Dave Holland vous fera tomber de votre chaise, le solo de Jack DeJohnette sans doute hurler de joie.
Enfin, notre cinquième version de *Feed The Fire*, Geri Allen l'avait tout simplement gravée dans le marbre avec Ron Carter et Tony Williams. Elle est tout simplement fantastique, et nous fait regretter seulement une chose : que ce trio ne se soit retrouvé qu'une fois en studio, car il aurait pu être le Great Jazz Trio des années 1990/2000 (comme avait pu l'être dans les années 1970/1980 celui avec Hank Jones, Ron Carter et Tony Williams).



The Genie
BOBBY LYLE

EXTRAIT DE THE GENIE (CAPITOL RECORDS, 1977)

Secret bien gardé dans la communauté des amateurs éclairés de jazz-funk, Bobby Lyle a signé en 1977 un classique dont on s'arrache depuis des lustres le 33-tours *[pardonnez-moi, mais je ne suis pas de la génération de ceux qui disent vinyles, mais 33-tours, voire 33 – dites 33 –, ou tout simplement... disque]* de ce pianiste qui a grandi et longtemps joué dans la région de Minneapolis, notamment dans les années 1970 ; juste avant de graver ce premier album *made in USA* (il en avait enregistré un autre au Japon en 1976), Bobby Lyle, ô titre de gloire, était apparu aux côtés de Sly Stone.
The Genie, morceau titre d'un album en tous points remarquable, est un modèle de jazz-funkytude produit par l'ex-Crusader Wayne Henderson : arrangé avec maestria, palette de piano électrique et synthétiseurs parfaitement utilisée, groove subtil, chœurs savamment sexy.
On dit qu'en Angleterre *The Genie* fut en son temps un *club favorite*. On dansait naguère sur ce genre de musique ?! Il serait peut-être temps de recommencer.

Morning Song
GEORGE CABLES

EXTRAIT DE CABLES' VISION (CONTEMPORARY, 1980)

Hollywood, Ocean Way Sound Recorders, décembre 1979. Un jeune batteur de 25 ans nommé Peter Erskine, membre de Weather Report et bientôt de Steps Ahead, est aux anges : il enregistre avec George Cables, et Freddie Hubbard est juste à côté de lui ! Il y a quelques années, j'avais déjeuné avec Peter Erskine, sacré gentlemen s'il en est, qui m'avait raconté à quel point cette séance l'avait marqué, parce que, m'avait-il dit en ouvrant grand les yeux et en souriant comme lorsqu'on raconte un très beau souvenir, *« il y avait Freddie Hubbard à la trompette... Vous vous rendez compte ? »*.

Il y avait donc aussi George Cables au piano électrique, Ernie Watts au saxophone soprano et Tony Dumas à la basse électrique dans notre Pépite du jour, *Morning Song*, dont l'intro a ce je ne sais quoi d'instantanément séduisant, un côté "so seventies", on dirait un peu du Steely Dan.L'arrangement est superbe, on aime la façon dont Freddie Hubbard expose au bugle (il jouait souvent du bugle) la mélodie à l'unisson avec le soprano de Watts ; on aime le côté chantant de cette mélodie de Cables dont le songbook personnel est d'une grande richesse.
George Cables signe le premier solo, Freddie Hubbard le second (parfait bien sûr) ; puis le morceau se termine sur une nouvelle impro ad lib de Cables. On se délecte de leur sonorité respective, tandis que Dumas et Erskine tissent tout en souplesse des liens élastiques.
Oui, on a besoin, dans le jazz, d'écouter des morceaux comme *Morning Song*, ils sont les traits d'union essentiels entre les chefs-d'œuvre impérissables, qu'on ne peut pas écouter tous les jours. Ce serait trop beau.

Solar
KENNY BARRON TRIO

EXTRAIT DE LIVE AT BRADLEY'S (EMARCY, 2001)

Trois ans avant que le Trio de Kenny Barron ne joue les 3 et 4 avril 1996 au Bradley's, haut lieu du jazz new-yorkais qui fermera hélas six mois plus tard et où les meilleurs pianistes du monde se sont produits (Tommy Flanagan, Fred Hersch, Hank Jones, Harold Mabern, Mulgrew Miller, Michel Petrucciani, Jimmy Rowles, Cedar Walton, Brad Mehldau, George Cables, Kenny Kirkland, Richie Beirach...), j'avais eu le bonheur de les y voir avec la même section rythmique, et les sets qu'ils avaient enchaînés resteront gravés à jamais dans ma mémoire comme l'un des plus formidables concerts de jazz auquel j'ai pu assister.

Ainsi, quand en 2001 "Live At Bradley's" finit par être publié par Jean-Philippe Allard et Daniel Richard, tout ce que j'avais ressenti lors de cette soirée d'août 1993 ressurgissait par la magie du disque, et notamment via cette version du classique de Miles Davis, *Solar*.
Kenny Barron, Ray Drummond (contrebasse) et Ben Riley (l'un des batteurs historiques de Thelonious Monk) distillaient là leur immense culture bebop avec un inégalable sens du swing, cet *« art du rebond »* comme dit Jacques Réda.
Pour revenir à "ma" soirée d'août 1993, je me souviens avoir été tout particulièrement renversé par Ben Riley. C'était la première fois que je le voyais jouer live, et grâce à lui j'entrais dans une autre dimension : toute une tradition, toute une Histoire se jouait devant moi.

Samba Song
CHICK COREA

EXTRAIT DE FRIENDS (POLYDOR, 1978)

Sur la pochette américaine de "Friends", il y a quatre Schtroumpfs, mais seuls Chick Corea et Steve Gadd ont droit à leur "vrai" Schtroumpf pianiste et Schtroumpf batteur, Eddie Gomez devant se contenter d'un Schtroumpf bassiste électrique et Joe Farrell, le moins bien loti, d'un Schtroumpf trompettiste !
La pochette européenne, différente, est illustrée par des figurines en porcelaine : un lapin trompettiste dans le rôle de Joe Farrell (décidément…), un dauphin joueur de grosse caisse dans celui de Steve Gadd et, pour incarner Eddie Gomez et Chick Corea, deux grenouilles, l'une contrebassiste (aah...) et l'autre pianiste.
Le chef est le plus gâté. Logique. En 1978, notre regretté pianiste était dans une forme phonographicolympique : pas moins de quatre nouveaux 33-tours parurent cette année ! Le fameux "An Evening With Herbie Hancock & Chick Corea In Concert", "Secret Agent", "The Mad Hatter" et celui dont est extrait notre Pépite du jour, "Friends", enregistré avec les trois prestigieux amis cités plus haut.
Samba Song bruisse d'une dansante allégresse, lyrisme enjoué, thème chantant au possible, et soli itou.
Joe Farrell ouvre les festivités, suivi par le *friend* en chef, boosté par la future section rythmique de Steps, Eddie Gomez et Steve God, en feu. Je dois avouer qu'en découvrant *Samba Song*, peu de temps après "Aja" de Steely Dan et sa fabuleuse chanson éponyme, je m'étais dit, pendant que Gomez faisait son solo, quelque chose comme *« pourvu que God fasse son show comme dans* Aja *»*. Un solo de Steve God, c'est toujours comme la Mer Rouge qui s'ouvre en deux dans Les Dix Commandements (*« Fred, c'est Gadd, pas God... »* me souffle-t-on dans l'oreillette), et celui-ci fait partie de ses plus excitants, avec ses grigris renversants et ses folies tournoyantes, son groove au scalpel et sa technique phénoménale.

PHOTO : X/DR (WATT)

Carla Bley

Healing Power

CARLA BLEY

EXTRAIT DE SEXTET (WATT, 1987)

Ce disque entièrement composé et arrangé par cette géniale cheffe d'orchestre à la carrière et à la discographie aussi exemplaires que variées n'entre dans aucune case. Ou plutôt si : celle des musiques dont vous ne réalisez même pas qu'elles sont sans paroles tant elles vous chantent. Dans ce Sextet, Madame Bley était à l'orgue ; Hiram Bullock à la guitare électrique ; Larris Willis au piano ; Steve Swallow à la basse ; Victor Lewis à la batterie et Don Alias aux percussions. Un groupe de rêve que j'ai eu le bonheur de voir plusieurs fois sur scène à l'époque. *Healing Power* constituait le climax de chaque concert. Écoutez le solo d'Hiram Bullock : comme vous certainement, j'en connais chaque note par cœur. Live, il l'étirait à loisir, en faisait son quart d'heure américain, ou plus précisément son quatre heures hendrixien, faisant revivre avec gourmandise l'esprit du Voodoo Child en mettant le feu non pas à sa vieille Strat vintage mais à nos tympans, en joyeux pyromane possédé par le blues psychédélique. C'était drôle (il sautait de scène, faisait le tour de la salle en courant, puis remontait sur scène en faisant une roulade après avoir frôlé les spectateurs), c'était spectaculaire, et Steve Swallow, imperturbable, regardait tout ça d'un air amusé tandis que la cheffe, dont on ne voyait jamais complètement le visage, secouait sa tignasse blonde ; Hiram Bullock était un soliste génial doublé d'un sacré showman. Et le Sextet de Carla Bley un merveilleux groupe. *Healing Power* ? Oui, c'est vrai : ce morceau avait le pouvoir de soigner tous les maux. Merci madame, merci messieurs.

Misty
ERROLL GARNER
EXTRAIT DE CONTRASTS (EMARCY, 1955).

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'impact qu'eurent sur l'inconscient collectif ces deux minutes et quarante-cinq secondes de pure magie pianistico-jazzistique parues en 45-tours fin 1954. Dix-sept ans après, la plus célèbre composition d'Erroll Garner inspira le titre du premier long-métrage de Clint Eastwood, *Play Misty For Me*.
C'est à Chicago, le 27 juillet précisément, que le natif de Pittsburgh, alors âgé de 33 ans, grava avec une apparente facilité ce morceau à la grâce solaire qui fait immanquablement naître un sourire sur les visages de celles et ceux qui le découvrent ou l'écoutent pour la centième fois.

Personne n'avait entendu *Misty* avant qu'il ne tombe des doigts de Garner comme par miracle, pas même son contrebassiste, Wyatt Ruther, et son batteur, Fats Heard.
Ce qu'il y a de fascinant avec ces classiques instantanés, c'est qu'ils semblent avoir toujours existé dans la tête de leur créateur, qui donnent l'impression de nous les livrer tels quels, dans leur éternité, que rien ne pourra jamais changer.
« J'ai composé Misty, racontait naguère Erroll Garner à Art Taylor, *à partir de la vision d'un arc-en-ciel durant un voyage en avion entre San Francisco et Chicago. Nous avions fait escale à Denver, et lorsque nous sommes repartis, il y avait un magnifique arc-en-ciel, de toutes les couleurs imaginables. Avec les gouttes de rosée, les hublots étaient embués et il pleuvait finement. C'est pourquoi j'ai choisi le titre de* Misty. *Les yeux fermés, je pianotais sur mes genoux comme sur un clavier. Une vieille dame était assise à côté de moi, qui s'imagina que j'étais souffrant parce que je grommelais. Elle appela l'hôtesse qui constata que j'étais en train de composer* Misty *dans ma tête. Cette vieille dame a été la première auditrice de* Misty. *»*
Belle histoire n'est-ce pas ? Sans doute un peu romancée (*Misty* n'avait pas encore de titre au moment de l'enregistrement, et a failli s'appeler *Hesitation*...), mais c'est tellement plus beau comme ça.

Ostinato (Suite For Angela)
HERBIE HANCOCK
EXTRAIT DE MWANDISHI
(WARNER BROS. RECORDS, 1970)

Fin 1970, Herbie Hancock s'entoure d'un nouveau sextette et ne garde que Buster Williams de ses aventures phonographiques précédentes ("Fat Albert Rotunda"). Tout ce beau monde prend un nom swahili, et celui du chef devient celui du groupe, The Mwandishi Sextet, l'un des meilleurs groupes jamais dirigés par Hancock. (C'est sur l'album "Kawaida" du batteur Albert Heath, enregistré en décembre 1969, qu'Hancock adopta pour la première fois son nom Swahili, orthographié "Mwandisi"...)
Notre maître de l'harmonie range (momentanément) les accords au placard, *Ostinato (Suite For Angela)* – Angela Davis évidemment – "tourne" en 15/4 sur une mélodie hypnotique jouée par Bennie Maupin, qui venait de jouer sur "Bitches Brew" de Miles Davis, et chaque musicien peut aller là où il veut. C'est à dire assez loin, et même un peu plus loin encore. (Une démarche similaire avait été adoptée en 1964 dans *The Egg*, extrait de l'album Blue Note "Empyrean Isles".) On aime beaucoup le solo du trompettiste Eddie Henderson. Quant au tromboniste Julian Priester, il est assez discret, mais ajoute quelques couleurs cuivrées essentielles.

Le Mwandishi Sextet est ici augmenté du batteur Leon Chancler, alias "Ndugu" (avec Billy Hart à ses côtés, nous sommes parés !), de Jose "Chepito" Area aux percussions, alors membre de Santana, et du rockeur fan d'impro Ronnie Montrose à la guitare.
Via son piano électrique Fender Rhodes altéré électroniquement – aaah, cette intro... –, Herbie Hancock semble entrer en communication avec des formes de vie extra-terrestres, usant à merveille de ce qu'il nomme lui-même sa *« palette intergalactique »*.

Spiraling Prism
HERBIE HANCOCK
EXTRAIT DE MR. HANDS (COLUMBIA, 1980)

Toucherait-on là une sorte de perfection formelle ? Poser la question, c'est y répondre. Orchestrer des synthétiseurs en mêlant aussi naturellement séduction et invention, ça frôle l'insolence.
Point de soli dans *Spiraling Prism* : c'est une merveille d'architecture sonore. Immense. Lumineuse. Majestueuse. Une pyramide égyptienne. Un temple maya. Le temps s'y écoule comme au ralenti, le rythme, entre chien et loup – est-il rapide, est-il lent ? –, est distillé de main(s) de maître par deux musiciens dont il faut ici louer le talent inouï, trop peu souvent célébré à mon goût : Byron Miller à la basse, Leon "Ndugu" Chancler (RIP) à la batterie, dont on goûtait à la même époque les grooves quatre étoiles chez un autre grand homme, George Duke. (Et puis, faut-il le rappeler, on le retrouve aussi sur "Tale Spinnin'" de Weather Report, *Billie Jean* de Michael Jackson, etc., etc.) L'ethnomusicologue Bill Summers est aux percussions, ce qui ne gâte rien.
Et, donc, le Maître à lunettes fait la pluie et le beau temps derrière ses claviers, empile les mélodies comme il faut en rêver si l'on a envie de réaliser les siens, plaque des accords qu'on jurerait magiques, se sert sans l'user de son phrasé unique, déroule des nappes de couleur, nous emmène lentement mais sûrement vers le nirvana, là où les sons ont comme des vertus apaisantes ; là où tout n'est que sensualité. *Spiraling Prism* est un chef-d'œuvre.

Herbie Hancock.

PHOTO : SIMON FOWLER (COLUMBIA)

Le génial beatmaker J Dilla ne se servait pas seulement de sa boîte à rythmes pour imaginer ses grooves hors norme... Photo : Roger Erickson.

Sampleurs et sans reproches

6 Pépites jazz & hip-hop

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

Oblighetto
BROTHER JACK McDUFF
EXTRAIT DE MOON RAPPIN' (BLUE NOTE, 1970)

Oblighetto (Jay Dee Remix)
J DILLA
EXTRAIT DE DILLANTHOLOGY 2 : DILLA'S REMIXES FOR VARIOUS ARTISTS (RAPSTER REC., 2009)

Merci J Dilla, car c'est grâce à votre génial remix d'*Oblighetto* que j'ai découvert la version originale enregistrée en décembre 1969 par Brother Jack McDuff, l'organiste de Champaign, Illinois, qui avait donné sa chance au jeune George Benson au milieu des sixties. C'est sans doute en chinant dans un *second hand records store* que vous étiez tombé sur le 33-tours de "Moon Rappin'", dont le titre, j'imagine, avait dû vous interpeller. *Oblighetto* est une étonnante composition qui détourne les codes soul-jazz-funk-boogaloo avec certaine maestria, en ajoutant une touche onirique via le chant aérien de Jean DuShon. La section rythmique – Richard Davis à la basse électrique, Joe Dukes à la batterie – groove au possible, et le solo d'orgue Hammond du Brother est bouillonnant à souhait.

À votre tour, cher James Dewitt Yancey alias Jay Dee alias J Dilla, disparu bien trop tôt (quel malheur, il vous restait tant de beats hors norme à inventer et de productions créatives à superviser), vous avez décodé cette affaire avec votre génie de déconstructeur-reconstructeur. Tout en restant dans l'esprit, vous avez réinventé-réincarné *Oblighetto* à votre manière, porté par l'un de ces grooves faussement instables dont vous avez le secret. Et ces touches de piano (acoustique et électrique), elles font merveille et installent une ambiance urbaine et claire-obscure comme on les aime. Bref, vous avez décroché la Lune en donnant au hip-hop instrumental ses lettres de noblesse. Encore bravo.

Blackjack
DONALD BYRD
EXTRAIT DE BLACKJACK (BLUE NOTE, 1967)

I Lost My Ignorance (And Don't Know Where To Find It) Gang Starr Remix
DREAM WARRIORS & GANG STARR
EXTRAIT DE FOLLOW ME NOT / I LOST MY IGNORANCE (AND DON'T KNOW WHERE TO FIND IT) (4TH B'WAY / ISLAND RECORDS)

Le 9 janvier 1967, au Van Gelder Studio d'Engelwood Cliffs, le trompettiste Donald Byrd, futur *jazz hero* des ghettos (à partir du moment où les frères Mizell se mettront à produire ses disques), enregistre pour Blue Note son *jenesaispluscombientième* 33-tours. Il est cette fois en compagnie de Sonny Red, saxophone alto (le premier solo c'est lui, et c'est vraiment une chouette impro), Hank Mobley, saxophone ténor, Cedar Walton, piano (son solo à lui, après ceux de Byrd et Mobley, est un modèle d'élégance), Walter Booker, contrebasse, et Billy Higgins, batterie. Le morceau-titre est une pépite hardbopjazz-soulfunk comme on les chérit, propulsé par un groove qui doit beaucoup à la souplesse légendaire de Master Higgins. On pourrait écouter ça des heures.

Et revoici donc Gang Starr. Ils avaient cette fois pactisé avec les confrères de Dream Warriors, certes plus connus pour *My Definition Of A Boombastic Jazz Style* (habilement calé sur *Soul Bossa Nova* de Quincy Jones) mais qui, ici, face à Guru le cador, n'étaient pas assez de deux pour relever le défi – rimer face à Guru, fallait oser : on applaudit King Lou et Capital Q.

Here Today, Gone Tomorrow
GANG STARR
EXTRAIT DE STEP IN THE ARENA (CHRYSALIS RECORDS, 1990)

Crosswind
BILLY COBHAM
EXTRAIT DE CROSSWINDS (ATLANTIC, 1974)

Un an avant Massive Attack, Guru et DJ Premier, alias Gang Starr, avaient avantageusement samplé un morceau de Billy Cobham, moins connu que *Stratus* (qui servait de base au somptueux *Safe From Harm* du combo de Bristol), mais pas moins funky, et qui donnait son titre – à un s près – au second album du batteur, "Crosswinds".
Crosswind ne dure que trois minutes et une poignée de secondes. Randy Brecker, trompette, Michael Brecker, saxophone ténor et Garnett Brown, trombone, forment la *frontline* de souffleurs ; John Abercrombie est à la guitare, George Duke au piano électrique, John Williams à la basse (pas le John Williams de Star Wars mais celui qui jouait dans le Quintet d'Horace Silver quand Cobham en faisait aussi partie), Lee Pastora aux percussions (très en valeur) et, bien sûr, Bilham Cobly (le nom de sa société d'édition...) à la batterie. Le seul soliste de

Lou Donaldson, enfant du be-bop souvent samplé par les enfants du hip-hop. Photo : Francis Wolff (Blue Note).

Crosswind est John Abercrombie, qui grave une électrisante improvisation. (C'est même un de mes solos favoris de ce merveilleux et regretté musicien.)
Et donc, seize ans plus tard, Gang Starr samplait *Crosswind*. Le vent ne soufflait pas de travers sur le hip-hop à l'orée des nineties, le jazz y prenait ses aises via des DJ comme le bien nommé Premier, et à travers ces gestes musiciens d'une salutaire modernité, toute une génération découvrait les classiques et les trésors oubliés. Sampler du jazz, c'était nouveau en 1990, on se disait *« ça change des grooves de James Brown, de Sly & The Family Stone, de Michael Viner et de John Bonham »* (c'était formidable aussi, mais il était temps de passer à autre chose).

Pot Belly
LOU DONALDSON
EXTRAIT DE "PRETTY THINGS" (BLUE NOTE, 1970)

If The Papes Come
A TRIBE CALLED QUEST
EXTRAIT DE CAN I KICK IT ? (CD SINGLE JIVE, 1990)

Le 12 juin 1970, dans le légendaire studio de Rudy Van Gelder à Englewood Cliffs, New Jersey, le saxophoniste alto Lou Donaldson enregistre notre première Pépite du jour entouré de Blue Mitchell à la trompette, Ted Dunbar (dont Tony Williams fera le nouveau guitariste de son Lifetime pour jouer sur "Ego" en 1971), Leon Spencer, Jr. à l'orgue Hammond B3 (cool ce solo) et Idriss Muhammad. *Pot Belly* est l'un de ces morceaux à la mélodie prégnante, gorgée de soul, de spiritualité et, surtout, porté par

un groove souple et profond, personnifié de mains (et de pieds) de maître par le grand Idris Muhammad, l'un des batteurs les plus samplés de l'Histoire du hip-hop.
Vingt ans plus tard, votre humble serviteur, qui se ruait alors sur le moindre CD single de A Tribe Called Quest (dont "People's Instinctive Travels And The Paths Of Rhythm", le premier chef-d'œuvre, venait de sortir), découvrait avec bonheur une "non album track" dans celui de *Can I Kick It ?* : *If The Papes Come*, qu'il allait faire tourner en boucle sur son Discman™ flambant neuf,
Vous avez donc déjà déviné : notre seconde Pépite du jour repose sur le groove distillé par Idris Muhammad en 1970 (le son de cette cymbale ride légère et pointilliste est obsédant). Et ils avaient aussi samplé la voix de Jimi Hendrix, vers la fin du morceau. Ah !, comme on aimait leurs références aux *young fellas* d'ATCQ !

Nuttin' Nis Funky
DIGITAL UNDERGROUND
EXTRAIT DE THIS IS AN E.P. RELEASE (TOMMY BOY, 1990)

Fat Time
MILES DAVIS
EXTRAIT DE THE MAN WITH THE HORN (COLUMBIA, 1981)

"This Is An E.P. Release" commence par *Same Song* ; un certain Tupac Shakur y pose ses premières rimes enregistrées. Mais c'est une autre histoire. Ce matin, notre première Pépite du jour est *Nuttin' Nis Funky*. Il y a quelques années, j'avais eu le bonheur de passer quelques heures avec Marcus Miller à Paris, dans un appart' airbnb qu'il avait loué pour passer quelques jours en ville. Nous avions écouté un peu de musique après notre interview, et puis je ne sais plus pourquoi – on avait dû parler de samples... –, je lui avais passé cette pépite de Digital Underground basée sur le groove de notre seconde Pépite du jour, *Fat Time*. Comme vous le savez, Marcus Miller joue sur *Fat Time*. Al Foster est à la batterie, Bill Evans au saxophone, Sammy Figueroa aux percussions et, bien sûr, Miles Davis, *the man with the horn*, alias "Chief", veille au grain. C'est un chef-d'œuvre auréolé par un solo d'anthologie de Mike Stern, alias "Fat Time" (le surnom que Miles lui avait filé).

Ce chef-d'œuvre, les gars de Digital Underground l'ont samplé sans vergogne pour en faire l'écrin super groovy des rimes sexyfunky de Shock G, Big Money Odis et Humpty (*« The definition of a funky rhyme master / Clevely put together but not necessarily sayin' it faster / Ya see, that style isn't hard at all / The object of the game is to have a ball y'all »*). La façon dont la sonorité piquante et les quelques notes en sourdine de Miles sont mises en boucle est drôle et inventive. Quant aux théories façon *second line* néo-orléanaise fomentées par Marcus Miller et Al Foster, elles sont impeccablement magnifiées. Marcus, d'ailleurs, avait bien ri et trouvé ça tout aussi réjouissant que moi. Fun fact : il n'avait jamais écouté *Nuttin' Nis Funky* !

Excursions
A TRIBE CALLED QUEST
EXTRAIT DE THE LOW END THEORY (JIVE, 1991)

A Chant For Bu
ART BLAKEY AND THE JAZZ MESSENGERS
EXTRAIT DE BUHAINA (PRESTIGE, 1973)

En 1991, tenez-vous bien, l'internet n'existait pas encore et je n'avais pas d'ordinateur chez moi ! Impossible, dès lors, de consulter le site Who Sampled pour savoir d'où provenait cette ligne de contrebasse qui sous-tendait notre première Pépite du jour, *Excursions*, extraite de cette mine d'or nommée "The Low End Theory", second chef-d'œuvre de A Tribe Called Quest. Était-ce Ron Carter ? Non, il jouait sur un autre morceau de l'album, *Verses From The Abstract*.

Alors, c'était qui ? Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai découvert la réponse, en entrant, ô révélation, dans un magasin de disques londonien qui passait notre seconde Pepite du jour, *A Chant For Bu* d'Art Blakey And The Jazz Messengers. La voilà cette ligne de contrebasse samplée par les boys d'ATCQ, Q-Tip, Phife et Ali Shaheed Muhammad !

Le 33-tours était loin d'être en *mint condition*, et n'ayant guère envie d'investir dans un vinyle usagé qui craquait comme un feu de cheminé, j'ai bien noté le titre de l'album, "Buhaina".

Joie : en 1999, nos amis japonais le rééditèrent en CD, et je pus enfin écouter tranquillement *A Chant For Bu*, une composition du contrebassiste Mickey Bass – ça ne s'invente pas. En plus, il y avait Woody Shaw à la trompette, plus Carter Jefferson au saxophone, Cedar Walton au piano électrique, Michael Howell à la guitare et Tony Waters aux percussions. Et bien sûr, derrière ses fûts et ses cymbales, le grand Art mettait le feu, en osmose avec son contrebassiste, qui ne pouvait pas se douter que dix-huit ans plus tard il s'entendrait sur un disque de rap – mais lui, au moins, s'est reconnu tout de suite ! A-t-il appelé son avocat ?

Bands of brothers

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

13 Pépites de groupes

Space Lady
THE BILLY COBHAM GEORGE DUKE BAND

EXTRAIT DE "LIVE" ON TOUR IN EUROPE (ATLANTIC, 1976)

De l'album live enregistré en 1976 lors d'une tournée européenne de dix-neuf dates du groupe codirigé par Billy Cobham et George Duke (avec, excusez du peu, deux *young cats* nommés Alphonso Johnson, basse électrique, 25 ans, et John Scofield, guitare électrique, 24 ans), nous aurions pu extraire le funkyssime *Hip Pockets* de Cobham (avec l'intro du légendaire Claude Nobs), le trippant *Almustafa The Beloved* de Johnson ou encore le dansant *Do What Cha Wanna de* Duke. *« Joining forces with Billy was one of the highlights of my career ! »*, rappelait Master George sur son site. Mais comment résister aux charmes intergalactiques de *Space Lady*, la dame de l'espace aux trois yeux ? (Prince aurait pu lui prêter les lunettes qu'il portait en 2014.) *« Our idea was to incorporate other ideas into fusion music – comedy, vocals, and funk »* : bonne idée Monsieur Duke, et ce mini stand up en mode "spoken word & synthés" la matérialise parfaitement avec, forcément, une touche humoristique très zappaïenne. Votre rencontre du troisième type avec la *Space Lady* (qui ne s'exprime qu'à travers votre synthé), vous la racontez avec ce qu'il faut de verve et de truculence, et si Richard Pryor avait été dans le public, sans doute aurait-il dit un truc du genre *« Hey Brother George, I gotta meet this girl from space, right now ! »* (dans un langage forcément plus fleuri...). Herb Cohen, alors manager de Zappa, avait eu l'idée d'embaucher le génial dessinateur Cal Schenkel pour illustrer la pochette du disque : George Duke était certain que ce serait super (Schenkel a conçu les pochettes les plus dingues de Zappa), mais pas aussi barré !

PS : Dans un monde meilleur, cet album live aurait été réédité en version Deluxe avec des inédits et le DVD du concert du Montreux (jetez un œil sur YouTube à la version de *Stratus* de Cobham). Hélas…

And Then
WEATHER REPORT

EXTRAIT DE MR. GONE (COLUMBIA, 1978)

J'ai mis assez longtemps à réaliser que *And Then*, caché au bout de la seconde face du 33-tours, était un morceau vraiment pas comme les autres, ne serait-ce que grâce à la présence conjuguée des musiciens qui le peuplent, Joe Zawinul bien sûr, compositeur (de génie), maître ès-claviers polychromes, distilleur avisé de douces mélancolies claires obscures, Wayne Shorter forcément, toujours aussi lunaire et chantant, Jaco Pastorius évidemment, sa basse électrique qui n'est que rage féline savamment contenue, Steve Gadd tiens donc, de passage, et parfait comme de coutume (les deux autres batteurs de "Mr. Gone" sont Peter Erskine et Tony Williams…), et puis, surprise encore, la voix de fée et soul de Denice Williams et, enfin, le Joe Zawinul en quelque sorte d'Earth, Wind & Fire, l'immense Maurice White (WR et EWF partageaient le même management, cela avait dû faciliter le rapprochement de ces deux astres créatifs), tout un beau monde réuni pour une seule fois, mais quelle fois, entre les quatre murs d'un studio d'enregistrement, qui avec de tels rêveurs devint aussi un instrument.

God Make Me Funky
THE HEADHUNTERS

EXTRAIT DE SURVIVAL OF THE FITTEST (ARISTA, 1975)

San Francisco, septembre 1972 : Paul Jackson est possédé par le funk, mais n'appelez surtout pas d'exorciste ! Logique, puisqu'il est en train de chanter *Can't Take The Funk Out Of Me*, l'une des chansons – la seule signée de sa plume mais sans doute la meilleure – du premier album du collectif latin-funk-rock local Azteca, créé par Coke et Pete Escovedo (le Tonton et le Papa de la divine Sheila E.). Paul Jackson joue de la basse électrique et forme une section rythmique de rêve avec l'immense Lenny White à la batterie.

Si je vous parle de *Can't Take The Funk Out Of Me*, c'est parce que c'est en quelque sorte la première incarnation de notre Pépite du jour. Car si d'aucuns se demandaient pourquoi, en 1972, *on ne pouvait pas enlever le funk* de Paul Jackson, ils ont eu la réponse en 1975 : parce que c'est *Dieu en personne qui l'avait fait funky* !

Le jour où j'ai découvert *God Make Me Funky*, ce chef-d'œuvre absolu de l'histoire du jazz-funk, j'ai cru rêver. C'était presque trop beau pour être vrai. L'intro est comme jumelle de celle de *Palm Grease* d'Herbie Hancock, coproducteur de l'album avec David Rubinson. Et le groove est, comment dire, absolument phénoménal, qui vous transporte au cœur de l'expérience afro-américaine.

Paul Jackson, Mike Clark (batterie) et Blackbyrd McKnight (guitare électrique) architecturent la perfection, et c'est un nouveau miracle (la main de Dieu, encore). Bill Summers fait chanter ses percussions et Bennie Maupin déchire le ciel d'un solo de saxophone enfiévré, tandis que les

PHOTO : MYKL RANDEL (EMARCY)

Pointer Sisters ajoutent une salutaire touche gospel (Herbie et la majeure partie des Headhunters venaient d'enregistrer avec elles sur leur album "Steppin'"). Les Meters eux-mêmes n'auraient pas fait mieux, personne ne fera jamais mieux, et le groove de *G.M.M.F.* sera samplé plus de 300 fois, dont une par Prince, en 1992. Alléluia.

Open Season

NEWS FROM THE JUNGLE

EXTRAIT DE NEWS FROM THE JUNGLE (EMARCY, 2001)

C'était en mai 2001, à Minneapolis. Dix mois après les séances d'enregistrement du disque de Michel Portal, le producteur Jean Rochard avait réuni en studio la section rythmique du polysouffeur basque – ah oui, et celle de Prince aussi, entre 1990 et 1995 : Sonny Thompson à la basse et Michael Bland à la batterie. À la guitare, le merveilleux et regretté Jef Lee Johnson (1959-2013), plus habité que jamais par le feu sacré du blues psychédélique (un drame personnel venait de le frapper en plein cœur mais il avait tenu à être là).
En ouverture du seul et unique CD de ce power trio qui mériterait largement d'être réédité, notre Pépite du jour. Derrière la console, pour tourner les boutons après avoir branché les bons micros, Chuck Zwicky, lui aussi ex-collaborateur de Prince (relisez donc les crédits de "Batman"). Et pour appuyer là où ça fait mal, la colère rappée-slammée de Sonny Thompson, qui venait sans doute de voir le dérangeant *Bamboozled* de Spike Lee (sorti en France sous le titre de *The Very Black Show*), à en croire les premiers mots qu'il lâche, suivis par d'autres, forts et puissants, en mode commentaire social (George Bush, Jr. était alors président et, quatre mois plus tard, deux tours jumelles allaient s'écrouler, et le monde entrer dans une nouvelle ère). Fort et puissant comme le groove prodigué par ces deux insécables qui, donc, firent le bonheur, six années durant, du NPG de u-know-who. Fortes et puissantes comme les tornades électriques qui s'échappent des doigts de Jef Lee Johnson, qui signait là un solo d'anthologie, une habitude chez lui.
Deux ans plus tard, au New Morning de Paris, ces trois-là donnèrent un concert d'anthologie resté dans toutes les mémoires. On y était bien sûr. Plein d'autres amis aussi. On y est encore. (*In memoriam Jef Lee Johnson.*)

Street Life

CRUSADERS

EXTRAIT DE STREET LIFE (MCA RECORDS, 1979)

Le Fender Rhodes de Joe Sample, le saxophone ténor de Wilton Felder, les cymbales de Nesbert "Stix" Hooper… et, et… :
« I still hang around neither lost nor found
Hear the lonely sound of music in the night
Nights are always bright… »
...ce vibrato... ce timbre... ce phrasé...
Randy Crawford !
...ce groove disco-mais-pas-que qui bruisse de toute la finesse et du funk mêlés des Croisés du jazz... La basse de Wilton Felder (oui, Wilton Felder est aussi bassiste) et la batterie de Stix Hooper ne font qu'un seul homme et une seule âme généreuse dédiée de tous son être et son corp au groove. Plus loin, Joe Sample improvise un solo comme d'aucun(e)s chanteraient... Et ces cordes arrangées par ses soins, pas moins magiques... Oh, un solo de sax ténor de Wilton Felder...

« I play the street life
Because there's no place I can go
Street life, it's the only way I know »
En 2006, j'avais eu le bonheur d'interviewer Randy Crawford et Joe Sample pour Muziq et Jazz Magazine. Nous avions réécouté Street Life ensemble : *« J'ai toujours recherché la beauté, le feeling. Je suis une femme noire, j'ai une âme, tous les vocalistes que j'admire ont ça,* m'avait dit Mme Crawford. *Quand nous avons gravé ce morceau, je*

Le guitariste Jef Lee Johnson, le batteur Michael Bland et le bassiste Sonny Thompson, alias News From The Jungle.

n'ai pas réalisé à quel point ces personnes [Felder, Sample et Hooper] *étaient importantes. J'avais un trac énorme ! Quand j'ai découvert* Street Life*, que Joe avait composée* [avec Will Jennings]*, il m'a précisément expliqué l'esprit de la chanson, que j'ai interpretée avec un maximum de conviction, comme une actrice. »* Joe Sample : *« J'avais insisté auprès de Will Jennings pour qu'il n'écrive pas une bête chanson d'amour mais une ode à la vie. »* Randy : *« C'est devenu un hymne noir très populaire. Où que j'aille, on me parle de cette chanson, elle fait partie de ma vie. »* Des nôtres aussi Mme Crawford, des nôtres aussi.

Soul Shadows
THE CRUSADERS

EXTRAIT DE RHAPSODY AND BLUES (MCA RECORDS, 1980)

« Standing by the window as the fog rolls in
I swear I can hear a far off music
Jelly Roll is playing down in Storyville
Satchmo wailing somewhere in Chicago
Coltrane reaching for the notes his mind can hear
They'll remain a part of all that I know
Oh, they played, feeling that won't go away
Left the sound of their souls in the air
I can hear it out there and I know
They left those soul shadows
On my mind, on my mind. »

Vous avez été nombreux, hier, à envoyer des cœurs pour célébrer *Street Life*, la perfection faite chanson immortalisée par la perfection faite chanteuse, Randy Crawford. Mais ce n'est pas parce que nous avons tous rêvé de remonter Sunset Boulevard dans une décapotable en l'écoutant à fond sur l'autoradio qu'il faut négliger l'autre chef-d'œuvre signé par le duo Will Jennings (paroles) / Joe Sample (musique), *Soul Shadows*, notre Pépite du jour, tombée du ciel un an plus tard, et chantée cette fois par le non moins génial Bill Withers, qui lui-même avait une petite idée de ce qu'était une bonne chanson…

Certes, on ne danse pas sur *Soul Shadows*, mais au moins bouge-t-on, comme au ralenti, en écoutant la voix magique de Bill Withers, le solo de Fender Rhodes de Joe Sample, suivi par Wilton Felder au saxophone, soulissime et coltranien – est-ce parce que Trane est cité dans les paroles ? Parlons-en des paroles : sublimes, et pas seulement parce quelques jazzmen d'importance sont cités – réécoutez bien. Rien que cette phrase, *« They left those soul shadows, on my mind »* : qui n'aimerait pas écrire quelque chose d'aussi simple et beau ? Et ceux qui apprécient les orfèvres de studio se souviendront qu'Abe Laboriel est la basse et qu'une jeune femme au devenir-star joue des percussions : Sheila Escovedo qui, mieux que celle d'un Roi, finit par devenir la favorite d'un Prince, qui en fit sa Reine.

Can't Stand Your Funk
MAHAVISHNU ORCHESTRA

EXTRAIT DE VISIONS OF EMERALD BEYOND (COLUMBIA, 1975)

Deux minutes et neuf secondes. L'affaire aurait pu tenir sur une face de 45-tours, concentré brûlant et méchamment funk (pas funky, non, funk, le titre ne ment pas) de l'art du Mahavishnu Orchestra de John McLaughlin, ici porté à l'un de ses nombreux points d'incandescence fusionnellle – en à peine cinq ans d'existence(s), le M.O. (pour les intimes) en eut bien assez pour pointer moult *directions in music*, comme disait l'ancien boss de Monsieur John, un certain Miles Davis. À chaque fois que j'écoute *Can't Stand Your Funk*, enregistré et coproduit (avec McLaughlin) par Ken Scott (les Beatles, Bowie, Elton John, Supertramp…), je repense à cette interview que j'avais faite avec lui chez Angelina, Rue de Rivoli à Paris, au début des années 1990. *« Frédéric, oui, oui, Miiiiles, il adorait Sly Stone, tu comprends ? Miles et moi, on a vu Sly sur scène, c'était fantastique ! Miles était comme un fou ! »* Je me souviens, j'avais pensé à *Can't Stand Your Funk* pendant que mon prestigieux interlocuteur me racontait des anecdotes dingues entre deux gorgées de chocolat chaud.

Can't Stand Your Funk, c'est un peu comme si l'on avait mis dans un shaker du Sly Stone, effectivement (*Thank You Falettinme Be Mice Elf Agin* précisément), mais aussi une pincée de *Shaft* d'Isaac Hayes, mon tout hanté par les esprits mêlés de la transe-fusion de "Bitches Brew" de Miles, des productions de Norman Whitfield et des arrangements de Paul Riser, grands visionnaires et grands architectes soniques chez Motown.

Cocktail tout de groove et de sueur (en anglais, *funk*) enivrant à souhait, servi par l'éphémère Mahavishnu Orchestra Mark II, avec Jean-Luc Ponty au violon électrique, Gayle Moran aux claviers, Ralphe Armstrong à la basse électrique et Narada Michael Walden, plus un trio de cordes et une minisection de souffleurs. Wow. *« Frédéric, ton chocolat va refroidir - Oui John, mais votre musique, jamais. »*

La Danse Du Bonheur
SHAKTI WITH JOHN McLAUGHLIN

EXTRAIT DE A HANDFUL OF BEAUTY (COLUMBIA, 1976)

Entre 1969 et 1976, il y eut pas mal d'électricité dans l'ère, mais à la fin il y en presque trop dans l'air pour John McLaughlin, qui referma la parenthèse Mahavishnu Orchestra – pour la rouvrir huit ans plus tard, mais c'est une autre histoire.

En septembre 1976, le monde du jazz découvre le *nouveau* John McLaughlin : retour à l'acoustique en compagnie de trois virtuoses indiens, Lakshminarayana Shankar (violon), Ramnad Raghavan, Thetakudi Harihara Vinayakram et Zakir Hussain (percussions). Nom de groupe : Shakti, pour *« Creative Intelligence, Beauty & Power »*.

Comme l'un de ses héros, John Coltrane, le guitariste anglais est fasciné par la musique traditionnelle indienne et les possibilités qui s'ouvrent à lui en l'intégrant à l'harmonie, aux mélodies et au rythmes du monde occidental.

"Shakti With John McLaughlin", le premier album de Shakti, est enregistré live en Angleterre, au South Hampton College ; le second au Trident Studio de Londres, et c'est de celui-ci que nous avons extrait notre Pépite du jour, la bien nommée *Danse Du Bonheur*, qui ouvrait "A Handful Of Beauty", titre bien choisi aussi.

Quarante-sept ans après, cette danse est toujours aussi étourdissante : ces quatre musiciens ne font qu'un, et aux mille et un doigts qui emportent le mridang et le ghatam de T.H. Vinayakram et les tablas de Zakir Hussain dans une dimension qui n'est que source de lumière répondent le violon tournoyant de L. Shankar et la guitare d'une foudroyante précision de John McLaughlin (l'un et l'autre cosignent *La Danse Du Bonheur*).

Cette année, John McLaughlin va repartir sur la route avec Shakti et c'est une grande nouvelle.

Shadows Of
GONG

EXTRAIT DE GAZEUSE ! (VIRGIN, 1976)

Golden Lakes
ALLAN HOLDSWORTH GORDON BECK

EXTRAIT DE THE THINGS YOU SEE (JMS, 1980)

C'est l'histoire d'une mélodie étrange et fascinante, du genre à vous hanter pour toujours dès qu'elle a frôlé vos tympans.

Elle se nomma d'abord *Golden Lakes*, en 1969, chantée d'une voix lunaire par son auteur, le génial et regretté Allan Holdsworth, avec son groupe d'alors, 'Igginbottom's Wrench ; puis il la réarrangea en 1976 et la renomma *Velvet Darkness* (deux mots qu'il prononçait dans la chanson originale) au moment de l'enregistrer, en version instrumentale cette fois, au Rudy Van Gelder

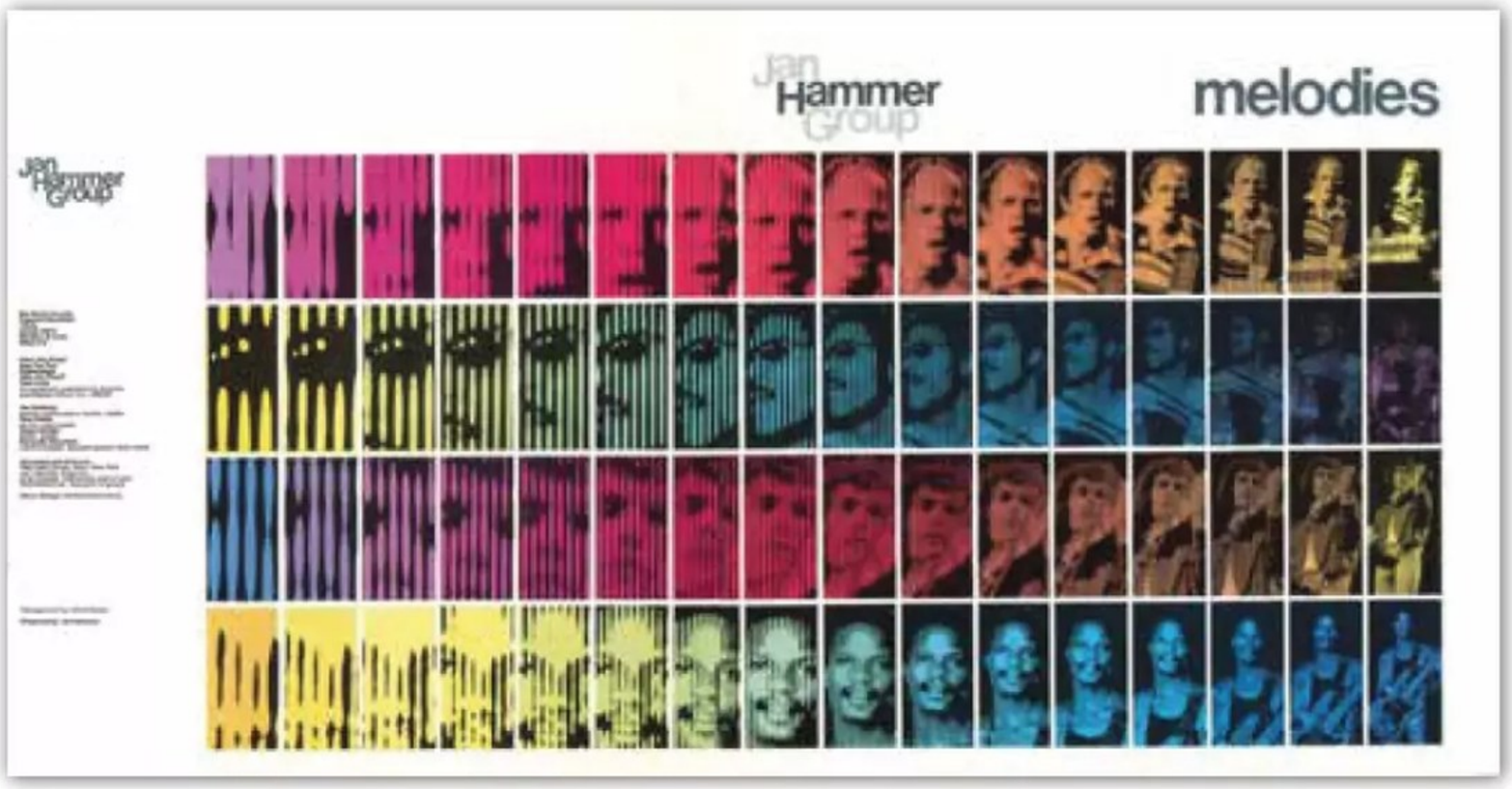
Studio avec entre autres Alphonso Johnson et Narada Michael Walden, pour son seul et unique 33-tours CTI.
Quelques mois plus tard, devenu guitariste de Gong, seul Anglais (sans doute originaire de Saturne, mais ça personne n'en a la preuve formelle) d'un groupe 100 % français, il réarrangea de nouveau sa mélodie voyageuse, elle aussi venue du cosmos (forcément d'une lointaine exoplanète, qui mériterait d'ailleurs de porter son nom), et qui fut ainsi resongée par Didier Malherbe (quel délicat et chantant solo de flûte), Francis Moze, Pierre et Benoît Moerlen, Mireille Bauer et Mino Cinelu. Allan Holdsworth y improvise non pas un mais deux solos interssidérants, l'un à la guitare électrique, l'autre à l'acoustique. Quel beau voyage.

Et comme pour boucler la boucle, la mélodie de *Golden Lakes* retrouva son identité première en 1980 aux côtés du pianiste Gordon Beck pour un duo mémorable au gré duquel la guitare acoustique de notre doux et discret génie du jour devint comme liquide, délicat geyser de notes filantes, étoiles d'or pour nos nuits sans Lune.

Oka
THE LONELY BEARS
EXTRAIT DE THE LONELY BEARS (NATO, 1991)

Tu parles qu'on avait foncé direction Allonnes, avec Olivier dans sa Citroën LNA blanche. Qu'est-ce qu'on était allé faire là-bas ? Assister au tout premier concert d'un groupe instantanément culte, The Lonely Bears, Les Ours Solitaires, qui unissait sous la férule du producteur rassembleur brasseur rêveur catalyseur Jean Rochard quatre musiciens exceptionnels : Tony Hymas aux claviers, qu'on avait tant aimé dans "How's Tricks" du Jack Bruce Band, "The Wild Places" de Duncan Browne et bien sûr dans "There And Back" et "Guitar Shop" de Jeff Beck ; le fabuleux Terry Bozzio à la batterie, dont on ne vous fera pas l'injure de rappeler qu'il fût acteur majeur des aventures de Frank Zappa, U.K., Missing Persons, Group 87, Steve Vai, Polytown et, lui aussi, Jeff Beck ; Tony Coe à la clarinette, à la flûte et au saxophone, vieux routier de la scène jazz grande-bretonne, de Johnny Dankworth à Derek Bailey, mais aussi présent sur des disques de Paul McCartney ou John Martyn ; Hugh Burns à la guitare, session man écossais des plus demandés (la guitare dans *Baker Street* de Gerry Rafferty et dans *Careless Whisper* de Wham, c'est lui). Soit une bande de virtuoses prêts à faire valser les étiquettes et tomber les barrières. Mission accomplie.
Au Studio Acousti (Paris, rue de Seine), où nous eûmes le bonheur de passer une journée pendant l'enregistrement, les Bears avaient notamment enregistré *Oka*, un morceau atmosphérique, envoûtant puis dansant basé sur un chant traditionnel iroquois, une danse du scalp ; Tony et Terry en avaient signé l'arrangement. Tony faisait surgir la brume et gronder des orages synthétiques de ses claviers. Terry faisait chanter et danser ses tambours brûlants et ses cymbales de feu. C'était magique, et ça l'est toujours, trente ans après.

Le claviériste Tony Hymas, le guitariste Hugh Burns, le batteur Terry Bozzio et le saxophoniste Tony Coe, alias The Lonely Bears, au Studio Acousti à Paris lors de l'enregistrement de leur premier album. Photo : Christian Rose.



Peaceful Sundown

JAN HAMMER GROUP

EXTRAIT DE MELODIES (NEMPEROR RECORDS, 1977)

Pour beaucoup, Jan Hammer est le compositeur du célèbrissime thème de la série *Miami Vice*, et pas grand chose, voire rien d'autre. Et pourtant... Le premier Mahavishnu Orchestra de John McLaughlin, "Spectrum" avec Billy Cobham, "Timeless" avec John Abercrombie et Jack DeJohnette, ses disques avec Jeff Beck ("Wired", "There And Back"…), Elvin Jones, Tony Williams ("The Joy Of Flying"), Neal Schon...

Cet homme a élevé l'art de jouer des synthétiseurs à un autre niveau, sous ses doigts un Moog devient un instrument à part, aussi expressif, vibrant et brûlant qu'une guitare électrique (avec Jeff Beck notamment, c'est souvent à s'y méprendre, et ç'avait commencé dès son travail avec Tommy Bolin dans le chef-d'œuvre de Billy Cobham, en 1973).

Mais sa palette créative ne se limite pas à ses talents inouïs de soliste. Jan Hammer est aussi un grand compositeur et un mélodiste rare, qui sait la force d'une chanson, comme en témoigne l'album dont nous avons extrait notre Pépite du jour, aussi inspirée et inspirante que si nous l'avions trouvée dans les mines d'or de Stevie Wonder qui, d'ailleurs, aurait très bien pu chanter *Peaceful Sundown*.

Cela dit, c'est le batteur qui est au micro, et il la chante de tout son cœur. Mais si, vous le connaissez, il a joué avec John McLaughlin, et vous l'avez peut-être vu, dans les années 1980, avec Serge Gainsbourg : c'est Tony Smith. À la basse et dans les chœurs, Fernando Saunders, qui fit la paire avec Smith dans quelques beaux disques de Lou Reed. Ce trio (*« There is no guitar on this album »* est-il précisé) distille un savant mélange d'invention et de feeling, et fait passer une émotion singulière. On appelle aussi ça la soul.

Fred

THE NEW TONY WILLIAMS LIFETIME

EXTRAIT DE BELIEVE IT (COLUMBIA, 1975)

Entre fin mai et début juin 1976, dans les fameux studios de Rudy Van Gelder, Allan Holdsworth enregistra notamment trois pièces acoustiques solo d'un spleen des plus eriksatiens, dont *Kinder* (à découvrir dans "Velvet Darkness", CTI). Cette mélodie flottante et presque liquide avait déjà pris forme un an plus tôt, au Caribou Ranch, dans le Colorado. Mais le guitariste anglais, alors âgé de 28 ans, l'avait nommée *Fred*.

À ses côtés, un autre musicien de génie, le leader du New Lifetime, Tony Williams ; au piano électrique, Alan Pasqua ; à la basse, Tony Newton. Groupe de légende aujourd'hui célébré à sa juste valeur : inestimable.

Il y a trente ans, quand après avoir interviewé Tony Williams avec Aldo Romano pour Jazz Magazine je lui tendis la pochette de "Believe It" pour lui faire dédicacer, il s'étonna : *« Oh, you like that record ?! – Very much Mister Williams...* [Je n'avais pas trouvé les mots pour lui dire « à la folie » en anglais] *– Hmm, when it came out, people didn't get it... – Really ? I just can't... believe it !– Ah ah ah ! »*

Mon vieux 33-tours de "Believe It" est aussi dédicadé par Allan Holdsworth, qui avant de se décider à signer sans se départir de cette auto-dérision qui masquait sa si touchante insécurité permanente avait précisé : *« Oh, I've ruined this record... – Wooaaat ? No you don't Mister Holdsworth. »*

Fred est une composition magique, le solo de Lord Holdsworth un voyage intergalactique, et Tony Williams a le plus beau son du monde – cette intro... Peter Erskine me l'avait un jour mimée tellement il en est fou !

4.000 Newport

SIXUN

EXTRAIT DE NUIT BLANCHE (OPEN, 1985)

Puisque l'on va bientôt célébrer l'inespéré comeback de Sixun avec "Unixsity", recommençons par le commencement. En 1985, voilà que sur les facings des disquaires une magnifique pochette s'offre à notre regard, celle du premier album de Sixun, "Nuit Blanche", illustrée par le génial graphiste Daniel Jan. Le buzz (on appelait ça "le bouche à oreille"...), avait déjà fait son œuvre : Sixun, c'était *« le groupe qui monte »*, *« des mecs surdoués »*, *« Weather Report en mieux »*, etc., etc. Bref, à la caisse direct, 33-tours sous le bras, au trot à la maison. La musique n'attend pas, Alain Debiossat, Louis Winsberg, Jean-Pierre Como, Michel Alibo, Paco Sery et Idrissa Diop non plus.

Maison.
Chaîne hi-fi.
Saphir dans le sillon.
Premier morceau.
4.000 Newport.
Choc !
La batterie : fantastique. La basse : monstrueuse. La guitare : mordante. Les claviers : de lumière. (La compo est signée Como.) Le saxophone : chantant. Les percussions : enivrantes.
WOW !
L'énergie. Le groove. La fraîcheur. La révélation. L'envie furieuse d'aller les voir sur scène, là, tout de suite. Le sentiment d'avoir instantanément des nouveaux potes. (Comme trois ans plus tôt avec Uzeb, mais c'est une autre histoire.)
4.000 Newport – et tout le disque – en boucle.
Usure prématurée du 33-tours.
Comme c'était excitant,a lors, de prendre en pleine figure, à peu près en même temps, "Sportin' Life" de Weather Report, "Nuit Blanche" de Sixun et "Programme Jungle", le premier disque d'Ultramarine (mais là encore, c'est une autre histoire...).
Trente-sept ans après, *4.000 Newport* est toujours aussi jubilatoire.

Sixun en 1985 : Louis Winsberg à la guitare, Jean-Pierre Como aux claviers, Michel Alibo à la basse, Paco Sery à la batterie, Idrissa Diop aux percussions et Alain Debiossat au saxophone. Photo : Daniel Jan.

Top chefs

5 Pépites d'arrangeurs et de chefs d'orchestre

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

Manhattan
GEORGE RUSSELL AND HIS ORCHESTRA
EXTRAIT DE NEW YORK, N.Y. (DECCA, 1959)

L'intro tout d'abord. À couper le souffle. Le génial Jon Hendricks, qui parle-chante avec son phrasé funambule ou, si vous préférez, qui rappe, bien avant l'heure, en duo avec le batteur Charlie Persip, qui lui fait (break)danser ses balais sur sa caisse claire. Poème-déclaration d'amour à New York, N.Y., *« the city so nice they had to name it twice »*. Mise au point : *« It may seem like a cold town, but man let me tell you, it'a soul town. »*
Nous voilà parés pour le grand voyage en big band. Le big band selon George Russell, ancien batteur de Benny Carter, fasciné par Max Roach lors de son premier séjour dans la Grosse Pomme : *« Max avait tout. J'ai décidé que l'écriture serait mon mode d'expression. »* Fort de son inventive théorie musicale, le *Lydian Concept of Tonal Organization* (inscrivez-vous à une vraie masterclass jazz pour en savoir plus), il a 35 ans quand il enregistre notre somptueuse Pépite du jour, qui ouvre un 33-tours qui ne l'est pas moins.

Écoutez-les soloter l'un après l'autre, lovés dans leur écrin cinémascope et cuivré, ils sont le swing personnifié : Bob Brookmeyer (au rythme d'une walking bass prodiguée par Milt Hinton) et Frank Rehak au trombone, Bill Evans au piano (les premières notes, cette articulation !), John Coltrane au saxophone ténor (son solo fait chavirer de bonheur) et le toujours subtil, délicat et aérien Art Farmer à la trompette – et enfin, le revoilà, John Coltrane n'avait pas tout dit, et pour quelques notes de plus, on se jette corps et âme dans son puit de lumière.
« Yeeeessss, if you pay New York dues, you get New York Blues », renchérit Uncle Jon, mais ça, c'est la pépite d'après, *Big City Blues*, avec un Bill Evans toujours plus fascinant. Mine d'or que ce disque. Mais aujourd'hui, restons à *Manhattan*, et n'oubliez pas le guide, qui sait tout sur sa bonne veille ville : *« East side, west side, uptown, downtown, there's one thing old New York city has, and that's jazz. »*

La Nevada
THE GIL EVANS ORCHESTRA
EXTRAIT DE OUT OF THE COOL (IMPULSE, 1961)

Fin 1960, juste avant d'enregistrer les six morceaux d'"Out Of The Cool" (cinq furent inclus dans le 33-tours original, le sixième, *Sister Sadie*, dans les premières rééditions CD), Gil Evans et son orchestre avaient, fait rare, joué six semaines durant à la Jazz Gallery de New York. À Laurent Cugny, grand gilevansophile devent l'éternel, "The Master" (c'est ainsi que le surnommait Miles Davis) avait confié en mars 1986 : *« C'est l'engagement le plus long que j'ai eu. À la fin nous sommes entrés en studio et on a joué les morceaux tels qu'ils étaient. »*
J'aurais aimé découvrir notre Pépite du jour live à la Jazz Gallery. Cela dit, faire connaissance avec elle via une belle réédition Impulse des années 1980 fut tout aussi magique. Je n'en croyais pas mes oreilles : le jazz pouvait ainsi faire surgir devant moi une palette de couleurs sonores, où chaque musicien, en quelque sorte, en était une, des plus nuancées qui soient, comme projetée à même une toile imaginaire par Maître Gil. J'entendais, pardon, je *voyais* le murmure grave et bleu nuit de la contrebasse de Ron Carter ; le crépitement de la batterie d'Elvin Jones était jaune orangé, le tintement du piano d'ébène noir, bien sûr, et chaque solo comme un dessin soufflé à l'air libre, une fête graphique inventée sur l'instant.

Sans Miles Davis, l'habituel porte-voix des chefs-d'œuvre de Gil Evans ("Miles Ahead", "Porgy And Bess", "Sketches Of Spain"), d'aucuns jugèrent alors le *« décor admirable »*, mais *« ce château de Marienbad somptueusement vide de toute réalité sur laquelle prendre appui »*. Comme quoi le temps qui passe remet les pendules à l'heure...

Hummin'
THE CANNONBALL ADDERLEY QUINTET
EXTRAIT DE COUNTRY PREACHER, "LIVE" AT OPERATION BREADBASKET (CAPITOL, 1970).

QUINCY JONES
EXTRAIT DE GULA MATARI (A&M RECORDS, 1970)

Miss Sally vivait juste en face des Adderley, à Tallahassee. Quand elle écossait des haricots en se balançant sur son rocking chair, bien à l'abris sous le porche de sa maison, Nat, le petit frère de Julian, adorait écouter cette vieille dame fredonner des airs gospel. Plus tard, quand il devint le cornettiste attitré du Quintet de celui qui, entre temps, avait hérité du surnom de "Cannonball", il apporta aussi, au même titre que le génial soulman autrichien qui jouait du piano électrique, Joe Zawinul, son lot de compositions mémorables, dont notre Pépite du jour, *Hummin'*, inspirée par Miss Sally.
Plus funky et churchy que *Hummin'*, vous pouvez chercher, mais vous allez avoir du mal à trouver. Walter Booker, contrebasse, et Roy McCurdy, batterie, sont littéralement ancrés dans la terre sacrée du groove gospel ; Joe Zawinul cuisine une exquise tambouille électrique/électrisante sur son Fender Rhodes ; Cannonball et Nat prêchent la bonne parole, l'un au saxophone soprano, l'autre, donc, au cornet. On pourrait écouter ça des heures, et on aurait tant aimé être dans cette église du South Side de Chicago en ce 17 octobre 1969...

Mettez donc en boucle cet *Hummin'*, sans oublier d'y inclure la version de "Q", qui n'attendit pas longtemps avant de mettre en scène trois autres solistes majeurs dans sa propre version de *Hummin'* : le contrebassiste Major Holley, qui fredonnait comme s'il avait avalé une guimbarde, le merveilleux Jean "Toots" Thielemans, qui siffle tel un pinson tout en solotant avec sa six-cordes et, enfin, Al Grey au trombone. Ça défile, on est bien, on en redemande..

Night Will Fall Interlude And Conclusion

THE CLAUS OGERMAN ORCHESTRA

EXTRAIT DE GATE OF DREAMS
(WARNER BROS. RECORDS, 1977)

Qu'on me pardonne de ranger dans la catégorie un rien surpeuplée des "BO pour film imaginaire" ces deux insécables Pépites du jour, composées par l'immense Claus Ogerman. Qu'on me pardonne aussi de ne pas, pour une fois, vanter les mérites infinis de son chef-d'œuvre avec Michael Brecker, "Cityscape".
Les deux solistes de *Night Will Fall* méritent cependant toute votre considération, car il s'agit tout de même de David Sanborn et de Joe Sample, deux musiciens d'exception, ici lovés dans un écrin divin de cordes qui s'enroulent comme par magie autour de nos tympans et de leurs impros respectives. Sanborn chante de sa voix d'altiste, Sample nous donne un échantillon précieux de ses talents d'organiste – fait rare, car nous sommes plus habitués à l'entendre enfoncer délicatement les touches d'un Fender Rhodes.

Saluer les solistes, ce n'est évidemment pas oublier ceux qui les accompagnent dans leur quête de beauté. Attardons-nous donc sur la section rythmique qui les porte avec swing et souplesse, le contrebassiste Chuck Domanico et John Guerin, l'un de mes favoris, dont on a lu des centaines de fois le nom sur des pochettes de disques, sans jamais s'en lasser (il suffit de les écouter jouer).
Night Will Fall, son *Interlude* et sa *Conclusion* en guise de Pépites du jour, c'était pour vous tendre un piège : je suis sûr que vous allez écouter le disque en entier d'une seule traite, et remettre au goût du jour, exceptionnellement, le Disque du matin.

Ko-Ko

DUKE ELLINGTON

EXTRAIT DE THE INDISPENSABLE DUKE ELLINGTON VOLUMES 5/6 1940 JAZZ TRIBUNE 33 (RCA, 1982).

Rudy Van Gelder, pour une fois, n'en croyait pas ses oreilles :
– Transformer mon studio d'enregistrement en machine à remonter le temps ?! Pour quoi faire ?
– Retourner à Chicago le 6 mars 1940 et proposer à Duke Ellington et son orchestre de les enregistrer avec les techniques modernes ! Je rêve de les entendre dans toutes leurs splendeurs orchestrales, en stéréo, avec la qualité de son de votre légendaire studio.
– Mais puisque vous serez sur place, vous l'entendrez "en vrai" l'orchestre d'Ellington À quoi bon vouloir changer le cours de l'histoire en les enregistrant ainsi ? Et puis dites-moi, que leur reprochez-vous à ces prises de son d'époque ?
– Rien, je...
– ...les 78-tours étaient fragiles, certes, mais ils sonnaient très bien vous savez.
– C'est vrai oui, j'avoue que mon idée est un peu farfelue
– Réécoutez donc ces faces sublimes sur les doubles 33-tours (ou les CD) de la collection Jazz Tribune.
– Ah mais j'adorais cette cette collection ! Je dévorais les textes de Claude Carrière, j'ai appris énormément sur l'univers ellingtonien grâce à lui, découvert un nombre incalculable de splendeurs
– Eh bien alors, replongez ainsi dans cette époque merveilleuse, oubliez votre machine, et de toute façon je ne vous aurais pas vendu mon studio pour que vous le transformiez !
Il avait raison Monsieur Van Gelder : même captée en mono avec les moyens d'avant-guerre, l'orchestre du Duke sonnait de manière extraordinaire. Sur *Ko-Ko*, Juan Tizol et Joe "Tricky Sam" Nanton faisaient chanter leur trombone au beau milieu de ces divines coulées de cuivre, d'où le saxophone baryton d'Harry Carney émergeait distinctement. Ces hommes donnaient l'impression de prendre la parole avec leurs instruments pour, bien sûr, la laisser à la musique.
Et puis il y avait la contrebasse de Jimmy Blanton, le cœur battant de l'orchestre, le swing personnifié dans les doigts d'un jeune virtuose de 22 ans qui hélas, disparaîtra deux ans plus tard. Tout cela, oui, était effectivement sublime.

Ci-dessous, Duke Ellington, ses fans, et la regrettée collection Jazz Tribune supervisée par le grand ellingtonologue Claude Carrière.

PHOTO : X/DR

Ron Carter.

PHOTO : PAOLA BENSI

Profils basses

7 Pépites de contrebassistes et de bassistes

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

Third Plane

RON CARTER

EXTRAIT DE PATRÃO (MILESTONE, 1980)
EXTRAIT DE THIRD PLANE (VICTOR, 1977)
EXTRAIT DE V.S.O.P. THE QUINTET (COLUMBIA, 1977)

Third Plane est à mon avis l'une des meilleures compositions de Ron Carter, et j'espère qu'il partage mon enthousiasme *[Ron Carter est très présent sur les réseaux sociaux, NDLR]*. En voici trois versions. Commençons par celle enregistrée en mai 1980 au studio de Rudy Van Gelder. Autour de la contrebasse du maître, trois musiciens brésiliens pour cultiver son amour de la musique de là-bas : Aloisio Aguiar au piano, Edison Machado à la batterie et Nana Vasconcelos aux percussions et au chant, dont on reconnaît la touche magique dès les premières mesures (avec Don Cherry comme avec le Pat Metheny Group, Nana Vasconcelos a toujours été magique).

Et puis il y a Chet Baker à la trompette et Kenny Barron au piano ! Mon premier incarne avec son inimitable sonorité la mélodie de *Third Plane* et distille un solo tout en douceur mélodique ; mon second signe une improvisation chantante et presque rieuse. Ils sont parfaits, comme le maître, qui prend la parole via le troisième solo de *Third Plane*. Écoutez-le bien.

Trois ans plus tôt, c'était avec ses compères de toujours que Ron Carter avait enregistré *Third Plane*. D'abord en trio à San Francisco, avec Herbie Hancock au piano et Tony Williams à la batterie. Trio de rêve s'il en est.

Puis quelques jours plus tard, sur scène, avec les mêmes plus Freddie Hubbard à la trompette et Wayne Shorter au saxophone, sous la bannière V.S.O.P. : *« Right now, we're gonna play a composition of Ron Carter, this is something we've just been workin' on, it's called Third Plane »*, précise Hancock (*« This is something we've just been workin' on »* sera samplé en ouverture de *Call It 95* dans son album "Dis Is da Drum"). Cette version live dégage un parfum enivrant, tout le monde joue magnifiquement, les souffleurs s'envolent, Herbie hancockise à merveille.

Mâshala

HENRI TEXIER "AZUR" QUARTET

EXTRAIT DE AN INDIAN'S WEEK (LABEL BLEU, 1993)

Notre Pépite du jour a fêté ses trente ans il y a peu. En effet, *Mâshala* a été enregistré en janvier 1993 au Studio Acousti. *Mâshala* est à mon humble avis l'une des plus émouvantes, envoûtantes et délicates compositions offertes par un pianiste à un chef d'orchestre, Henri Texier en l'occurrence, et son "Azur" Quartet. Ce pianiste est natif de Belgrade et c'est Bojan Zulfikarpasic, venu de Yougoslavie, bientôt, hélas, ex-Yousgoslavie.

Dans le texte du livret du CD, Arnaud Merlin disait ceci à propos de Mâshala : *« Mâshala nous parle de l'Orient, de la Méditerranée, de l'Europe centrale, de danse et de mélopée mondiale. »* En trio avec la contrebasse d'Henri Texier et la batterie de Tony Rabeson, Bojan Zulfikarpasic fait couler de source(s) sa musique, fort de son toucher gracile et puissant à la fois – sachez que ce musicien à l'écoute du monde est capable, quand il vous voit dans les parages, de vous jouer les accords d'une chanson de Donald Fagen en guise de bonjour.

C'est vrai qu'il y a quelque chose de sensuellement dansant dans *Mâshala*, une exquise lenteur, aussi, un sens de la retenue qui procure un bien être rare. Ces trois hommes conversent et nous sommes invités à les écouter. Pardon, *vous* êtes invités à les écouter, à (re)découvrir cette jeune Pépite trentenaire.

Work Song

BILL LASWELL

EXTRAIT DE BASELINES (CELLULOID, 1983)

Whatever I Want

KIP HANRAHAN

EXTRAIT DE COUP DE TÊTE (AMERICAN CLAVÉ, 1981)

1983, c'était l'année où Bill Laswell avait produit avec le succès qu'on sait le révolutionnaire *Rockit* d'Herbie Hancock. Mais c'était aussi celle de son premier album perso, paru aux États-Unis sur Elektra Musician et ici bas sur Celluloid.

Notre première Pépite du jour fut instantanément mon morceau préféré. Ce son de basse électrique fascinant, ce côté sauvage, animal, un peu liquide aussi, funk bien sûr, mais pas comme celui qui se matérialisait sous les doigts d'un Stanley Clarke, d'un Marcus Miller ou d'un Mark King. Et puis cette composition chantante et avant-gardiste, dansante et déstabilisante (on adore le batteur Philip Wilson, que je vous recommande d'écouter avec Julius Hemphill ou Lester Bowie), avec ces cuivres piquants (le son du sax baryton de Ralph Carney), les congas obsédants de Daniel Ponce, tout cela nous emmenait dans des régions accessibles et avant-gardistes à la fois. *Work Song* m'avait donné envie de chercher d'autres morceaux où la basse de Laswell était aussi à son avantage. *Whatever I Want* du percussionniste et producteur Kip Hanrahan s'imposa à moi (*Jazz Hot* disait souvent du bien de Kip Hanrahan à l'époque), autre pépite underground et tangentielle qui réunissait les saxophonistes Byard Lancaster, Chico Freeman et George Cartwright (souffles brûlants), Arto Lindsay à la guitare grinçante, les percussions en ébullition de Daniel Ponce et Jerry Gonzalez et, donc, la basse serpentine de Laswell.

Butterfly Dreams
STANLEY CLARKE
EXTRAIT DE CHILDREN OF FOREVER (POLYDOR, 1972)

Sans doute connaissez-vous la version enregistrée en décembre 1973 par Flora Purim avec, tiens donc, Stanley Clarke, mais aussi Joe Henderson et George Duke. Mais ce matin, en hommage à un "pays" de Stanley Clarke, le regretté Pat Martino (l'un et l'autre sont nés à Philadephie), écoutons la VO de *Butterfly Dreams*, l'une des plus belles compositions du catalogue du (contre)bassiste virtuose, qui est aussi, ne l'oublions pas, un grand mélodiste.
Extraite du tout premier album sous son nom, elle est ici servie par un aréopage qui laisser rêveur : Dee Dee Bridgewater et Andy Bey au micro, deux voix admirables et singulières qui conjuguent leur sensualité au pluriel, Chick Corea au piano, Arthur Webb à la flûte (belle sonorité), Lenny White à la batterie et, donc, Pat Martino à la guitare, sans oublier, bien sûr, Stanley C. à la contrebasse. Mais braquons cette fois nos projos passionnels sur Pat Martino, dont le solo est d'une rare et délectable fluidité. Ecoutez, tandis que Chick Corea ourle l'une de ces phrases lumineuses dont il a le secret pour le relancer dans son impro stellaire la manière dont il répond, en quelque sorte, comme piqué au vif : sa guitare s'envole encore plus loin, plus haut. Et l'on songe aux albums du jeune prodige du saxophone Eric Kloss, où Martino et Corea avaient déjà joué ensemble, en juillet 1969 puis en janvier 1970, époque bénie où tous les géants et toutes les montagnes se croisaient.

Soul Intro The Chicken
JACO PASTORIUS
EXTRAIT DE INVITATION (WARNER BROS. RECORDS, 1983)

The Chicken
JAMES BROWN
EXTRAIT DE THE POPCORN JAMES BROWN DIRECTS AND DANCES WITH THE JAMES BROWN BAND (KING RECORDS, 1969)

Jaco Pastorius était un instrumentiste révolutionnaire mais aussi un très grand compositeur. Au menu ce matin, *The Chicken*, instrumental composé par le saxophoniste Alfred "Pee Wee" Ellis et qui figurait en face B du 45-tours de James Brown, *The Popcorn*. J'imagine que Jaco l'avait découvert ainsi, ou peut-être avait-il acheté le 33-tours "The Popcorn James Brown Directs And Dances With The James Brown Band".
En tout cas, il a vite plumé et replumé *The Chicken* à sa manière et, dès le début des années 1980, quand il en fit le cheval – devrait-on dire la poule ? – de bataille de la *set list* de son big band Word Of Mouth, toute une génération découvrit cet instru

PHOTO : SADDRI DERRADJI

Stanley Clarke et son double.

très funky, au point de croire, souvent, qu'il s'agissait d'une composition de Jaco lui-même ! (Quarante ans après, *The Chicken* de feu Mister Ellis reste encore associé au nom de Jaco, comme *Respect* l'est à Aretha Franklin plus qu'à Otis Redding…) Précédé de son inséparable *Soul Intro*, *The Chicken* à la sauce Jaco transpire de tout son amour pour le rhythm'n'blues, genre musical aussi crucial pour les fondations de son style que le jazz, le rock et la musique classique.

Goodbye Porkpie Hat

CHARLES MINGUS

EXTRAIT DE THREE OR FOUR SHADES OF BLUES
(ATLANTIC, 1977)

Goodbye Porkpie Hat est une des plus belles compositions de l'Histoire du jazz. Il existe de nombreuses relectures de ce chef-d'œuvre de Charles Mingus dédié à la mémoire de Lester Young, le saxophoniste ténor au *porkpie hat* : Bert Jansch et John Renbourn, Joni Mitchell, Mark Murphy et Jeff Beck, entre autres, en ont gravé des versions mémorables.
Notre Pépite du jour est l'œuvre de son compositeur, qui l'a lui-même enregistrée plusieurs fois au gré de sa carrière. Cette fois, nous étions en 1977, et Jeff Beck venait, dans "Wired", d'électriser-bluesyfier avec certain génie guitaristique *Goodbye Porkpie Hat*. Hasard ou coïncidence, deux guitaristes, et pas des moindres, sont aux côtés de Mingus : Philip Catherine, qui devait être le seul spécialiste de la six-cordes invité à cette séance, et Larry Coryell, qui avait passé quelques coups de fil pour s'assurer sa présence, déterminé à enregistrer avec Mingus (*« He was the man ! »*, dit-il dans son autobiographie) et trop heureux de retrouver son nouveau pote belge Philip (cette même année, Coryell et Catherine enregistrèrent en duo le magnifique "Twin-House"). Pour la petite histoire, Coryell ne pouvait rester le dernier jour de la séance (il devait jouer à Indianapolis avec John McLaughlin), et fut remplacé par le jeune John Scofield…

La version historique de *Goodbye Porkpie Hat* est bien sûr celle de 1959, mais j'ai beaucoup d'affection pour celle-ci. On y entre un peu comme si elle avait déjà commencé, avec George Mraz à l'archet (il "doublait" Mingus à la contrebasse). Puis les souffleurs chantent le thème, sublime ; Coryell et Catherine se succèdent à la guitare acoustique, George Coleman solote à son tour au saxophone ténor, puis Mingus (ce son, ce son… comme un arbre de vie), puis re-Coryell/Catherine, décidément en verve. Ah, j'oubliais, Dannie Richmond était toujours là, indissociable de l'univers mingusien.

PHOTO : X/DR (ATLANTIC)

Charles Mingus, inoubliable compositeur de *Goodbye Porkpie Hat*.

Portrait Of Tracy

JACO PASTORIUS

EXTRAIT DE JACO PASTORIUS (EPIC, 1976)

MARCUS MILLER

EXTRAIT DE WHO LOVES YOU ?
A TRIBUTE TO JACO PASTORIUS (JVC, 1998)

KADHJA BONET

EXTRAIT DE THE VISITOR
(FAT POSSUM RECORDS, 2016)

Fin 1975, Jaco Pastorius enregistre son premier album. Ses vertus mutiverselles changeront pour toujours la perception que l'on se faisait jusqu'alors de son instrument, la basse électrique. Parmi les neuf titres qui reflètent toutes les facettes de sa personnalité singulière et plurielle, il y a notre sublime Pépite du jour, jouée solo, dédiée à sa première femme, Tracy. Personne n'avait jamais fait sonner une basse comme ça. C'est une révolution et, plus encore, une immense émotion, l'une des Joconde de Jaco.
Portrait Of Tracy, Marcus Miller l'a enregistré à Los Angeles une vingtaine d'années plus tard. En solo aussi, mais en déployant ses dons de multi-instrumentiste et ses talents d'arrangeur : basse électrique bien sûr, clarinette basse – *« Your real instrument ! »*, lui disait parfois Miles Davis pour le taquiner –, claviers, batterie… Disons-le tout net : c'est une splendeur. Marcus y magnifique la richesse mélodique de la compo du Maître, qu'il s'approprie avec grâce et élégance. Il commence et termine seul à la basse et chaque harmonique qu'il fait sonner honore la mémoire de son modèle ; entre temps, il transfigure, façon *one man band* notre Pépite du jour, et là encore, l'émotion prime.

Plus récemment, la chanteuse et elle aussi multi-instrumentiste Kadhja Bonet s'est appropriée *Portrait Of Tracy* pour en faire une chanson d'amour (*« Two dozen letters that all spell you / Portraits of Tracy to hold on to »*). Voix lunaire et arrangements de cordes, basse, batterie : comme un doux miracle. Jaco "en chanté", Jaco resongé, Jaco magnifié. *« C'était sa première femme, oui, je sais, et je voulais imaginer à quoi ressemblait leur relation »*, m'avait-elle confié en 2018. Merci Kadhja. Merci Marcus. Merci Jaco.

Un autre genre de bleu

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

11 Pépites Blue Note

Chick's Tune
BLUE MITCHELL
EXTRAIT DE THE THING TO DO (BLUE NOTE, 1964)

Le 19 novembre 1952 avec le Quintet de Lou Donaldson, c'était sa première séance, et le rideau n'était pas près de tomber : la carrière de Richard Allen "Blue" Mitchell, 22 ans, commençait sous les meilleurs auspices, Horace Silver et Art Blakey, notamment, étaient à ses côtés au WOR Studios de New York. Sept ans plus tard, Blue Mitchell faisait justement partie de la *frontline* de souffleurs du Quintet d'Horace Silver, histoire de graver quelques classiques hard-bop avec le maître du piano (tandis que la firme Riverside publiait déjà ses propres disques). Pour Blue Note, tout commença avec le 33-tours dont est extrait notre Pépite du jour, même si "Step Lightly" fut enregistré avant (mais resta dans le Vault maison jusqu'en 1980).

Pourquoi *Chick's Tune* ? Parce qu'elle signée par Armando Anthony "Chick" Corea, alors jeune pianiste bostonien installé à New York, qui se battait pour exister sur la scène jazz de la Big Apple et jouait principalement avec des groupes de latin jazz, tel celui de Willie Bobo. (Son premier disque, "Tones For Joan's Bones", ne sortira qu'en 1968.) Placer une composition personnelle sur disque Blue Note en 1964, ce devait être quelque chose ! Jouer avec Blue Mitchell et Junior Cook aussi – encore et toujours la "Horace Silver connection"... –, sans parler du bonheur d'être propulsé par le formidable Al(oyisus) Foster, 21 ans à l'époque – ah !, ces échanges avec Mitchell et Cook à la fin... – et promis au bel avenir que l'on sait. J'adore le solo de Chick, léger comme une plume, swinguant à souhait, avec un petit clin d'œil à Mister Silver : le toucher, la phrasé, le son, tout ce qu'on aimera chez lui pendant de décennies est déjà là. Quant au leader, il signe un solo tout en fluidité et en grâce mélodique, digne émule de Fats Navarro et de Clifford Brown, ses deux héros.

Talkin' About J.C.
GRANT GREEN
EXTRAIT DE TALKIN' ABOUT ! (BLUE NOTE, 1964)

Parlons de Grant Green, oui, parlons d'un guitariste qui à ses débuts était considéré comme un disciple de Charlie Christian, mais pas un imitateur. Grant Green faisait notamment l'admiration de George Benson, et de nombre d'autres confrères.
Notre Pépite du jour est extraite de "Talkin' About !" et s'intitule *Talkin' About J.C.* : "J.C.", c'est John Coltrane bien sûr, dont la figure tutélaire planait au-dessus de ce disque, ne serait-ce que via la présence d'Elvin Jones.
Talkin' About J.C. a été enregistré le 11 septembre 1964 au Van Gelder Studio d'Englewood Cliffs (New Jersey). Elvin Jones était encore le batteur du légendaire Quartet de John Coltrane, et comme aux côtés du Titan du saxophone ténor, son drumming fait bouger les plaques tectoniques avec toute la puissance et tout le swing nécessaires.

L'autre arme fatale, pardon, l'autre âme royale à l'œuvre dans notre Pépite du jour, c'est l'organiste Larry Young, Jr., fils de Larry Young, Sr., qui était lui-même un adepte de l'Hammond B3. Nonobstant son respect pour l'immense Jimmy Smith, Larry Young, Jr. se sentait, se savait plus influencé par, tiens donc, John Coltrane (*Talkin' About J.C.* est de sa plume) et des pianistes comme Bud Powell, Art Tatum, Thelonious Monk et McCoy Tyner.
D'où cette performance inoubliable de trois géants : Green qui signe un solo d'une classe folle et d'une délectable fluidité (j'adore la citation de *Softly As In A Morning Sunrise* en plein milieu), Young qui fait bouillir son Hammonde Bifri, et le volcanique Jones qui fait couler une lave de swing avec une ahurissante intensité de la première à la dernière mesure.

News For Lulu
SONNY CLARK
EXTRAIT DE SONNY'S CRIB (BLUE NOTE, 1957)

Les fans de John Zorn ont découvert la version originale de votre Pépite du jour, *News For Lulu*, grâce au disque du même nom enregistré en 1987 par l'infatigable altiste new-yorkais avec Bill Frisell à la guitare et George Lewis au trombone pour le label suisse Hat-Art.
Mais c'est donc trente ans plus tôt que le pianiste Conrad Yeatis "Sonny" Clark avait gravé cette composition dédiée à... son chien, qu'il avait dû se résoudre à laisser en Californie après s'être installé à New York. Aah, ce riff joué à la main gauche qui accompagne cette mélodie inoubliable...

Ooh, ce solo de piano où chaque note a un sens... Hmm, John Coltrane déjà au-dessus du lot, tandis qu'avant lui Donald Byrd nous rappelle sa magnificence bop, et qu'à la suite de Trane, Curtis Fuller fait chanter sa belle et profonde sonorité... Et voici Paul Chambers mesdames messieurs, un minot de 22 ans qui joue comme un vétéran – magnifique ce bref solo avant le retour du thème. Et je n'oublie pas Art Taylor, orfèvre toujours au service de la musique.
Réécouter *News For Lulu* en 2022, c'est se dire que la fin des années 1950 était vraiment un âge d'or. Ce qui n'a pas empêché cette musique fondamentalement protéiforme qu'on appelle jazz de continuer d'évoluer, pour être aujourd'hui la dernière musique vraiment vivante, porteuse de sens et d'espoir pour l'avenir des vrais musiciens. *« Vive le jazz ! »* comme disait souvent notre cher pervulgateur inamovible et ancien patron, Frank Ténot.

Filthy McNasty
THE HORACE SILVER QUINTET
EXTRAIT DE DOIN' THE THING AT THE VILLAGE GATE (BLUE NOTE, 1961)

Silver (Who Stole The Groove ?)
MARC MOULIN
EXTRAIT DE ENTERTAINMENT (BLUE NOTE, 2004)

Je ne sais pas si *Filthy McNasty* était un type fréquentable, mais j'aurais bien aimé le croiser. (Il eut cependant été plus raisonnable de passer la soirée avec Señor Blues – les horacesilverophiles savent de qui on parle…) En tout cas, la manière dont le grand Horace présente ce thème de sa plume au public du Village Gate de New York est tout à fait savoureuse :

« We're recording up here this evening, live – we hope… – from the Village Gate… We'd like you to get into the music with us… We'd like to do for you, at this time, a brand new composition of ours written about a mythical young man of rather dubious character… We'd like you to help us find the groove, by tapping your feet, popping your fingers or clapping your hands, or shakin' your heads, or shaking whatever else you wanna shake… We'll do a thing we called Filthy McNasty. » [Rires.]

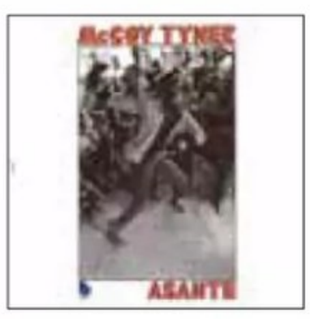
Notre pépite du jour est un blues funky au thème hyper accrocheur comme Mister Silver en avait le secret, servi par sa maestria pianistique, la trompette agile de Blue Mitchell, le sax ténor bien cuisiné de Junior Cook (ok je sors), la contrebasse ancrée dans le sol de Gene Taylor et la batterie swinguante de Roy Brooks.

Si nous avons insisté sur le malicieux monologue de Maître Horace, c'est que le non moins regretté claviériste, compositeur, producteur (et homme de radio) Marc Moulin l'avait en bonne partie samplé – en insistant superbement sur *« Help us find the groove »* – pour créer notre seconde Pépite du jour, la très dansante et bien nommée *Silver (Who Stole The Groove)*, petite merveille de jazz clubbing créatif auréolée par la trompette de Bert Joris et le sax ténor de Fabrice Alleman. Groove in Belgium ! Yes, shake whatever you wanna shake ! (M'est avis qu'il s'agira du popotin.)

Goin' Home
McCOY TYNER
EXTRAIT DE ASANTE (BLUE NOTE, 1974)

Enregistrée le 10 septembre 1970 mais publiée quatre ans plus tard, notre Pépite du jour est extraite d'"Asante" de l'ex-pianiste du fabuleux Quartet de John Coltrane. Il est à la tête d'un septette composé d'Andrew White au saxophone alto (connu pour avoir enregistré avec Weather Report, sur "I Sing The Body Electric" et "Sweetnighter"), Ted Dunbar à la guitare électrique (une première sur un disque de McCoy Tyner), Buster Williams à la contrebasse (ce son, énorme !), Billy Hart à la batterie et Mtume aux percussions. (Buster "Mchezaji" Williams + Billy "Jabali" Hart = la section rythmique du génial Mwandishi Sextet d'Herbie Hancock.) Il y a une certaine majesté dans le groove qui propulse *Goin' Home*, mais au terme *funkyness* McCoy Tyner préférait celui de *« earthiness »*, histoire de souligner son ancrage dans la terre des ancêtres.

Ô surprise, Buster Williams est le premier à prendre un solo, boosté par Billy Hart, puis Andrew White strie l'atmosphère de lignes d'alto fiévreuses, tandis que Mtume fait danser ses mains à fleur de peaux. Dans l'ombre McCoy Tyner se tient, jusqu'au moment où une cascade minérale déferle, brève pluie de note qui fait régner l'harmonie. Main gauche hypnotique, main droite en transe. Sous contrôle. Ted Dunbar fait balancier. Le chant de l'alto revient. Oui, quel beau, quel grand retour à la maison !



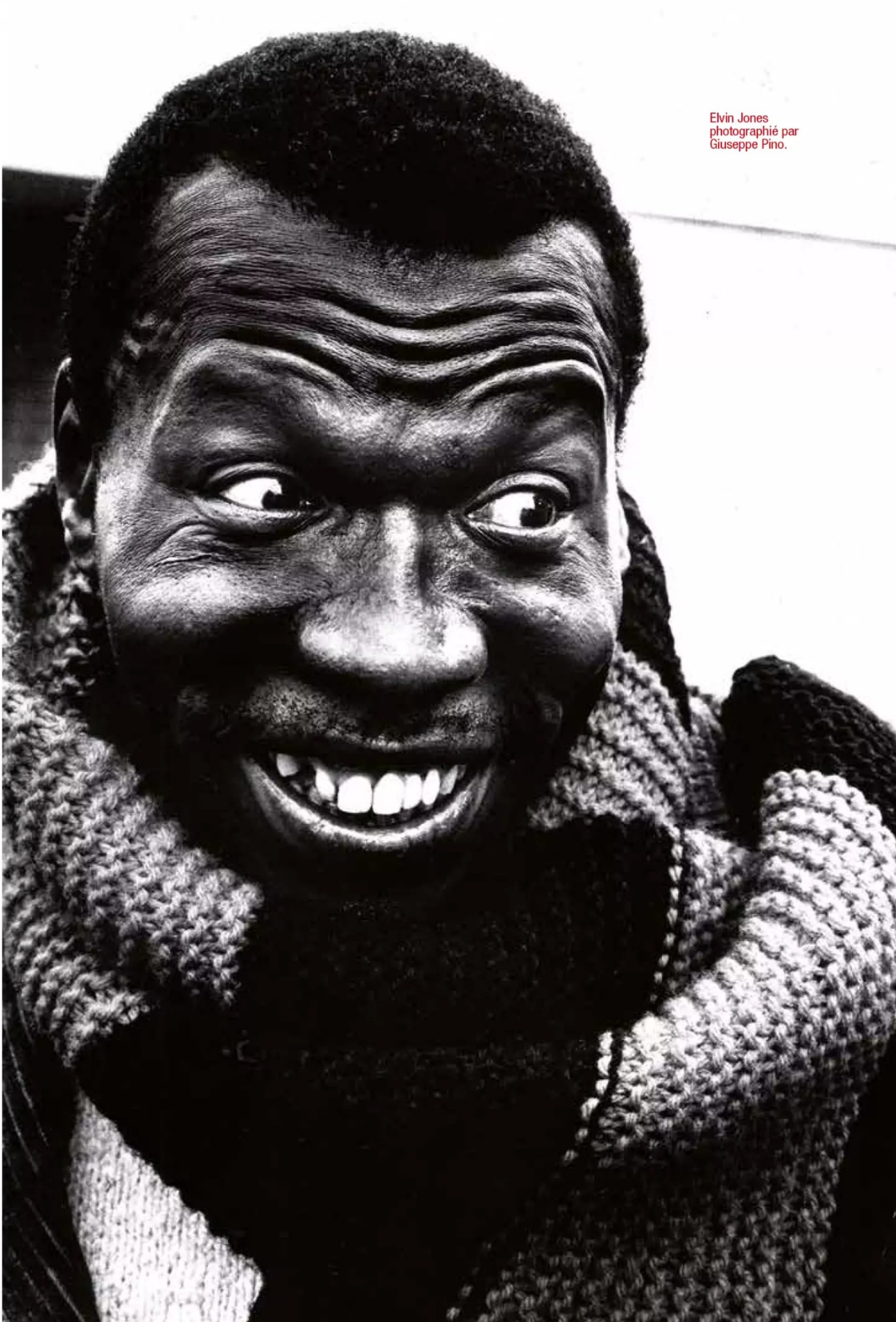
Home Is Africa
HORACE PARLAN
EXTRAIT DE HAPPY FRAME OF MIND (BLUE NOTE, 1963 / 1986)

Notre Pépite du jour est extraite d'un album Blue Note d'Horace Parlan qui ressemble à un classique paru dans les glorieuses années 1960 mais qui en réalité ne fit son apparition dans les bacs qu'en 1986, à l'époque où le label d'Alfred Lion et Francis Wolff avait été relancé par Bruce Lundvall.

Minute geek : pour être plus précis encore, *Home Is Africa* figurait déjà dans un double 33-tours du saxophoniste Booker Ervin paru en 1976, "Back From The Gig", riche de *two previously unreleased sessions*, dont celle qui nous intéresse aujourd'hui, qui prit évidemment forme dans ce haut lieu de l'Histoire du jazz où nous retournons souvent : le studio de Rudy Van Gelder, à Englewood Cliffs dans le Ney Jersey.

Le compositeur de *Home Is Africa* est le contrebassiste Ronnie Boykins (1935-1980), fidèle pendant presque toute sa carrière à l'Arkestra de Sun Ra. Il ne faisait cependant pas partie du sextette assemblé par Horace Parlan en ce 15 février 1963. La *frontline* des

Dans *Filthy McNasty*, Horace Silver nous invite *« à secouer tout ce qu'on veut »*. Photo : Giuseppe Pino.



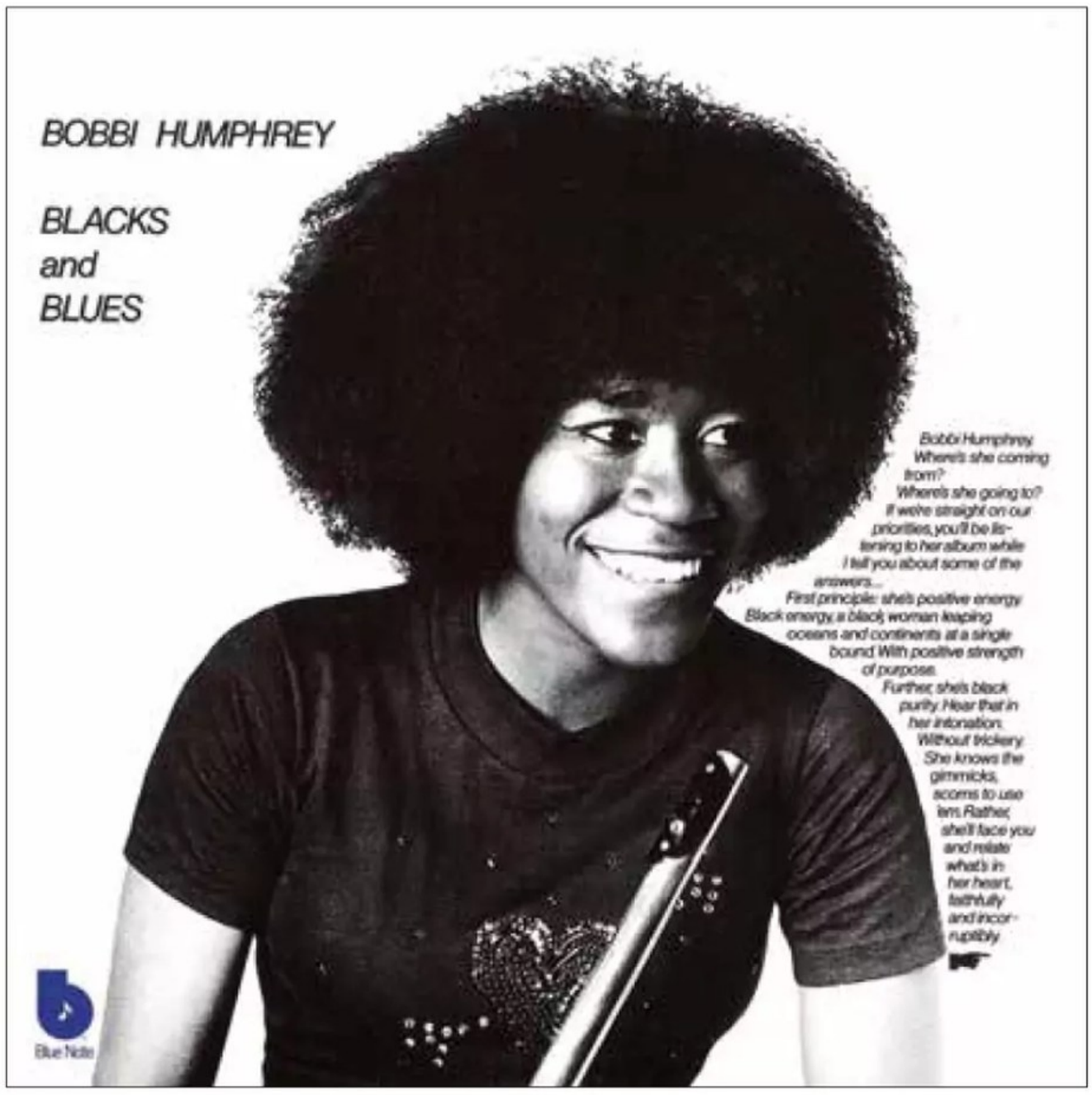
Elvin Jones photographié par Giuseppe Pino.

souffleurs était composée du trompettiste Johnny Coles et, donc, de Booker Ervin. À la guitare, Grant Green ; à la contrebasse et à la batterie, Butch Warren et Billy Higgins, grands habitués des séances du label à la note bleue.
Si d'aventure vous n'avez jamais entendu *Home Is Africa*, vous allez instantanément accrocher à son intro et sa ligne de basse, dont Ronnie Boykins pouvait être fier. Elle est l'arbre grave enraciné en terres d'Afrique, berceau de l'humanité. (Dans ce même disque, soit dit en passant, figure aussi *Kucheza Blues*, une composition d'un autre grand jazzman fasciné par l'Afrique, Randy Weston.) Autour, Johnny Coles, Booker Ervin, Grant Green et enfin le leader font chanter ce hard-bop gorgé de sève soul dont on ne se lassera jamais. Surtout quand de tels musiciens l'incarnent.
Quatorze ans plus tard, Horace Parlan enregistrera "Goin' Home", au Danemark, en duo avec Archie Shepp. Mais c'est une autre histoire…

Lungs
ELVIN JONES
EXTRAIT DE MERRY GO ROUND (BLUE NOTE, 1971)
JOHN ABERCROMBIE
EXTRAIT DE TIMELESS (ECM, 1975)

Hommage à la bonne maison d'Alfred Lion et de Francis Wolff mais aussi à celle de Manfred Eicher, ECM. Ainsi cohabitent les deux plus grands labels de l'Histoire du jazz – en termes de qualité et de quantité, il me semble qu'il n'y a pas photo.
Et revoilà donc Elvin Jones, le géant dont on parlait hier (cf. *Talkin' About J.C.* de Grant Green), leader cette fois, dans un album – photo de pochette : Norman Seeff – au casting impressionnant. S'y succèdent les meilleurs. Dans notre Pépite du jour, il s'agit, outre Elvin, de Jan Hammer au piano (oui, pour une fois, pas de Moog ou d'autre gizmo à portée de doigts), de Gene Perla à la contrebasse et de Don Alias aux percussions.

Lungs est une composition de Jan Hammer, ici prise à un tempo vertigineux, sur lequel nos quatre héros donnent l'impression de se balader – en réalité, ils volent. Ce morceau qui ne dure que deux minutes et vingt-trois secondes aurait fait un excellent 45-tours dans le Monde Parallèle. (Les jeunes musiciens devraient songer plus souvent à faire des morceaux courts, même quand ils sont traversés par des impros fulgurantes comme celle de Jan Hammer.)
La seconde version de notre Pépite du jour est prise à un tempo aussi infernal. Elle ouvrait le chef-d'œuvre de John Abercrombie, "Timeless", gravé lors de sa deuxième séance pour ECM. Le "duel" entre la guitare du leader et l'orgue de Jan Hammer est comme une tempête avant le calme, jusqu'à la septième minute, où Hammer fait twister son Moog et emmène le toujours fantastique Jack DeJohnette explorer des terres de groove pas comme les autres.
Moins de trois minutes pour l'une, plus de douze pour l'autre, mais dans les deux cas, *Lungs* nous coupe le souffle.

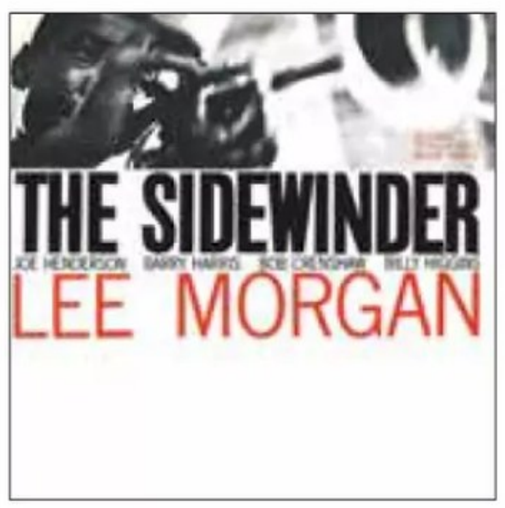


Chicago, Damn
BOBBI HUMPHREY
EXTRAIT DE BLACKS AND BLUES (BLUE NOTE, 1973)

"Blacks And Blues" est le troisième des cinq albums que la flûtiste texanne Bobbi Humphrey a enregistré pour Blue Note, à l'époque où George Butler en était devenu le directeur.
Après "Flute-In" (1971, avec Lee Morgan à la trompette, peu de temps avant sa mort) et "Dig This" (1972, avec Ron Carter et Alphonse Mouzon), "Blacks And Blues" fut le premier produit et supervisé par Larry Mizell et Chuck Davis pour Sky High Productions, Inc., avec l'aide de Fonce Mizell, Jerry Peters, Chuck Rainey et Harvey Mason. (Chuck Davis et les frères Mizell venaient de faire passer Donald Byrd dans une autre dimension avec "Black Byrd", énorme succès pour le trompettiste.)
Avec une telle équipe, Bobbi Humphrey pouvait tranquillement laisser chanter sa belle sonorité, elle l'admiratrice d'un autre flûtiste à succès au son très caractéristique, Herbie Mann. Notre Pépite du jour, *Chicago, Damn*, ouvre l'album.
Blizzard, vous avez blizzard ? C'est ainsi que ça commence, mais la température monte vite : les bulles de synthés, les chœurs masculins (marque de fabrique Sky High), le groove millimétré prodigué par Chuck Rainey et Harvey Mason (ces héros de studio), tout concourt à faire de *Chicago, Damn* un classique instantané du jazz-funk. Ce qui fut le cas. Bobbi Humphrey enregistra deux autres albums dans la même veine avec les magiciens de Sky High Productions, Inc., "Satin Doll" en 1974 et "Fancy Dancer" en 1975. On les adore aussi.

The Sidewinder
LEE MORGAN
EXTRAIT DE THE SIDEWINDER (BLUE NOTE, 1963)

En juillet 1964, Blue Note annonce fièrement via des encarts publicitaires dans les magazines de jazz américains la sortie du nouveau 33-tours de Lee Morgan : *« The great trumpeter's first new album in years. Five new originals by Lee. »* Trois ans – une éternité à cette époque… – après son précédent microsillon pour la firme d'Alfred Lion, "Leeway", le natif de Philadelphie revient avec "The Sidewinder", dont le morceau-titre est notre Pépite du jour. Certes, il y a peu de chance pour que vous ne le connaissiez pas déjà par cœur, mais notre mission et celle de l'Académie Tangentielle est aussi de braquer les projecteurs sur les grands classiques.
On a beau avoir écouté des centaines de fois cet irrésistible shuffle blues très funky, on ne s'en lasse toujours pas. Hormis Billy Higgins, dont le swing léger et bondissant fait merveille,



chaque musicien prend un solo : Morgan d'abord, suivi de Joe Henderson au saxophone ténor, Barry Harris au piano et Bob Cranshaw à la contrebasse, qui signe aussi la mémorable petite intro en solo.
The Sidewinder a été écrit par Lee Morgan sur place, pendant la séance d'enregistrement au Van Gelder Studio (le 21 décembre 1963) qui marquait son comeback en tant que leader, après une absence due à ces problèmes qu'on qualifie pudiquement de "personnels".
Sur place donc ? Plus précisément là où le roi va seul ; il s'absenta pendant vingt minutes – les autres commençaient à se demander s'il n'était pas encore "high" et tombé dans les pommes... –, pour en ressortir avec sa nouvelle compo, écrite sur... du papier toilette ! Mais Lee Morgan était loin d'être au bout du rouleau (ok, je sors), car "The Sidewinder", l'album, grimpa jusqu'à la 35ème place du Billboard. Fait rare pour un disque de jazz instrumental. Le 45-tours connut un grand succès aussi. Ainsi, *The Sidewinder*, composé à la dernière minute pour simplement remplir le 33-tours, changea la vie de Lee Morgan. Et celle des jazzfans du monde entier.

Looking Up
MICHEL PETRUCCIANI
EXTRAIT DE MUSIC (BLUE NOTE, 1989)

« Avant "Music", je vendais entre 10 et 20 000 disques aux Etats-Unis et moins de 10 000 en France. C'était bien, mais pas extraordinaire. Et puis j'ai fait ce disque, avec un groupe "électrique", pour une musique un peu plus "facile", je suis entré un peu plus dans la chanson, et sorti un peu du jazz. Le mot "facile" ne me gêne pas, j'avais envie de faire une musique plus accessible, des chansons plus que des thèmes de jazz. Ç'a été le début de ma carrière en tant que compositeur de chansons, d'une musique parfaitement lisible. Très vite, j'ai été très critiqué, à cause de cette musique, de ce groupe électrique... Dans "Music", il y avait Looking Up, *et Eric [Kressmann], le producteur, m'a dit : "Il n'est pas mal ton petit morceau mais on va le mettre à la fin..." Je lui ai répondu : "T'es fou, ce morceau est super ! On va le mettre en premier !" J'y tenais absolument. Et il a beaucoup plu, d'emblée. Je suis passé à 90 000 albums vendus en France ! Mais je ne m'en suis pas vraiment aperçu, je ne recevais que peu de royautés, à cause de mon contrat merdique... J'en ai vendu à peu près 100 000 aux Etats-Unis. Ça devenait sérieux.*
Un jour, un ami, qui était manager de Johnny Clegg, est allé dans les bureaux de EMI pour signer un contrat et, à la réception, il a vu un énorme agrandissement de la pochette de "Music" ! Il m'a appelé : "Michel, tu es une star, ils ont mis ta photo à l'entrée des bureaux !" A partir de là, j'ai fait tout ce que j'ai voulu avec Blue Note. Quand j'arrivais dans les bureaux, tout le monde s'affolait. Ce n'était plus "Attendez, on va voir s'il est là..." : les portes s'ouvraient en grand. Dès que ça marche, on vous parle autrement dans une boîte, et pas qu'aux Etats-Unis. C'est partout pareil. »
Voilà, c'était à l'été 1998, dans les bureaux de Dreyfus Jazz. Michel Petrucciani m'avait raconté sa vie plusieurs jours durant. C'était passionnant. Souvenir ému.
Réécoutons *Looking Up*, cette belle chanson.

Sister Cheryl
TONY WILLIAMS
EXTRAIT DE FOREIGN INTRIGUE (BLUE NOTE, 1986)

Après quelques années passées sans enregistrer de disque sous son nom – le rarissime "Play Or Die", récemment réédité, date de 1980... – le fabuleux Tony Williams revenait aux affaires phonographiques au mitan des années 1980, signé par le label sur lequel il avait fait ses débuts vingt-deux ans plus tôt, soit plus de huit mille jours durant lesquels il a changé bien plus que de raison le cours de l'Histoire du jazz (avec une grande hache, pour tout couper et ouvrir des portes avec profits – et non pertes – et fracas) ; avec le Quintet de Miles Davis, The Tony Williams Lifetime (son groupe avec John McLaughlin et Larry Young), sans parler de ses nombreuses séances historiques pour Blue Note dans les années 1960, du V.S.O.P. avec Herbie Hancock, Freddie Hubbard, Wayne Shorter et Ron Carter, du Great Jazz Trio, etc., etc.

Ainsi, "Tony" (entre jazzfans, son prénom suffit, comme Max, Elvin, Roy ou Jack) retrouvait la maison bleue, pour explorer cette fois tous les possibles du jazz acoustique, qui revenait alors en grâce.
C'est lui qui avait choisi Bobby Hutcherson et Ron Carter, tandis que Bruce Lundvall, alors boss de Blue Note, avait convié Donald Harrison – Wallace Roney et Mulgrew Miller étaient quant à eux présents par l'entremise de Michael Cuscuna.
Notre pépite du jour, signée de sa plume, le jeune Wynton Marsalis l'avait déjà enregistrée en 1981 pour son premier disque (avec son frère Branford, Herbie Hancock, Ron Carter, et Tony). *Sister Cheryl* fait partie de ces thèmes qu'on peut aisément chanter ou siffler. Tony Williams venait de passer plusieurs années à étudier la composition dans la Bay Aera de San Francisco, où il vivait alors. Dans la foulée de cette séance, le Tony Williams Quintet pris forme, et enregistra quatre autres albums studio, plus un double live à Tokyo.

Paris Jazz Club

ENVIE D'ALLER VOIR UN CONCERT DE JAZZ ?

RETROUVEZ TOUS LES CONCERTS DE PARIS ET D'ÎLE-DE-FRANCE
SUR **WWW.PARISJAZZCLUB.NET**

À fleur de peaux

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

10 Pépites de batteurs

Big Foot
RICH VERSUS ROACH
EXTRAIT DE A BATTLE OF BANDS AND DRUMS BETWEEN BUDDY RICH AND MAX ROACH (MERCURY, 1959)

New York, printemps 1959. L'idée est simple selon le signataire des liner notes, Jack Tracy, mais sans doute pas si facile à réaliser, et même un peu folle à vrai dire : convier en studio deux des plus grands batteurs de l'Histoire du jazz, Buddy Rich et Max Roach, et les faire jouer face à face à la tête de leurs quintettes respectifs – l'ingénieur du son avait dû s'amuser.

Dans l'enceinte gauche, le Buddy Rich Quintet, avec son arme fatale au saxophone alto, Phil Woods. Dans l'enceinte droite – c'est chouette la stéréo quand même –, le Max Roach Quintet, avec les frères Turrentine (Tommy et Stanley) à la trompette et au saxophone, Julian Prister au trombone et Bob Boswell à la contrebasse.

Ça commence par un chabada de Buddy, servi avec sa chantilly de walking bass signée Phil Leshin. Oh, quelques mesures seulement, car très rapidement l'enceinte droite s'éveille, et le contrebassiste Bob Boswell de répondre sur le même tempo, en binôme avec son boss, toujours aussi éblouissant de swing – ce phrasé, ces breaks si mélodiques...

La suite est une joyeuse suite de solos où les souffleurs s'en donnent à cœur joie, et même si, arrangement très précis de Gigi Gryce oblige, ils n'ont que peu de mesures pour s'exprimer, ils nous font prendre la mesure de leur immense savoir faire. Puis arrive la mini-battle entre Buddy et Max. Le premier est hallucinant, comme toujours, mais, *sorry Buddy, my main man is Max*.

J'aimerais bien écouter deux quintettes d'aujourd'hui s'affronter gaiement en studio. Si techniquement c'était possible en 1959, ça doit pouvoir l'être encore aujourd'hui, non ?

Moanin'
ART BLAKEY AND THE JAZZ MESSENGERS
EXTRAIT DE MOANIN' (BLUE NOTE, 1959)

Le 33-tours avait, j'imagine, dû sortir au printemps 1959, tandis que Benny Golson, le saxophoniste des Messengers, avait déjà quitté le groupe d'Art Blakey pour former The Jazztet avec le trompettiste Art Farmer.

Mais c'est bien le 30 octobre 1958 que ces nouveaux et jeunes Messengers (Lee Morgan, trompette, avait 20 ans, Bobby Timmons, piano, à peine deux de plus) ont gravé notre Pépite du jour, signée Timmons, qui finit par mettre en forme cet *amen chorus* typique de la *church music* sous l'amicale pression du directeur musical des Messengers, Benny Golson.

Béni soit Benny : *Moanin'* est l'un de ces thèmes qui s'inscrivent à la vie à l'amour dans votre mémoire dès la première écoute. Et puis il y a le *backbeat* du grand Art bien sûr, strié quand il faut de roulements de caisse claire façon papier déchiré, le bref solo de Jymie Merritt, qui mérite des louanges, celui de Timmons, d'une rare générosité.

Mais il y a, aussi, les soli respectifs de Messieurs Morgan et Golson, tellement inventifs, tellement swingants, tellement mélodiques qu'on se demande comment ils ont pu atteindre un tel degré de perfection en une seule prise. Le début du solo de Morgan est un cas d'étude, la fin aussi, que Golson prolonge avec un à-propos sidérant au début du sien.

Ils se parlent comme les oiseaux dans les arbres ces deux-là, et leurs chants de bonheur et de lumière disent toute l'Histoire du jazz, celui de l'âge d'or du hard-bop. Amen.

Speed It Up
ANDRÉ CECCARELLI
EXTRAIT DE CECCARELLI (CARLA MUSIC, 1977)

C'était deux après l'aventure hélas éphémère du "supergroup" CCPP (C pour André Ceccarelli et Marc Chantereau, P pour Christian Padovan et Slim Pezin), et deux ans avant celle, trop courte aussi, de Bad News Travels Fast, second *supergroup* dont on attend d'ailleurs désespérément la réédition des deux albums cultes, *featuring*, entre autres, les frères Brecker (Randy à la trompette, Michael au saxophone), et publiés sur Casablanca, le label de Kiss et de Parliament. Entre ces deux histoires sans lendemains, André "Dédé" Ceccarelli, ce fantastique batteur, en avait profité pour enregistrer son premier opus perso, qui portait uniquement son nom de famille, parce que c'était vraiment, j'imagine, une histoire de famille que celle de ce 33-tours. Il y avait là les meilleurs musiciens du moment, et notamment Jannick Top, compositeur de notre Pépite du jour et légende vivante de la basse électrique. J'ai acheté ce disque bien avant de découvrir Tower Of Power. Pourquoi citer ce monstrueux funk band de la Bay Area ? Parce que *Speed It Up* ressemble furieusement à un de leurs classiques, *What Is Hip ?*, mais je ne le savais donc pas encore quand j'ai découvert *Speed It Up*, chanté par Alex Ligertwood, future voix majeure de Santana, et ex-compagnon de route de Brian Auger. Qu'importe : j'adorais cette leçon de groove sur tempo vertigineux ; André et Jannick font chavirer de bonheur autant que David Garibaldi et Francis Rocco Prestia (la section rythmique de Tower Of Power). On n'oublie pas le solo d'orgue d'Henri Giordano, ces effets de synthé qui ressemblent presque à des scratches, et la section de souffleurs qui pulse et souffle au millimètre (François Jeanneau, Alain Hatot, Jacques Bolognesi, Patrick Bourgoin... excusez du peu).

Max Roach
et Buddy Rich.
Photo : X/DR.

Golden Rainbows

ALPHONSE MOUZON

EXTRAIT DE MIND TRANSPLANT (BLUE NOTE, 1975)

West Hollywood, mars 1975. En plein cœur de la nuit, un bruit assourdissant provient d'une des suites du Hyatt On Sunset, alias "The Riot House" : un fou furieux passe un disque à un volume délirant et semble même jouer de la batterie par-dessus ! À trois heures du mat' ! Aux clients sidérés qui appellent la réception, le gardien de nuit répond que le fauteur de trouble ne décroche pas son téléphone. Le manager de l'hôtel est allé frapper à la porte : sans succès.
Mais qui bravait ainsi le réglement intérieur ? John Bonham bien sûr, en tournée avec Led Zeppelin. Et sur quel disque jouait-il ? "Mind Transplant" d'Alphonse Mouzon, celui où nous avons extrait notre Pépite du jour ! (Bonham avait une chaîne hi-fi dans sa suite et s'était fait installer un petit set de batterie au pied du lit...)
Imaginons donc le légendaire Bonzo imprimant sur notre Pépite du jour son groove phénoménal sur celui, qui ne l'était pas moins, d'Alphonse Mouzon – Mouzon, Max Roach, Al Jackson, Lenny White... : le génial enclumeur de Led Zep' ne cachait pas son admiration pour les grands batteurs afro-américains.

Golden Rainbows est un magnifique instru jazz-rock porté par la pulsation funky du leader (et compositeur). C'est lyrique et lent, ça commence par le bruit de la mer, c'est un morceau comme on pouvait alors en entendre sur les disques du "rival" de Mouzon, Billy Cobham. La parenté est renforcée par la présence du regretté Tommy Bolin à la guitare qui, faut-il le rappeler, avait mis le feu (sacré) sur "Spectrum" de Cobham en 1973. Et là, juste avant de remplacer Ritchie Blackmore dans Deep Purple, il signait dans *Golden Rainbows* l'un de ce soli dont il avait le secret, sensuel et "psychédélectrique", marqué par sa science des effets, son goût pour la phrase juste, les enfilades de notes hantées par le blues immémorial.

Fiasco

PAUL MOTIAN TRIO

EXTRAIT DE IT SHOULD'VE HAPPENED A LONG TIME AGO (ECM, 2013)

Cela fera bientôt dix ans que Paul Motian nous a quittés (son cœur s'est arrêté de battre le 22 novembre 2011 à Harlem), et trente ans qu'un fabuleux concert qu'il donna au New Morning avec ce trio hante ma mémoire ; Bill Frisell était à la guitare électrique, Joe Lovano au saxophone ténor. Trio hors norme s'il en est, qui peut raisonnablement être considéré comme l'un des plus grands de l'Histoire du jazz.

Notre Pépite du jour figure à l'origine dans l'album "It Should've Happened A Long Time Ago", le premier du trio, et c'est peu dire que ces trois Maîtres se sont "trouvés" sans

Alphonse Mouzon photographié par Dominique Cazenave.

attendre, jouant comme un seul homme dès la première seconde (c'est tout à fait l'impression que donne le morceau-titre qui ouvre l'album original). Dans *Fiasco*, deuxième morceau du disque, ils jouent déjà, à peine leur union libre scellée sous le sceau de l'idée la plus sensuelle et fluide de l'*interplay* (de l'interaction si vous préférez), à se chamailler gaiement : Motian commence solo, puis Frisell et sa guitare synthétiseur (désormais) vintage lui répondent illico, bientôt suivi par Lovano, qui laisse ensuite Frisell (é)tirer sur une toile imaginaire des traits et des lignes de couleurs, pour lui-même reprendre la parole et distiller de ces phrases toutes en rondeurs subtilement étranglées.
Celui qui fait tourner ce génial manège à trois est bien sûr notre cher Paul d'attraction, qui fait bouillonner sa batterie, cuisinant une incroyable tambouille rythmique faussement primitive, qui donnerait presque l'impression qu'il s'affranchit sans demander son reste de toute forme de contrainte, ce qu'il fait, bien sûr, avec une sorte de jubilation enfantine absolument géniale.

Il Camino

ALDO ROMANO

EXTRAIT DE IL PIACERE (OWL RECORDS, 1979)

Ça vous dit deux minutes et cinquante secondes de bonheur, un duo guitare acoustique et bandonéon, une mélodie qui sonne comme un doux miracle, un air qu'on a l'impression de connaître depuis toujours, dès la première écoute ? Ça s'appelle *Il Camino*, une chanson sans paroles, remède sans ordonnance aux angoisses du moment, à ces vagues qui n'en finissent pas d'obscurcir l'horizon.
Le spleen d'*Il Camino* n'est pas que de Paris, il est des faubourgs de l'universel ; la douce mélancolie qui émane de cette composition signée par un batteur qui sait le pouvoir discrètement magique d'une mélodie "en chanteuse" est aussi prégnante que le blues ou saudade d'ailleurs et de là-bas.
Pourtant c'était bien à Paris, rue de Seine, au Studio Acousti, le 21 décembre, avant-hier, il y a quarante-trois ans, fin 1978 donc, sous la supervision du producteur Jean-Jacques Pussiau, monsieur OWL Records, qu'Aldo Romano, batteur d'importance, figure essentielle du jazz depuis des lustres, mais aussi guitariste, et chanteur à ses heures, a gravé dans le marbre *Il Camino* en duo avec Michel Portal, anxieux souffleur de rêves (clarinettes et saxophones) capable de faire chanter, aussi, nous y revoilà, un bandonéon.

Deux ans plus tard, un peu plus à l'ouest, au Studio du Palais des Congrès, un certain Claude Nougaro ajoutera des paroles à *Il Camino*, qui deviendra *Rimes*.

Le bassiste Marcus Miller, le guitariste Jamie Glaser, le claviériste Donald Blackman, le guitariste Nick Moroch et le batteur Lenny White.

PHOTO : X/DR

Night Games

LENNY WHITE

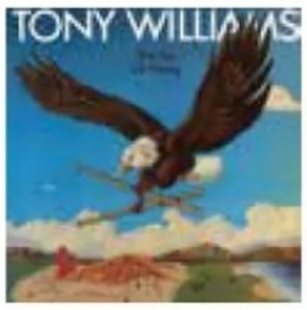
EXTRAIT DE STREAMLINE (ELEKTRA / ASYLUM, 1978)

Marcus Miller est l'un des personnages récurrents de la Pépite du jour, mais profitons-en pour rendre hommage à son premier mentor, le grand batteur Lenny White, à travers un disque d'icelui, "Streamline", grand cru jazz-funk enregistré quand Marcus avait le même âge que Kylian Mbappé l'année où il remporta sa première Coupe du Monde.
L'homme au chapeau, à cette époque, c'était Lenny White, pas Marcus, qui lui portait fièrement une afro – il y a quelques années, dans la loge du New Morning, j'avais longuement interviewé Lenny White et il avait tenu à préciser, l'air malicieux, que c'était lui qui avait influencé Marcus pour le port du chapeau plat, pas Lester Young !
Sinon, notre Pépite du jour est la seule composition de l'album signée Marcus Miller. Ce n'est peut-être pas le titre le plus connu de l'album – *Struttin'* est devenu un mini-classique, et la reprise de *Lady Madonna* featuring Chaka Khan est jubilatoire –, mais il a un côté épique, mélodique, fiévreux et généreux qui donne le sourire. Don(ald) Blackman prend un solo de Fender Rhodes, suivi par les deux guitaristes, Jamie Glaser et Nick Moroch. Derrière les fûts, le patron prend le sien aussi, et

c'est une fête percussive marquée par des breaks et des roulements qui font sauter de joie. Quant à Marcus, il sonne comme le Miller des débuts : déjà magnifiquement, mais encore sous l'influence – fructueuse – de Jaco Pastorius.

Morgan's Motion
TONY WILLIAMS
EXTRAIT DE THE JOY OF FLYING (COLUMBIA, 1979)

Attardons-nous ce matin sur cet hallucinant duo.
Tony Williams à la batterie.
Cecil Taylor au piano.
Dernier morceau de l'album. Le plus long.
Rien à voir avec les autres. Huit minutes et vingt-quatre secondes d'une conversation inouïe entre deux virtuoses hors norme.



Si Miles Davis n'avait pas embauché Tony Williams dès 1963, sans doute celui-ci aurait joué plus souvent avec Cecil Taylor, et peut-être même enregistré avec lui. Mais il fallut donc attendre la fin des années 1970 pour qu'ils se retrouvent enfin en studio pour graver ce duo mémorable.
Plus qu'un duo cependant, c'est un combat, amical et pacifique.
Boxent-ils ?
Catchent-ils ?
Dansent-ils ?
S'envolent-ils ?
Philosophent-ils ?
Peignent-ils ?
S'engueulent-ils ?
S'amusent-ils ?
Rigolent-ils ?

Un peu tout ça à la fois me semble-t-il.
De ce Bösendorfer noir et blanc Cecil Taylor fait surgir un geyser multicolore de notes (fu)rieuses, et c'est sidérant de beauté convulsive ; sur cette batterie jaune Tony Williams fait gronder le tonnerre à fleur de peaux, en divins roulements, et ses cymbales, oui je crois bien, prennent feu.
Pour en savoir plus, lisez le remarquable livret de cette réédition CD rédigé par A. Scott Galloway.

Heather
BILLY COBHAM
EXTRAIT DE CROSSWINDS (ATLANTIC, 1974)

Les beautés crépusculaires des huit minutes de ce songe éveillé n'ont que peu d'égal. *Heather*, c'est la douceur même, mise en musique par un batteur d'exception dont la discographie personnelle est auréolée par deux chefs-d'œuvre : "Spectrum", son premier 33-tours (*Stratus* aurait pu être notre pépite du jour), et "Crosswinds", dont *Heather* est le cœur battant ; un cœur au repos, apaisé, qui battrait le plus lentement possible, comme pour mieux apprécier tout ce qui se joue.

Outre Billy Cobham et le contrebassiste John Williams, tout en délicatesses pointillistes, deux grands hommes se distinguent : George Duke et ses claviers lunaires aux reflets argentés (à cette époque, il tournait avec Frank Zappa), et Michael Brecker, qui grave un solo de saxophone ténor absolument divin, modèle de perfection habitée. Lui qui fut toute sa (trop courte) vie durant son critique le plus sévère (les perfectionnistes sont forcément des éternels insatisfaits) s'était peut-être dit, allez savoir, que pour une fois, il avait bien fait les choses.

Take The "A" Train
SHELLY MANNE
EXTRAIT DE 234 (IMPULSE, 1962)

Ce visage en gros plan, cadré-coupé côté droit, cette clope au bec, ce titre, jusqu'à cet astérisque après son nom qui renvoie à petite une note placée à la verticale, sous le titre (raisons contractuelles sans doute) : *Courtesy of Contemporary Records*. Ce qui nous rappelle que *our man Manne*, notre Shelly batteur avait pris non pas le *"A" Train* mais l'avion pour venir enregistrer à Englewood Cliffs (New Jersey) ce 33-tours sous la supervision de Bob Thiele.
Car Shelly Manne était un *West Coast guy*, l'un des musiciens les plus demandés qui soient, qui connaissait tous les studios de Los Angeles par cœur. Coleman Hawkins aussi était venu en avion, de Schenectady ; Hank Jones et George Duvivier, en revanche, avaient dû prendre l'autocar, ou la voiture.

Mais à peine arrivés au Rudy Van Gelder Studio, il fallut donc lancer le train sur les bons rails : *Take The "A" Train*, cette merveille composée par Billy Strayhorn, le merveilleux alter ego de l'hyper-merveilleux Duke Ellington.
« Qu'est-ce que tu vas faire, Shelly ? », demanda Hawkins, alias "The Hawk". Réponse du drummer : *« I'm just going to stick in a boom and a bop. »* J'ADORE cette réponse.
Résultat : Shelly mène le tempo, lent et tournicotant, sur sa cymbale ride. Captivant ce chabada. Et les accords flamboyants d'Hank Jones, on ne peut plus ellingtoniens, qui tournent, que dis-je, qui dansent autour du thème (*« Jeu thème moi non plus »* ?), c'est magique.
Et quand "The Hawk" le vénérable fait son entrée, le tempo change, va bon train (mais pas trop vite non plus), le swing irradie l'atmosphère, la sonorité suave et moelleuse du saxophone ténor (avec ce je ne sais quoi de mordant) parfume la pièce. Vive le jazz.
Et puis George Duvivier sculpte un bref solo (quel beau son), tandis que Manne & Jones lancent des confettis sonores. Ils terminent comme ils ont commencé, et nous les attendons sur le quai pour les applaudir. Respect.

Shelly Manne dans un studio de Los Angeles. Photo : X/DR.

Mélodies Nocturnes

Retrouvez la chronique musique et jazz de Michel Mompontet chaque vendredi dans le 23h.

franceinfo:
radio . web . tv canal 27

En partenariat avec
jazz magazine

Âmes sœurs

9 Pépites de soul(wom)en

FLASHEZ CE QR CODE ET ÉCOUTEZ CETTE PLAYLIST

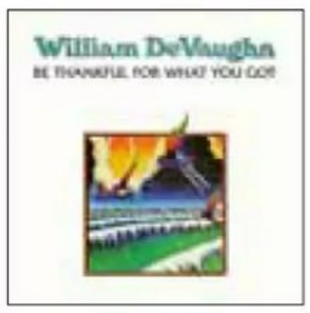
Lover And Friend
MINNIE RIPERTON
EXTRAIT DE MINNIE (CAPITOL, 1979)

D'elle, on connaît par cœur *Les Fleur* (sans "s", respectons la touchante faute d'origine), la ballade érotique *Inside My Love*, remise en pleine lumière par Quentin Tarantino dans *Jackie Brown*, et bien sûr *Lovin' You*, extrait du bien nommé "Perfect Angel", l'album que Stevie Wonder, alias "El Toro Negro" (genre *« Motown ne saura pas que c'est moi comme ça »* : de toute façon notre ami faisait ce qu'il voulait), avait entièrement coproduit et irradié de ses talents, pardon, de son génie d'arrangeur, compositeur et multi-instrumentiste en 1974.
Cinq ans plus tard, il n'était pas prévu qu'il participe au premier 33-tours de Minnie Riperton pour Capitol, mais il fut appelé à la rescousse par Richard Rudolph, le mari de Minnie, pour aider à mettre en forme *Lover And Friend*. Et comme d'habitude, oserait-on dire, Wonderful Stevie ajouta sa touche magique à la batterie, à la basse synthétiseur, au piano, au clavinet et au célesta, toujours sous le pseudo d'El Toro Negro. Pour faire bonne mesure, la section de cuivres de Seawind fut ajoutée dans le mix.

« One, two… One, two… » [Intro de piano.] *« Again… One, two, three, four… »* [La même intro, avec cette fois les cordes arrangées par Jeremy Lubbock.]
Oui, c'est Stevie *himself* qui donne le la, façon faux départ subtilement mis en scène et en sons, laissant bientôt groover sous ses doigts son synthé basse, puis en donnant (le bon) tempo à la batterie. Minnie Riperton chante comme un soleil, et la vie est belle, augmentée dans sa réalité par ce doux génie de Stevie.
Peu de temps après, hélas, au matin du 12 juillet 1979, la chanteuse à la voix d'or succomba à son cancer du sein sur son lit de douleur, au Cedars Sinai Hospital. Elle écoutait la cassette d'une chanson envoyée spécialement par Stevie. Elle avait 31 ans.

Be Thankful For What You Got
WILLIAM DeVAUGHN
EXTRAIT DE BE THANKFUL FOR WHAT YOU GOT (ROXBURY RECORDS, 1974)

Certaines chansons sont si réussies, si touchantes, et chantées avec un feeling et une justesse si rares qu'elles semblent dès la première écoute avoir toujours fait partie de votre vie. C'est le cas de *Be Thankful For What You Got*, monument de perfection sonore des années 1970 entré dans la mémoire collective, bien plus que le nom de son auteur et compositeur.
La première fois que j'ai écouté ce bijou enregistré aux légendaires Sigma Sound Studios de Philadelphie avec la majeure partie des musiciens du fameux MFSB Orchestra, j'ai pensé que ce devait être une chanson de Curtis Mayfield que je ne connaissais pas encore. Faux : c'était William DeVaughn. Qui donc ? Il a fait beaucoup de disques ? Non ? Et celui-là, on le trouve ? Pas facilement...

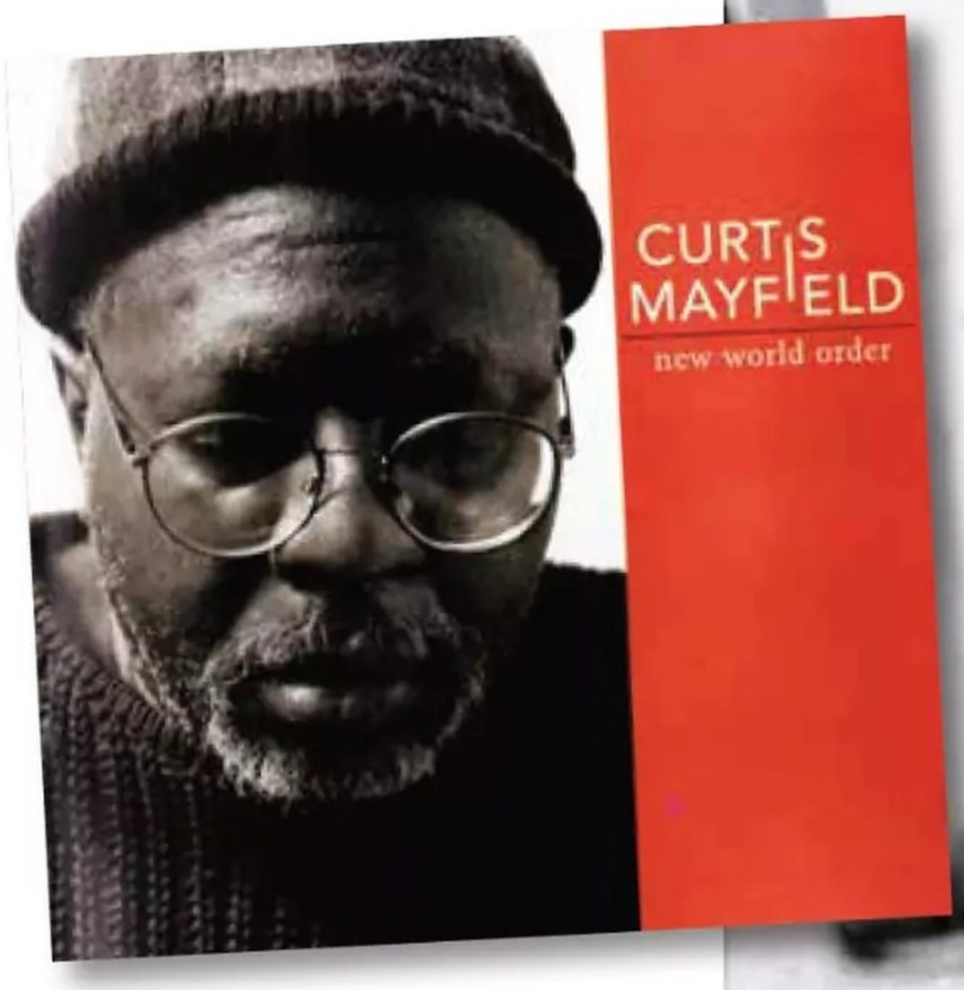


Ce qui est facile, en revanche, c'est de se laisser porter par le groove souple et félin de la batterie d'Earl Young ; de goûter les nappes d'orgue de John Davis, les guitares siamoises de Bobby Eli et Norman Harris, la basse de Rusty Jackman, les percussions de Larry Washington, le vibraphone de Vince Montana...
Ce qui résonne instantanément en nous, aussi, c'est ce message, cet appel à la fierté des hommes et des femmes de peu : *« Though you may not ride a great big Cadillac / Gangster white walls, TV antennas in the back / You may not have a car at all / But remember, brothers and sisters, you can still stand tall. »* Voilà bien des mots justes et des images fortes qu'un Curtis Mayfield – William DeVaughn possède d'ailleurs un falsetto très proche du sien –, un Stevie Wonder ou un Marvin Gaye n'auraient pas reniés.
William DeVaughn fut comme on dit dans son pays natal un *one hit wonder*, il n'eut "que" cette merveilleuse chanson en lui pour nous dire sa vision du monde (sur l'album, *Blood Is Ticker Than Water*, presque aussi réussie, ressemble à un copié-collé de *Be Thankful...*), mais elle suffit à marquer son époque.

People Make The World Go Round
THE STYLISTICS
EXTRAIT DE THE STYLISTICS (AVCO, 1972)

Make The World Go Round des Stylistics, c'est un peu, beaucoup, passionnément et à la (douce) folie comme *Be Thankful For What You Got* de William DeVaughn : une chanson si parfaite qu'elle est presque trop belle pour être vraie. Découverte en 1994 grâce à Spike Lee, qui avait eu la bonne idée de l'utiliser dans le générique (magnifique) de *Crooklyn*, film très attachant s'il en est.
Ce qui saisit d'emblée dans ces six minutes et des poussières (d'étoiles) de magie soul *made in Philly*, c'est le souffle du vent, le falsetto cristallin de Russell Thompkins, Jr., ce petit riff de piano électrique doublé à la basse, ces cordes frissonnantes, la pédale charleston d'Earl Young, le marimba de Vince Montana, ces paroles qui interpellent, qui parlent d'éboueurs qui ne ramassent pas les poubelles et de bus en grève... Sans parler de ces arrangements à pleurer de bonheur qui sont une leçon de savoir-jouer.

Il faut bien sûr saluer le talent inouï de la parolière Linda Creed et de Thom Bell, duo de songwriters aux doigts de fée (Bell signe aussi la production et les arrangements, où la subtile touche "burtbacharachienne" fait la différence).
People Make The World Go Round devint vite un tube et un standard, repris par Michael Jackson (avec d'autres paroles), Milt Jackson ou encore Freddie Hubbard.



We People Who Are Darker Than Blue

CURTIS MAYFIELD

EXTRAIT DE NEW WORLD ORDER
(WARNER BROS. RECORDS, 1996)

Curtis Mayfield est un génie. Et Roger Troutman un maître absolu du funk électronique, multi-instrumentiste surdoué, virtuose jubilatoire de la *talk box* (si souvent copié, jamais, ô grand jamais égalé). En 1996, le second était venu chez le premier – avec son frère Terry – pour l'aider à enregistrer deux chansons, *It Was Love That We Needed* et cette reprise de *We People Who Are Darker Than Blue*, dont la VO figurait dans le premier album solo de Curtis Mayfield, "Curtis" (1970), ce chef-d'œuvre.

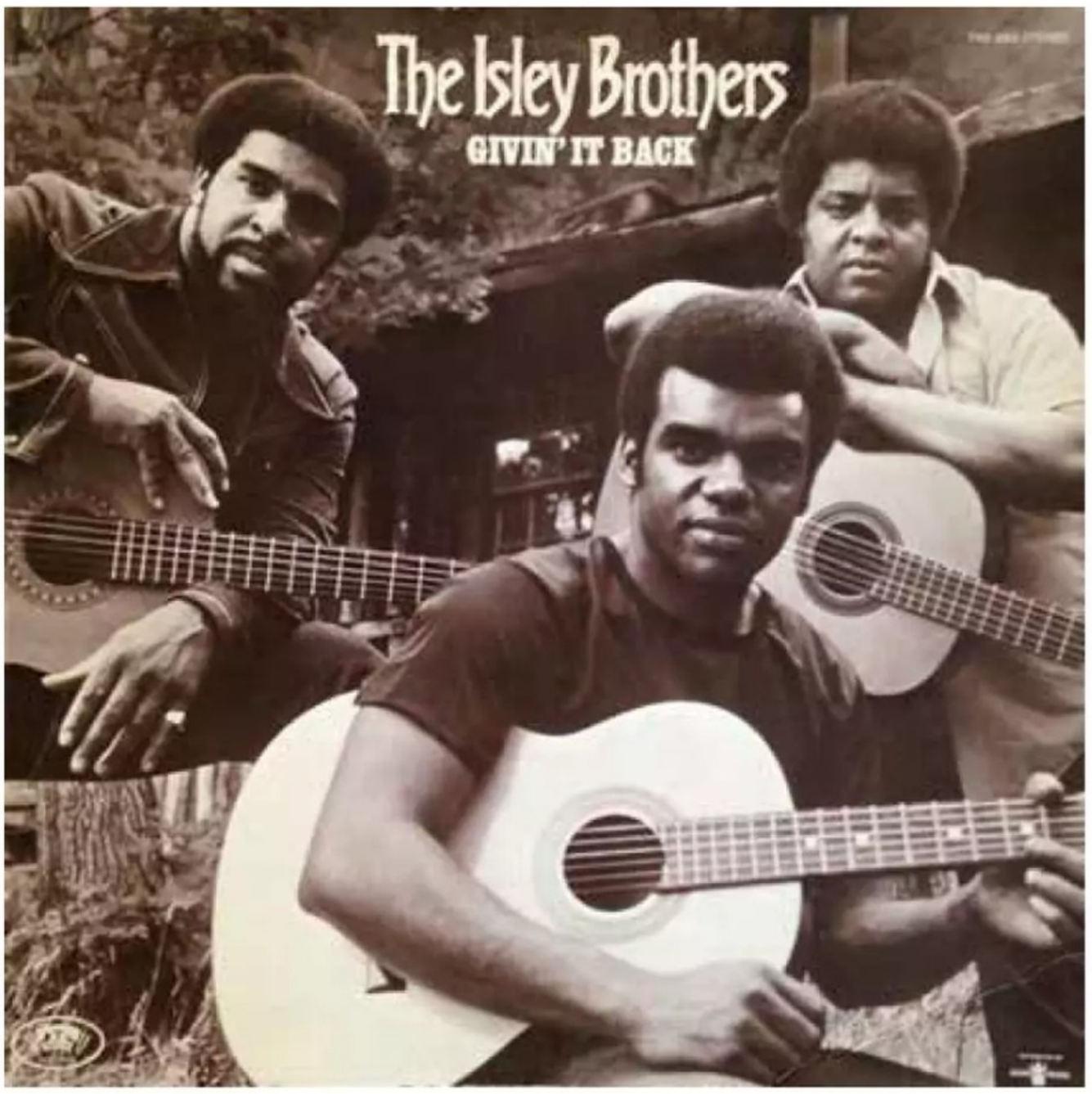
« L'aider à enregistrer » ? Oui, parce que le doux génie au falsetto inimitable était paralysé, suite à son terrible accident de scène, six ans plus tôt (une rampe de lumières lui était tombé dessus, trois vertèbres brisées, saleté de destin).

Alors Terry "Zapp" Troutman installa des speakers tout autour de lui, pour que la musique l'entoure, qu'il puisse s'entendre chanter, sans forcer, ligne par ligne, mot par mot si nécessaire : *« We people who are darker than blue / We got no time for segregating / Let's talk about brown and yellow too. »*

Résultat, une émotion singulière, cette voix si forte et si fragile à la fois, le fameux break central recréé avec toute la maestria Troutman (sans forcer le trait, tout en délicatesse, mais le funk est là, comme en filigrane).

Cette reprise hyper émotionnelle rejoint dans mon Panthéon Décousu celle de *I Heard It Through The Grapevine*, enregistrée par Roger Troutman en 1981, qui elle aussi, mine de rien, dégage une certaine forme d'émotion, sous ses oripeaux ultra funky. Curtis et Roger ne sont plus de ce monde, et c'est bien triste.

Curtis Mayfield photographié par Christian Rose.



Ohio / Machine Gun

THE ISLEY BROTHERS

EXTRAIT DE GIVIN' IT BACK
(T NECK EPIC / LEGACY, 1971)

Un rythme de marche joué par George Moreland, l'orgue de Milton Westley, puis, irradiant l'atmosphère, vous prenant aux tripes dès les premières secondes, la voix poignante et déchirante de Ronnie Isley, bientôt rejointe par celles de ses frères Rudy et Kelly. Les Isley Brothers chantent Neil Young, et leur reprise de *Ohio*, *protest song* qui relatait la fusillade de l'Université d'État de Kent le 4 mai 1970 (le 45-tours était sorti juste un mois plus tard) était l'une des huit qui formaient cet album mettant en valeur l'art du songwriting d'auteurs-compositeurs nommés Bob Dylan, Stephen Stills, Bill Withers ou encore James Taylor (pas franchement du menu fretin).
« Four dead in O-hi-o » répété à l'envi, comme un mantra, ces mots qui vous hantent, soulignés par la guitare d'Ernie Isley et la basse de Marvin Isley.
« Tell me why... » Puis Ronnie se met à chanter *Machine Gun*, créé sur scène deux ans plus tôt par un poète génial qu'ils avaient embauché en 1964 pour jouer de la guitare sur l'un de leurs 45-tours, *Testify (Part 1 & 2)*. Jimi Hendrix bien sûr.
Coupler ainsi *Ohio* et *Machine Gun* est une idée magnifique. Encore faut-il pouvoir les interpréter en y mettant tout son cœur, et une forme de rage contenue, ce que les Frères Isley réussissent à la perfection.
Tandis que Rudy (ou est-ce Kelly ?) se lance dans une sorte de prêche froidement descriptif, Ronnie fait valoir la force de persuasion gospel de son chant, non sans glisser un *« Jimi Hendrix would say »*, comme pour rappeler que l'esprit de leur Brother disparu est toujours aussi présent. Cinquante ans après, comme vous vous en doutez, cette double reprise n'a absolument rien perdu de sa puissance émotionnelle.

Tell Me Something Good

RUFUS FEATURING CHAKA KHAN

EXTRAIT DE RAGS TO RUFUS (ABC RECORDS, 1974)

En 1973, Rufus livre au monde son premier 33-tours avec, déjà, une reprise de Stevie Wonder, *Maybe Your Baby*, que leur jeune et fougueuse chanteuse Chaka Khan interprète avec tout son cœur, qui bat très fort pour la musique de Stevie.
Avant de commencer à enregistrer leur second album, elle n'hésite pas à demander à son producteur, Bob Monaco, si d'aventure ce cher Stevie ne pourrait pas leur composer spécialement une chanson.
Bob Monaco a des connexions, et le rêve de Chaka devint réalité : *« Guys, Stevie will come right here to show you a new song »*, annonça-t-il fièrement à ses protégés. *« Yeah, right... »*, répondirent-ils, en se demandant si ce n'était pas une blague. Non. Stevie était bien là, devant eux, prêt à leur jouer sa chanson-rien-que-pour-eux. *« Ouais, hmm, heu, t'en n'aurais pas une autre, Stevie ? »*, osa dire Chaka Khan au maître, exprimant haut et fort ce que ses compères pensaient tout bas. *« I didn't mean to be rude »*, précise-t-elle dans son autobiographie, *Through The Fire*. Certes, mais quel culot !
Cela dit, Stevie ne prit pas ombrage de cette remarque franche et directe : *« C'est quoi ton signe, baby ? - Bélier. - Bélier ? Eh bien, j'ai une chanson pour toi. »* Et Stevie se mit à jouer pour sa petite assemblée notre Pépite du jour, *Tell Me Something Good*, encore à l'état embryonnaire. Et là, des sourires se mirent instantanément à barrer les visages. Allez, au boulot ! Chaka et Stevie se mirent à travailler pour transformer cette *« petite chansonnette »* (selon les mots de Bob Monaco) en tube potentiel.
Ce qu'elle devint, par la grâce de la voix de Chaka, et de ses mots, qu'elle "oublia" d'ailleurs de cosigner avec Stevie (ou sans doute ne lui en avait-on pas donné l'occasion...), n'en tirant cependant, selon elle, aucune amertume, tant *Tell Me Something Good* devint l'une des *signature songs* du groupe, au même titre que l'autre pépite de cet album, *You Got The Love*, coécrite avec le guitariste Ray Parker, Jr.

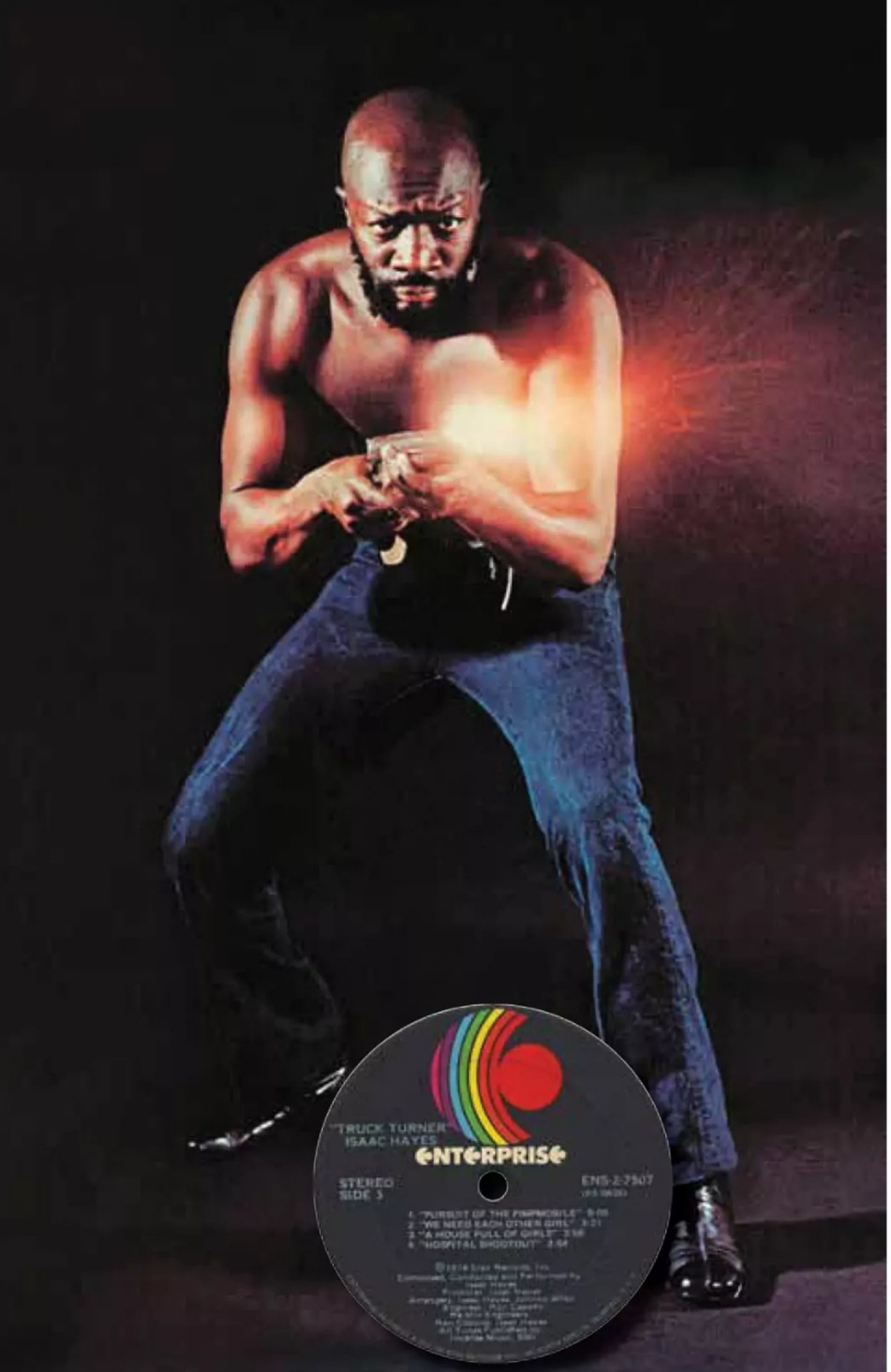
Lady Love

JON LUCIEN

EXTRAIT DE RASHIDA (RCA, 1973)

Je m'en souviens comme si c'était hier de cette première conversation avec Roland Brival ; je venais de découvrir son album culte, "Créole Gypsy", tout juste réédité en CD, et je lui avais avoué que sa voix me faisait penser à celle de Jon Lucien, que je venais de découvrir aussi. *« Jon Lucien ?! Le Marvin Gaye caribéen ?! Tu me touches beaucoup là : j'adore Jon Lucien. »*

Moi aussi. Vous aussi.
Au verso de la pochette de "Rashida", le second album du natif des Îles Vierges, Henry Mancini lui-même signe de brèves et enthousiastes liner notes, et dit toute son admiration pour ce chanteur *« qui a grandi à St. Thomas »* et *« fait ses classes à New York City »*. Il souligne aussi la qualité des orchestrations de Dave Grusin (qui pose délicatement ses doigts sur un Fender Rhodes, et ça aussi c'est très agréable à l'oreille).
Il a bien raison Monsieur Mancini. Notre Pépite du jour, *Dame Amour*, est une ballade d'une noblesse rare. La voix grave et sensuelle de Jon Lucien fait merveille ; toute de velours moiré, elle se love telle une Lady dans un écrin de cordes mouvantes, tandis



Pursuit Of The Pimpmobile
ISAAC HAYES
EXTRAIT DE TRUCK TURNER (ENTERPRISE, 1974)

Ok, rien ne surpassera jamais la perfection absolue du *Theme From Shaft* de 1971. Son génial architecte en chef, coauteur (avec David Porter) de *Soul Man* et de *Hold On, I'm Comin'*, singles légendaires de Sam & Dave, et pionnier de la soul en format LP (avec, dès 1969, le pharaonique "Hot Buttered Soul"), a par la suite cherché à retrouver la formule magique de cet instrumental rappé-chanté, allant même, en 1978, jusqu'à enregistrer *Shaft II* (dans l'album "For The Sake Of Love"), tandis que The Bar-Kays, dès fin 1971, sortirent un single nommé *Sons Of Shaft*. Nous-mêmes, on se demandait si dans un autre disque du "Black Moses", un autre truc aussi fort que *Theme From Shaft* n'était pas caché.
Puis on a découvert la BO de "Truck Turner" et les neuf minutes en fusion de *Pursuit Of Pimpmobile*, flamboyant instrumental (l'écouter au casque en magnifie les vertus cinémascopiques) au gré duquel Isaac Hayes et ses fidèles lieutenants de Movement (Lester Snell aux piano électrique, Charles "Skip" Pitts à la guitare wah wah, Willie Hall à la batterie, Gary Jones aux percussions…) déploient avec certaine maestria leur incomparable savoir-faire.
Les arrangements sont à tomber, les breaks sont vertigineux, les cordes tournoyantes, les flûtes volent, l'orgue est obsédant… Tout cela est époustouflant.

PHOTO : X/DR (ENTERPRISE)

que tinte une guitare acoustique (les premières mesures, on dirait du Jobim, on dirait le Brésil) et qu'une basse électrique serpente (il est sans doute utile de préciser que Jon Lucien joue de ces deux instruments, et magnifiquement bien). Écoutons-nous de la soul métisse ? Un crooner créole ? Un *singer songwriter* de premier ordre ? Oui, oui et oui. Trois fois, mille fois oui.

Settle For My Love
PATRICE RUSHEN
EXTRAIT DE PIZZAZZ (ELEKTRA, 1979)

On connaît peu de chansons douces et lentes aussi sensuelles que *Settle For My Love* de Patrice Rushen : il y a de la magie dans sa voix (et ces chœurs célestes), comme dans les accords qu'elle joue sur son piano électrique, qui se mêlent si harmonieusement avec la basse de "Ready" Freddie Washington, qui joue aussi de la guitare acoustique. La batterie et les percussions ? Patrice s'en charge, et avec tout autant de finesse et de musicalité – à cette époque, rappelait-elle récemment, ce n'était pas courant pour une femme d'être impliquée dans l'écriture, les arrangements et tous ces instruments : *« La maison de disques ne s'attardait pas sur ce genre de détails, pour elle, je n'étais que la fille qui chante. »*

Cette *« fille qui chante »* avait alors 24 ans, et déjà enregistré quatre disques qu'on chérit autant que celui dont est extrait notre Pépite du jour.
Cette *« fille qui chante »* a une voix d'ange et joue du piano comme personne. Plus subtilement et délicatement influencée par Herbie Hancock que Patrice Rushen ? Non, on ne voit pas…
Cette *« fille qui chante »*, en 1982, écrira un irrésistible tube planétaire et dansant, *Forget Me Nots* (samplé par Will Smith dans *Men In Black*), qui comme le *Miami Vice Theme* pour Jan Hammer est un peu l'arbre qui cache la forêt.
Alors, pour une fois, réécoutez plutôt *Settle For My Love*, une chanson que l'un des plus grands admirateurs de Patrice Rushen, un natif de Minneapolis qu'il n'est plus besoin de présenter, aurait certainement rêvé d'écrire. Mais la réalité, c'est que ce n'est pas un Prince mais bien une Queen, Queen Patrice (c'est ainsi que la présentait Christian McBride il y a peu lors d'un concert au New Morning) qui a écrit, composé (avec Freddie Washington), joué et chanté *Settle For My Love*.

jazz magazine et

présentent

V.O MUSIC
VERSION ORIGINALE MUSIC

Renseignements :
Fred Gluzman
fred@vo-music.com

LES DIVAS DU JAZZ

Pamina **Beroff**
Estelle **Perrault**
Sarah **Lenka**
Cecil **L. Recchia**

Quatre voix enchanteuses entre audace et tradition

4 août
Festival Jazz en Tech
à Céret

14 août
Festival Parfum de jazz
à Mollans-sur-Ouvèze

9 septembre
Festival Jazz en Touraine
à Montlouis-sur-Loire

EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE

PHOTO : JEAN-BAPTISTE MILLOT

les disques

CHOC jazz magazine

LES 11 DISQUES INDISPENSABLES D'AOÛT

PAGE 79
John Coltrane avec Eric Dolphy

PAGE 80
Donny McCaslin
Charles Mingus
Jean-Luc Ponty

PAGE 57
Nina Simone
Joëlle Léandre
Wayne Escoffery
SuperBlue

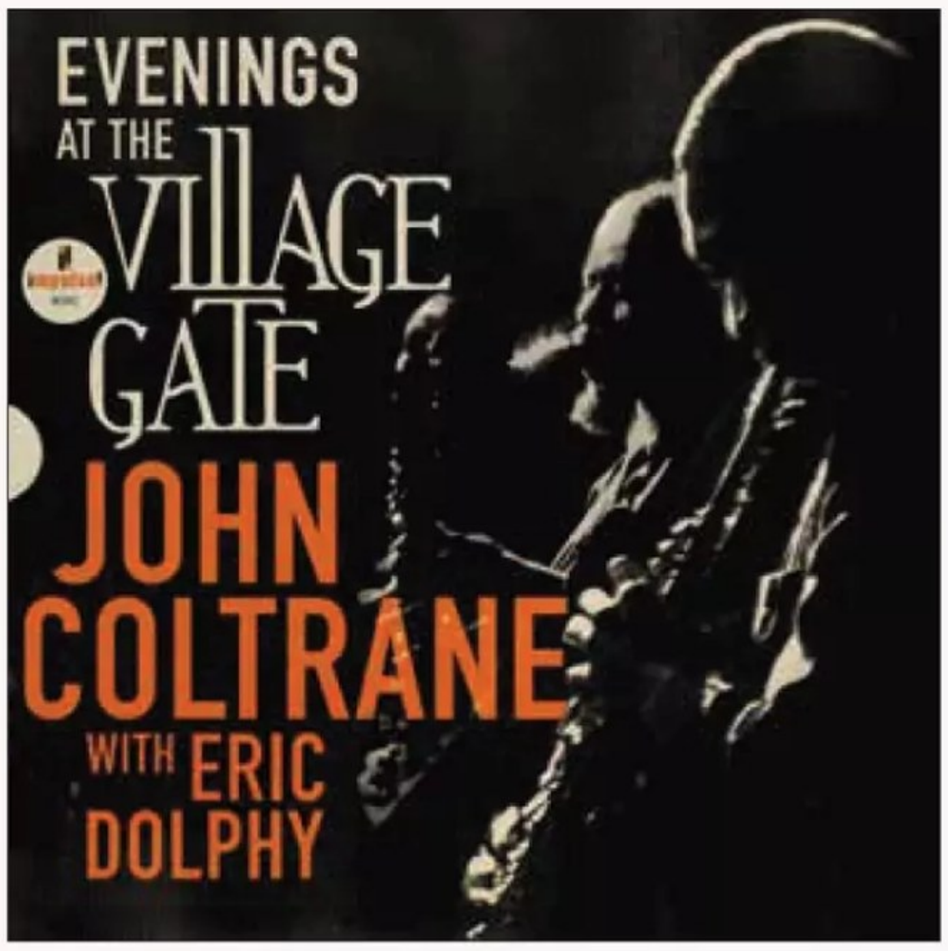
PAGE 83
Vinnie Sperraza

PAGE 85
Noah Howard
The New York Art Quartet

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES CHRONIQUES DE DISQUES

acc accordéon
afl flûte alto
arr arrangements
as saxophone alto
b contrebasse
bars saxophone baryton
bcl clarinette basse
bjo banjo
bs saxophone basse
bsn basson
btb trombone basse
bu bugle
cello violoncelle
cl clarinette
cla claviers, synthétiseurs
cnt cornet
comp composition
cor cor
dir direction
dm batterie
elb basse électrique
elg guitare électrique
elp piano électrique
elec effets électroniques
fl flûte
g guitare
htb hautbois
hca harmonica
hp harpe
mar marimba
org orgue
p piano
perc percussions
plt platines
prod production
prog programmation
ss saxophone soprano
ssn saxophone sopranino
tb trombone
tp trompette
ts saxophone ténor
tu tuba
vib vibraphone
vln violon
voc chant
vtb trombone à pistons

LES CHOCS >>>



John Coltrane With Eric Dolphy
Evenings At The Village Gate

1 CD Impulse / Universal

INÉDIT. En 1961, John Coltrane, créateur en perpétuelle réinvention, se produit en quintette dans un club ouvert en 1958 par l'impresario Art P'Lagoff, le Village Gate, stimulé par "Energic" Dolphy. Une association fusionnelle.

Ces enregistrements, réalisés avec du matériel destiné à mesurer la qualité sonore du club, furent perdus, puis retrouvés, puis de nouveau égarés dans les archives sonores de la New York Public Library, jusqu'à récemment. Si l'on en croit *The John Coltrane Reference,* la bio-discographie signée Lewis Porter ●●●

●●● et quelques autres, cette rencontre fut la première entre les deux musiciens. Elle sera suivie de nombreuses autres, dont une tournée en Europe, et de multiples rencontres occasionnelles, relation définitivement interrompue par le décès prématuré d'Eric Dolphy le 29 juin 1964. D'après Ashley Kahn, ils ont souvent répété ensemble, dans le même état d'esprit créatif. John Coltrane l'a lui-même raconté : *« Eric n'avait plus de plaisir à jouer. Je lui ai proposé de venir, et ce fut comme un nouveau membre de la famille. Nous avons alors décider d'examiner ce qui était en train d'émerger »*.

On ne sera donc pas surpris de trouver une sorte de melting-pot de thèmes propres au répertoire coltranien et d'autres comme le traditionnel *Greensleeves,* ou comme *When Lights Are Low* de Benny Carter, où il faut attendre quatre minutes avant d'entendre l'accompagnement de McCoy Tyner. L'incontournable *My Favorite Things* donne à écouter le chant d'une nouvelle espèce d'oiseau, la grive dolphynienne, dont le cri nous fait rentrer dans *Impressions* en sursautant avant de se familiariser avec un discours plus compartimenté que celui de Coltrane. La surprise, si l'on peut dire à propos d'un album où elle vous attend à chaque coin de note, c'est *Africa*, seul et unique enregistrement *live* répertorié. Dolphy, qui a écrit les arrangements pour la version studio, fait presque à lui seul le big band avec ses résonances de forêt africaine (vibratos, cris, stridences, hurlements), en contrepoint du chant puissant de son leader, quand Elvin Jones fait résonner ses toms en autant de tams-tams tout en permettant à Reggie Workman de se faire longuement entendre en solo.

François-René Simon

John Coltrane (ts, ss), Eric Dolphy (as, bcl, fl), McCoy Tyner (p), Reginald Workman (b), Elvin Jones (dm). Village Gate, New York, 11-23 juillet 1961.

PHOTO : HERB SNITZER

Donny McCaslin
I Want More

1 CD Edition Records / UVM Distribution

NOUVEAUTÉ. Huit ans après sa participation à l'ultime album de David Bowie, le *Blackstar Band* de Donny McCaslin signe sans doute son meilleur disque à ce jour, synthèse idéale de jazz, rock et électro.

Que de chemin parcouru depuis la parution de "Casting Gravity" en 2012 ! En réécoutant avec le recul ce premier opus produit par un autre David B. (Binney), on est frappé d'entendre à quel point prévalait alors au sein du groupe une approche jazz, fondée avant tout sur l'improvisation et l'interaction. Onze ans plus tard, c'est le travail de "mise en son" qui passe au premier plan, avec le concours du coproducteur Jannek Zechner et l'indispensable touche de *sound design* apportée par le claviériste Jason Lindner. Au fil de cet album longueur LP, tout semble fait pour maximiser l'impact de chaque titre, dont la longueur ne dépasse en général guère les cinq minutes : compositions originales accrocheuses, grooves efficaces mais toujours singuliers – avec Mark Guiliana, le 4/4 n'a pas dit son dernier mot ! –, soin apporté à la couleur d'ensemble, y compris à travers l'ajout ici et là de discrets instruments additionnels (flûtes, quatuor à cordes, claviers). Bref, une approche "pop-rock" mise au service d'un disque entièrement instrumental, au contraire de son prédécesseur "Blow" qui convoquait moult chanteurs. Unique soliste, le saxophoniste sait tenir en bride sa virtuosité volubile (malgré tout spectaculaire par moments), l'expressivité et l'énergie primant sur toute autre considération. Avec ses sonorités mutantes, son ambiance volontiers sombre et sa pulsation urbaine, "I Want More" nous entraîne ainsi dans un trip hallucinatoire et terriblement jouissif. On en redemande ! **Pascal Rozat**

Donny McCaslin (ts, fl), Jason Lindner (synth, elp, elec), Tim Lefebvre (elb), Mark Guiliana (dm) + musiciens additionnels. Los Angeles.

Charles Mingus
Changes : The Complete 1970's Atlantic Studio Recordings

1 Coffret 7 CD Atlantic / Warner Music

RÉÉDITION. Regroupant ses sept albums enregistrés pour Atlantic entre octobre 1973 et décembre 1978, ce coffret rend compte de la dernière grande période du contrebassiste avant que la maladie de Charcot n'emporte ce monstre sacré du jazz en janvier 1979 à seulement 56 ans.

Certains des disques réunis ici figurent quasiment depuis leur parution au panthéon mingusien : "Changes One" et "Changes Two", enregistrés en 1974 lors de la même séance à la tête d'un quintette propulsé par le fidèle batteur Dannie Richmond et mettant en valeur deux nouveaux venus dans sa galaxie, le saxophoniste George Coleman et le pianiste Don Pullen, sont traditionnellement reconnus comme ses ultimes chefs-d'œuvre. Mais d'autres pâtissent depuis des années de réputations moins favorables, et c'est l'une des grandes vertus de ce coffret (illustré par plusieurs photos de Guy Le Querrec) que de permettre de réenvisager la totalité de la période avec le recul des années. On retiendra la fraîcheur et le charme direct du bluesy "Three Or Four Shades Of Blues" enregistré en 1977 à la tête d'une formation élargie, offrant une place de choix à trois grands guitaristes (Philip Catherine, Larry Coryell et le benjamin John Scofield), la luxuriance baroque des deux longues suites orchestrales de "Cumbia & Jazz Fusion" faisant dialoguer de façon subliminale dans un contexte latino-onirique Duke Ellington et Nino Rota et l'émouvant "Me Myself An Eye", ultime enregistrement du musicien, alors cloué dans un fauteuil roulant, qui malgré les conditions, vibre tout du long d'une pulsion de vie inextinguible.

Stéphane Ollivier

Personnel détaillé au dos de chaque CD (les rectos et les versos des 33-tours originaux sont repris), livret de 24 pages, liner notes d'Andrew Homzy (analyse de chaque album).

Jean-Luc Ponty
Individual Choice

1 CD ou 1 LP MPS / Verycords

RÉÉDITION. Réédité simultanément en CD et en LP, "Individual Choice" célébrait il y a quarante ans l'union du jazz et des nouvelles technologies électroniques.

Un violon, des synthétiseurs, des séquenceurs pour incarner le futur – et donc le présent –, deux invités majeurs pour rester lié à son histoire personnelle : en 1983, Jean-Luc Ponty, après une décennie triomphale passée à magnifier l'art du jazz en fusion (et en groupe), ose l'album hors norme, affirme un "choix individuel" qui le place face aux nouvelles machines permettant aux musiciens d'explorer l'inouï. Faire danser, planer et chanter son violon avec des rythmes programmés lui ouvre des perspectives sonores qui prolongent *autrement* l'héritage des années 1970. Son lyrisme naturel et son sens mélodique font merveille face à cet univers robotique mais certainement pas hermétique, et encore moins réducteur ou prévisible. Car il y a suffisamment d'humanité dans "Individual Choice" pour qu'on ne se sente jamais seul face à cet homme (quasiment) seul. Il y a donc ce violon chargé d'histoire et de culture, sa section rythmique d'alors sur deux titres (moins surprenants, mais pas moins réussis), et les regrettés compagnons de route des seventies, Allan Holdsworth dans le somptueux *Nostalgia* et George Duke dans le funky *In Spiritual Love* (qui a inspiré le célèbre *Da Funk* des Daft Punk), qui signent des improvisations mémorables. Premier volet d'un diptyque insécable avec "Open Mind" paru un an plus tard (également réédité il y a peu), "Individual Choice" est avec "Imaginary Voyage", "Enigmatic Ocean" et "Tchokola" l'une des pierres de touche de la discographie de Jean-Luc Ponty.

Fred Goaty

Jean-Luc Ponty (vln, cla) + Allan Holdsworth (elg), George Duke (cla), Randy Jackson (elb), Rayford Griffin (dm, perc). Los Angeles, Music Grinder, Cherokee Recording Studios, 1983.

Nina Simone
You've Got To Learn

1 CD Verve / Universal

INÉDIT. Au sommet de son art et de son inspiration, Nina Simone éblouit le public de Newport un beau jour de l'été 1966. Près de soixante plus tard, sa musique aussi personnelle qu'universelle laisse toujours bouche bée.

« *J'ai enregistré trente-cinq albums, ils en ont piraté soixante-dix !* », aimait à dire Nina Simone. Pas sûr que la chanteuse et pianiste aurait goûté ce genre de publications posthumes. Ne craignant plus sa colère, nous pouvons apprécier le cadeau que nous fait ici sa succession avec la sortie sur disque de ce concert inédit capté à Newport. Habituée du festival, Nina Simone semble particulièrement détendue, en pleine possession de ses moyens vocaux et pianistiques avec ses musiciens habituels. Comme souvent lors de ses concerts de cette époque, le répertoire de sa courte performance se partage entre ses tubes, les extraits de ses derniers disques et des compositions qu'elle n'avait pas encore immortalisées sur disque. Elle ouvre avec une belle version de *You've Got To Learn*, un des deux titres de Charles Aznavour qu'elle a enregistrés sur ce qui était alors son récent album "I Put A Spell On You", avant d'attaquer en piano-voix *I Love You Porgy*, ici totalement revisitée. Elle prend le temps d'introduire *Blues For Mama (Hey Lawdy Mama)*, inédit à l'époque, dont elle a écrit la musique sur un texte d'Abbey Lincoln et qui est sans doute le titre le plus classiquement blues de son répertoire. Elle abandonne le piano le temps d'un *Be My Husband* hiératique, où sa voix dialogue avec la charleston de son batteur Bobby Hamilton, qu'elle retrouve pour un *Mississippi Goddam* étonnamment apaisé avant le clore son set avec une ballade en suspension, *Music For Lovers*. Intemporel. **Frédéric Adrian**

Nina Simone (voc, p), Rudy Stevenson (g), Lisle Atkinson (b), Bobby Hamilton (dm). Festival Jazz de Newport, 2 juillet 1966.

Joëlle Léandre
Zurich Concert

1 CD Intakt Records / Orkhêstra

NOUVEAUTÉ. En dépit d'une longue carrière et d'une discographie plus que conséquente, Joëlle Léandre est toujours capable d'ébahir même ceux qui connaissant très bien son œuvre.

Il y a un peu plus d'un an, l'album solo "At Souillac en jazz : Live In Calès' Church" révélait l'improvisatrice française sous son meilleur jour, dans une forme remarquable, une prise de son imparfaite gâchant quelque peu le plaisir. Cette fois, le rendu sonore est parfait et permet d'apprécier pleinement une Léandre au sommet de son art. Tout au long de l'album elle marie avec bonheur les contraires, et parvient à un équilibre unique entre maîtrise et lâcher-prise. Elle confère à ses improvisations libres cohérence et unité sans pour autant leur donner un côté trop architectural et, au contraire, c'est toujours le viscéral qui prime. Son engagement constant et son énergie invraisemblable font bouger, hurler, bruisser, galoper, jaillir la "grand-mère" (comme on surnomme parfois la contrebasse) comme rarement. Elle arrive à la faire sonner presque comme un violoncelle dans la quatrième improvisation, on jurerait que Joëlle Léandre joue de plusieurs instruments dans la deuxième. Sur un autre plan, celui de l'expressivité, elle trouve encore le moyen de mêler les opposés, *Zurich Concert 2* par exemple, relevant autant de l'aérien que du tellurique, tandis qu'à la force de la plage d'ouverture répond la tendresse presque fragile, la sensibilité à fleur de peau du dernier morceau qui s'impose d'emblée comme l'un des piliers de la discographie de Dame Léandre. **Ludovic Florin**

Joëlle Léandre (b). Zurich, Kunstraum Walcheturm, 17 mars 2022.

Wayne Escoffery
Like Minds

1 CD Smoke Sessions Records / UVM Distribution

NOUVEAUTÉ. Dans la lignée de son "Humble Warriors" (2020) le ténor anglo-américain offre un écrin de rêve d'une densité exceptionnelle à quatre *guest stars* dont le chanteur Gregory Porter et le trompettiste Tom Harrell. "Like Minds" est un des albums post-bop de l'année.

Ce deuxième album Smoke Sessions de Wayne Escoffery, enregistré live en studio se veut l'instantané de la collaboration fusionnelle entre ses prestigieux invités et ceux qui forment son quartette depuis 2016, tous âmes sœurs musicales qui se pratiquent depuis des années au gré de collaborations fréquentes ou plus espacées. Escoffery accompagna Tom Harrell pendant dix ans et se lia d'amitié avec Gregory Porter à ses débuts lorsque le saxophoniste menait les jam sessions à l'ancien St. Nick's Pub de Harlem. Tout ce vécu commun jaillit comme une évidence dès les premières notes. Deux titres s'imposent comme les morceaux phares du disque : d'abord la très personnelle *protest song* d'Escoffery *My Truth*, écrite pour Gregory Porter qui retrouve là toute la verve de son célèbre *1960 What ?*, et dont le commentaire social s'enchaîne avec beaucoup d'à-propos avec une bouleversante version en mode *spiritual* du classique reggae *By The Rivers Of Babylon*, hommage aux origines jamaïcaines du leader. Autre temps fort, la réjouissante reprise funk hip-hop du *Nostalgia In Times Square* de Charles Mingus. L'*interplay* quasi télépathique sur des arrangements minutieux, modernes mais toujours ancrés dans cette tradition chère à Escoffery héritée de son maître et père spirituel Jackie McLean, confère une unité captivante et sans temps morts à un kaléidoscope de genres jubilatoire. **Pierrick Favennec**

Wayne Escoffery (ts, ss), David Kikoski (p), Ugonna Okegwo (b), Mark Whitfield Jr. (dm) + Gregory Porter (voc), Tom Harrell (tp), Mike Moreno (elg), Daniel Sadownick (perc). NYC, Sear Sound Studio, 31 mars 2022.

SuperBlue
The Iridescent Spree

1 CD Edition Records / UVM Distribution

NOUVEAUTÉ. On ne change pas une équipe qui gagne. Suite attendue d'un premier disque éponyme paru en 2021, "The Iridescent Spree" voit de nouveau le chanteur Kurt Elling unir ses forces avec le guitariste Charlie Hunter.

À ce duo de haut vol se sont greffés le batteur Corey Fonville et le claviériste DJ Harrison, tous deux membres du combo jazz-funk-hip-hop Butcher Brown, les quatre musiciens assurant collectivement la production de l'album auquel contribue aussi le septette Huntertones Horn. Ces neuf titres sont majoritairement des reprises, judicieuses et variées, dont les vibrations funky irradient l'ensemble. Hormis les arabesques de la flûtiste Elena Pinderhughes improvisant avec élégance sur *Black Cow* signé Joni Mitchell, l'album est dominé par les éblouissantes gymnastiques vocales de Kurt Elling. Quel que soit le genre, son exubérance créative semble infinie. Libéré de toutes contraintes, il donne au collectif une dynamique réjouissante, l'essence de sa virtuosité naturelle et inspirante. SuperBlue, focalisé sur le groove, gomme les lignes entre jazz-fusion et nu-soul, Fonville et Harrison exprimant leur sensibilité hip-hop. Difficile de résister à l'incandescence de *Not Here / Not Now*, renforcé par une efficace section de cuivres, dont la pulse aux syncopes élastiques rappelle celle des légendaires Headhunters de Herbie Hancock. Plus loin, l'ombrageux et poétique *Afterlife* met en lumière la contribution essentielle de Charlie Hunter, enluminant la voix de Kurt Elling de subtiles harmonies et de mélodies tranchantes. Un second opus aussi délectable que bluffant. **Jean-Pierre Vidal**

Kurt Elling (voc), Charlie Hunter (elg), JP Harrison (cla, b) Corey Fonville (dm). + Elena Pinderhughes (fl), Huntertones Horns. New York, Montrose Studios, février 2022.

LES DISQUES >>>

✪✪✪✪ TRÈS BIEN ✪✪✪ BIEN ✪✪ POURQUOI PAS...
✪ DÉCEVANT AUCUNE ÉTOILE À ÉVITER

Brian Auger & Julie Tippetts

Encore

1 CD Esoteric Recordings / Import Angleterre

✪✪✪✪

Réédition. Cet album qui scellait les retrouvailles phonographiques de l'organiste et claviériste Brian Auger et de la chanteuse Julie Tippetts (ex-Driscoll) a déjà été réédité en CD, mais c'est la première fois qu'autant d'attentions éditoriales ont été apportées : le label Esoteric Recordings a pour habitude d'inclure des livrets rédigés par des experts tel, ici, Sid Smith, qui a notamment interviewé Mme Tippetts. À travers moult anecdotes, elle revient sur sa longue association avec Brian Auger. Leur admiration commune pour "We Got By", le premier album d'Al Jarreau (qui venait de paraître), les avait poussé à reprendre *Spirits* et *Lock All The Gates*, entre autres reprises de choix, car *Don't Let Me Be Misunderstood* et *Freedom Highway* (Julie Tippetts dit aussi sa passion pour Nina Simone et les Staple Singers) sont aussi au programme. Il va sans dire qu'entre l'organiste jazz-soul d'exception et l'une des meilleures chanteuses venues de Grande-Bretagne, la complicité était naturelle et fructueuse, qui éclatait au grand jour dans *Git Up* et *Future Pilot*, cosignées à quatre mains. Le son d'ensemble, chaleureux et funky, n'a pas pris une ride, et cet album s'impose si vous aimez par ailleurs leur somptueux "Street Noise" de 1969. **Julien Ferté**

Brian Auger (org, elp, cla, perc, voc), Julie Tippetts (voc) + George Doering (elg), David McDaniels (elb), Dave Crigger (dm), Maxine Waters Willard, Julia Waters Willard, Jessica Smith (voc). San Francisco, Different Fur Studios, octobre et novembre 1977.

Sallie Blair

Squeeze Me

1 LP Supper Club / Pias

✪✪✪✪

Réédition. Dans la deuxième série de 33-tours consacrée au jazz vocal du label Supper Club, la chanteuse Sallie Blair a une place particulière par la qualité de sa voix et le style expressif qui la caractérisait. Celle que Miles Davis surnommait la « *Marilyn Monroe brune* » (abondante chevelure blonde mais peau noire) avait commencé sa carrière chez Johnny Otis, Duke Ellington et Cab Calloway avant d'enregistrer en 1957 "Squeeze Me", son premier disque, pour le fameux label Bethlehem, l'orchestre étant confié à la baguette de Richard Wess pour trois séances avec des pointures comme Sal Salvador, Milt Hinton ou Mongo Santamaria. Elle y excelle par son énergie et son humour autant que par des qualités musicales certaines, rendant l'enregistrement très vivant et faisant presque oublier qu'elle est en studio. Malgré un deuxième album que Sallie Blair enregistra juste après celui-ci pour MGM (avec des arrangements de Neal Hefti), elle tomba rapidement dans l'oubli après ce bref moment de gloire et disparu à 57 ans. Voilà donc l'occasion de découvrir cette chanteuse attachante dans d'excellentes conditions car ces rééditions vinyles de Supper Club sont de haute qualité, que ce soit sur le plan du son (magnifique pressage) ou sur celui du travail éditorial : pochettes avec photos d'époque, textes et renseignements phonographiques complets. **Philippe Vincent**

Personnel détaillé sur la pochette. New York, mars 1957.

Theo Bleckmann Alicia Olatuja Dan Tepfer

Parsonage

1 CD Sunnyside / Socadisc

✪✪✪✪

Nouveauté. C'est une adresse new-yorkaise parmi tant d'autres, située dans l'East Village : 64 East 7th Street. Édifié en 1889 en tant que presbytère de l'église Saint Mark, ce bâtiment fut tour à tour un café littéraire, un restaurant-théâtre expérimental, le siège d'une communauté de libres penseurs, une librairie, un magasin de mode, pour terminer enfin (gentrification oblige) en résidence de luxe. Fréquenté au fil de son histoire par les poètes de la *Beat Generation*, par Yoko Ono ou encore Lou Reed, le lieu a inspiré au journaliste et critique David Hajdu une série de huit textes mis en musique par autant de compositeurs, venus du jazz (Regina Carter, Renee Rosnes, Darcy James Argue…) ou du contemporain (Ted Hearne, Sarah Kirkland). Interprétés par les vocalistes Theo Bleckmann et Alicia Olatuja, accompagnés par le brillant pianiste Dan Tepfer et quelques invités, ces petites chroniques surprennent par leur variété musicale, évoquant une sorte de voyage dans le temps puisant aussi bien dans le cabaret du début du siècle que dans les sonorités les plus actuelles. Et si une profonde unité d'ensemble se dégage pourtant, c'est assurément grâce aux paroles, dont la tonalité à la fois poétique et ironiquement distanciée fait tout le sel de cette tranche d'histoire new-yorkaise. **Pascal Rozat**

Theo Bleckmann, Alicia Olatuja (voc), Dan Tepfer (p) + Erik Friedlander (cello), Carl Maraghi (bcl), Sean Smith (b). New York, août 2021.

Bopp Domancich Charolles

Les jours rallongent

1 CD Les Musiques à Ouïr / L'Autre Distribution

✪✪✪

Nouveauté. Au caractère laconique du titre de l'album répond la langueur du premier titre, *Evening*, mélodie que l'on pourrait avoir déjà entendue sous les doigts de Sophia Domancich et qu'elle semble découvrir note après note. C'est la plus longue (8'37) d'un ensemble de seize pièces qui privilégient la miniature et l'historiette. Suivront quelques appels inquiets comme perdu la nuit au milieu des bois (*n…, où ?*, 0'53), une espèce de rituel chamanique sur un faux ostinato de piano (*météo provisoire*, 1'52), une sorte de free jazz s'interdisant le flux continu au profit d'une progression par bonds (*Aurais-tu tes pieds ?*, 3'43)… On peut avoir un faible particulier pour *As Sleigh Bells*, solo de trombone évoquant les montagnes suisses ou suédoises et l'appel des troupeaux. Les solos de Christiane Bopp retiennent tout particulièrement l'attention, avec des accents laissant supposer l'héritage d'Albert Mangelsdorff (*Une Hypothèse*) ou Paul Rutherford (*Osaka*). Une musique qui a pour vocation de s'épanouir sur scène, le disque et son écoute domestique en bridant quelque peu le potentiel. **Franck Bergerot**

Christiane Bopp (trombone), Sophia Domancich (piano), Denis Charolles (dm, perc, clairon). Malakoff, Studio Sextan.

Marion Brown Quartet

Mary Ann

2 CD Moosicus Records / Orkhêstra

✪✪✪

Inédits. Marion Brown est une figure phare de la jeune garde de musiciens afro-américains qui au milieu des années 1960 contribuèrent activement à l'émergence du free jazz, en participant notamment à ces deux enregistrements historiques que sont "Ascension" de John Coltrane et "Fire Music" d'Archie Shepp. Le saxophoniste semble de nouveau retenir l'attention de la jeune génération (citons "Le temps fou", le beau disque que lui a consacré récemment le pianiste antillais Jonathan Jurion sur le label Komos). La parution de ces bandes inédites enregistrées live par Radio Bremen durant le séjour que Brown effectua en Europe de 1967 à 1970 n'en est que plus précieuse, qui fait entendre le musicien à la tête d'un quartette à l'orchestration rugueuse, typique de ces années insurrectionnelles. Il fait dialoguer la sonorité acidulée de son saxophone avec la raucité du trombone d'Ed Kröger sur la base d'une rythmique propulsée par la batterie énergétique et coloriste de Steve Mc Call et puise dans le répertoire de ses propres compositions pour en proposer de longs développements lyriques. Marion Brown reste presque tout du long fidèle à la forme et au rythme, ancrant la liberté de son chant dans un rapport vivant et progressiste à la tradition afro-américaine. **Stéphane Ollivier**

Marion Brown (as, fl), Ed Kröger (tb, perc), Sigi Busch (b), Steve McCall (dm). Lila Eule Club, Brême (Allemagne), 24 avril 1969.

Jonathan Butler

Ubuntu

1 CD Mack Avenue / Pias

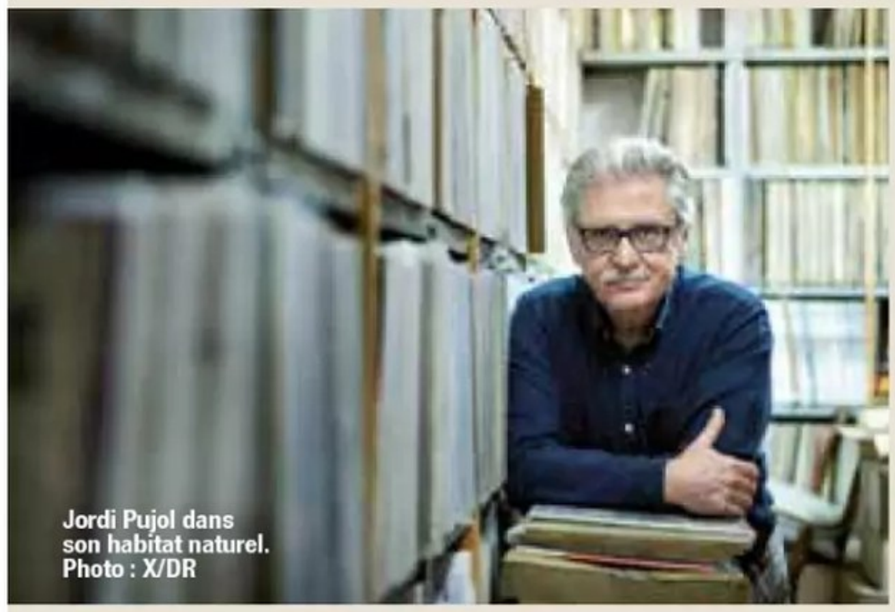
✪✪✪

Nouveauté. Il peut devenir périlleux, parfois, l'exercice de la reprise quand on tourne les pages du *songbook* de Stevie Wonder. Mais pour commencer ce disque, le chanteur et guitariste sud-africain Jonathan Butler s'en tire avec les honneurs en interprétant *Superwoman (Where Were You When I Needed You)* ; le maître lui-même (dont on désespère d'entendre un jour un nouvel album...) est venu poser un solo d'harmonica après avoir entendu sa chanson ainsi resongée. "Ubuntu" est produ par Marcus Miller, qui y joue aussi de nombreux instruments avec la maestria qu'on lui connaît. Il porte sa "patte" au point qu'on se demande si, parfois, on n'écoute pas l'un de ses derniers disques – c'est frappant dans *Ubuntu* et *No Tomorrow* –, ce qui n'empêche évidemment pas le leader du jour de distiller son toucher délicat à la guitare acoustique, de chanter de sa voix douce et gorgée de soul (avec un accent qui lui confère un phrasé singulier) et d'habiter avec certaine grâce les onze titres de ce disque. **Julien Ferté**

Jonathan Blake (g, elg, voc, cla), Marcus Miller (ts, bcl, p, cla, elb, perc) avec, selon les plages, Russell Gunn (tp), Don Vino (as), Stevie Wonder (hca), Nadira Kimberly Scruggs (vln), Ernie Smith, Mark Williams (elg), Russell Ferrante (p), Charlton Daniels (elb), Mornay Hoffmeestet (dm), Tiale Makhene, Roman Yslas (perc), Ntokozo Mbambo, Tony Soll, Jodie Butler (voc), Keb' Mo' (elg, voc). Johannesburg, Jazzworx Sttudios ; Cape Town, Penny Lane Studios ; Santa Monica, Hannibal Studios ; Calabasas, The JB Lab.

Gros plan
Fresh Sound Records

Dans le cadre chaleureux du Jamboree Jazz Club, le label de Jordi Pujol vient de fêter son 40e anniversaire ainsi que les 30 ans de sa branche Fresh Sound New Talent. Notre envoyé spécial y était.



Jordi Pujol dans son habitat naturel. Photo : X/DR

En 1983, le Barcelonais **Jordi Pujol** (photo) fonde **Fresh Sound Records**. Amoureux des arrangements d'inspiration chambriste, il défend dans un premier temps le jazz West Coast et exhume nombre de trésors enfouis, un travail réalisé avec passion et un soin d'orfèvre. Parallèlement, Pujol commence de produire des enregistrements originaux des héros de l'époque encore en activité : **Bill Perkins**, **Bob Cooper**, **Lou Levy**, **Conte Candoli**... En 1993, il lance **Fresh Sound New Talent**, qui outre les plus fines gâchettes du jazz espagnol (**Gorka Benitez**, **Giulla Valle**...) va révéler au monde **Brad Mehldau**, **Robert Glasper**, **Ambrose Akinmusire** ou encore **The Bad Plus**. La curiosité du producteur catalan va peu à peu s'étendre à d'autres territoires, faisant de son catalogue l'une des balises essentielles du jazz d'aujourd'hui. Pujol est un artisan, un amoureux qui goûte peu honneurs et célébrations, et c'est de bonne grâce mais avec une certaine appréhension qu'il s'est présenté sur la scène du Jamboree devant un parterre de musiciens, journalistes et amis pour un point d'étape sur cette riche aventure.

Deux heures durant se succèderont, in situ et en vidéo, témoignages et anecdotes truculentes – Pujol ne manque pas d'humour... **Reid Anderson**, **Jacob Sacks**, **Perico Sambeat**, **Kris Davis**, **Seamus Blake** expriment avec gratitude à quel point ce label qui leur offrit leur première chance a compté pour eux. Le multi-instrumentiste **Jorge Rossy**, qui personnifie à merveille ce pont entre l'Espagne et les États-Unis, exprime avec un enthousiasme inspiré son attachement à la philosophie de Fresh Sound New Talent, qui a, comme nul autre, documenté l'émergence de sa génération. Et puisque l'avenir est finalement l'essentiel, Pujol a organisé à quatre mains avec Josep Mestres, programmateur du Jamboree, deux soirées autour du Fresh Sound Ensemble, collectif anglais crée à l'initiative du producteur catalan et dont nous louions récemment le premier opus. Cette équipe rayonnante et prometteuse accueillait la fine fleur des jazzmen locaux pour une soirée riche d'échanges passionnants et spontanés, en prélude à une remarquable restitution, le deuxième jour, du matériau déjà transfiguré de ce premier album. Lors d'une de ces longues soirées barcelonaises qui s'étirent à la fraîche sur la Plaça Reial, Pujol, épuisé de tant d'éloges, nous confiera amusé : *« J'aurais bien aimé que quelqu'un, au moins, dise un peu de mal de moi... »* On repartit heureux de ces heures espagnoles, croyant un peu plus encore en l'avenir du jazz et en la force inaltérable de ses acteurs, la valise alourdie par une nouvelle moisson de productions maison parmi lesquels on retiendra quatre nouveaux opus.

Sur **"Confluence"** ✪✪✪✪ **Karl Henrik Ousbäck**, batteur suédois résident new-yorkais, fédère autour d'un corpus de compositions d'une implacable cohérence un groupe de musiciens au sein duquel officient Mats Sandahl (b), Dayna Stephens (ts), ainsi que Simon Moullier (vib), qui confirme un talent hors norme. Encore rare au disque, se révèle ici le pianiste Lex Korten, repéré aux cotés de Tyshawn Sorey, un "new talent" à suivre de très près.

Autre batteur, autre fidèle, **Vinnie Sperraza** a cosigné en compagnie de Jacob Sacks (p) et de Masa Kamaguchi (b), une série de huit albums thématiques, chacun dédié à un compositeur emblématique de l'histoire du jazz. Avec **"Friday, Saturday, Sunday"** CHOC le voici à la recherche de nouvelles couleurs en compagnie de deux de ses mentors : le pianiste Ethan Iverson et le bassiste Michael Formanek. Les trois musiciens partagent un goût pour une aventure qui connait peu de limites tout en affichant un respect sans faille pour la tradition du jazz, un équilibre gagnant.

Avec **"Sonoran"** ✪✪✪ le saxophoniste ténor texan **Matt Marantz** propose en trio avec Rick Rosato (b) et Mark Ferber (dm) une escapade d'une désarmante sincérité. Cet ancien élève de Bob Mintzer et de Steve Wilson n'impose jamais sa maîtrise et nous offre un opus mature et profond.

On a pu entendre le guitariste **Tom Ollendorff** briller au sein du Fresh Sound Ensemble. Il nous offre **"Open House"** ✪✪✪✪, pour lequel il a convié le saxophoniste Ben Wendell à rejoindre le trio avec lequel il signa "A Song For You". L'évolution des protagonistes laisse imaginer où leur talent va les conduire et c'est un guitariste majeur qui se révèle déjà. Comme peu d'autres (Blue Note, ECM...) Fresh Sound Records confirme que la force de l'idée même de "label" est la relation de confiance, basée sur la qualité des productions, qu'il sait établir avec son public. Le label de Jordi Pujol ne nous laissera pas longtemps sans nouvelles, l'aventure continue et nous réserve encore bien des surprises. **Daniel Yvinec**

Fresh Sound New Talent et **Fresh Sound Records** sont distribués en France par Socadisc.

LES DISQUES >>>

Billy Childs

The Winds Of Change

1 CD Mack Avenue / Pias

✪✪✪

Nouveauté. Le casting est somptueux : un pianiste au toucher remarquable et à la grande culture harmonique en compagnie d'un des meilleurs trompettistes de sa génération (qu'on se réjouit d'entendre dans un contexte plus accessible permettant d'apprécier son inventivité, son phrasé et sa sonorité "sous un autre angle" que dans ses propre disques), une section rythmique absolument irréprochable qui donne l'impression de réagir au centième de seconde au discours des solistes, une prise de son remarquable de profondeur et de clarté. Alors, pourquoi seulement trois étoiles et pas le Choc espéré avant d'écouter ce disque ? (Il est des musiciens qui nous font espérer plus que d'autres…) Parce que les compositions de Billy Childs, aussi élégantes et sophistiquées soient-elles, n'ont pas la puissance suggestive *Crystal Silence* de Chick Corea et de *Black Angel* de Freddie Hubbard, toutes deux au programme de cette séance hollywoodienne. Et dès lors, on se dit qu'au lieu de faire souffler "The Winds Of Change", Billy Childs aurait peut-être dû souffler sur les braises d'autres grands thèmes des années 1960 et 1970 qui, preuve en est avec les deux cités plus haut, lui vont à merveille. On l'aurait sans doute écouté bien plus d'une fois dialoguer avec ses sidemen de haut vol, et le plaisir aurait certainement été plus durable. **Étienne Dorsay**

Billy Childs (p), Ambrose Akinmusire (tp), Scott Colley (p), Brian Blade (dm). Hollywood, Henson Studios, 14-16 mai 2022.

Simon Chivallon

Esquisses

1 CD Paradis Improvisé / L'Autre Distribution

✪✪

Nouveauté. C'est au Paradis Improvisé que Simon Chivallon, jeune pianiste reconnu en tant que sideman, sort son premier disque en solo. Il choisit d'y naviguer sur des œuvres qui lui tiennent à cœur, traversant les genres et les époques, de Chopin à Sonny Rollins. Ainsi, deux valses de Chopin (*Op. 70 No.2* et *Op. 69 No.1*) se confondent avec *Les Passantes* de George Brassens, et *Mélodie Au Crépuscule* de Django Reinhardt devient une simple ballade au même titre que *Le Sud* de Nino Ferrer, tandis que le même style est plaqué sur les entraînants *Valse Hot* (Sonny Rollins) et *Someone To Watch Over Me* (George Gerswhin). Le projet de Simon Chivallon semblait être de griffer toutes ces pièces de sa patte afin de démontrer leur atemporalité ; en effet il joue avec finesse, sans note superflue, mais cette grande sobriété tend à diluer les références en les privant d'une véritable identité, sans non plus leur donner une couleur nouvelle. Ce qui s'apparente à une bonne première intuition conduit finalement à réduire les œuvres non pas à un nectar, mais à une plus faible épaisseur, à un message trop simple et uniforme, formant un tout que l'on parcourt avec lassitude. **Walden Gauthier**

Simon Chivallon (p). Marseille, Paradis Improvisé, 25 avril 2021.

Kris Davis

Diatom Ribbons "Live At The Village Vanguard"

2 CD Pyroclastic Records / Bandcamp.com

✪✪✪

Nouveauté. Fidèle à elle-même, du "jazz-jazz" aux expressions les plus ouvertes, Kris Davis enseigne à l'Institute Of Jazz And Gender Justice fondée par Terri Lyne Carrington au Berklee College. L'échange avec de nouvelles générations du monde entier lui a fait reconsidérer ce vaste continuum esthétique où elle se positionne à son gré d'un projet à l'autre. Avec "Diatom Ribbons", elle a osé l'instabilité où l'entraîne la convergence des personnalités dont elle s'entoure. C'est le personnel réduit d'un premier disque (plus un nouveau venu, Julian Lage) qui est ici enregistré lors des derniers soirs d'une semaine au Village Vanguard. La diversité de points de vue sur un même continuum est illustrée par un répertoire de son cru (dont un triple hommage à Charlie Parker), de Ronald Shannon Jackson, Geri Allen et Wayne Shorter (deux prises de *Dolores*), avec des références à Eric Dolphy et Conlon Nancarrow, plus les héritages de Sun Ra, Olivier Messiaen, Paul Bley et Karlheinz Stockhausen. Un concert, avec ses imperfections et ses longueurs, mais qui fait date comme la manifestation d'une époque qui ne fait plus "Histoire", mais "Géographie" d'archipels esthétiques entre lesquelles savent naviguer les grandes figures d'aujourd'hui. **François Marinot**

Kris Davis (p, p préparé, synth), Julian Lage (elg), Trevor Dunn (b, elb), Terry Lyne Carrington (dm), Val Jeanty (platines, elec). Manhattan, Village Vanguard, 27-28 mai 2022.

Miles Davis

Workin' With The Miles Davis Quintet

1 LP Craft Recordings / Universal

✪✪✪✪

Réédition. À l'instar du Hot Five de Louis Armstrong, cet enregistrement du Quintet de Miles Davis Quintet pour le label Prestige est un jalon important dans l'épopée du jazz. Comprenant entre autres John Coltrane, il a donné lieu à tant de gloses que tout nouveau commentaire sur la qualité des musiciens et de la musique produite apparaîtrait comme presque inutile. En revanche, il est permis de constater que la réédition en vinyle de ces faces historiques atteste non seulement de leur valeur intrinsèque, mais de la pérennité de l'intérêt qu'elles présentent. Cette nouvelle réalisation excède, en effet, le seul témoignage historique. Troisième d'une série de quatre 33-tours enregistrés en deux séances-marathons, cet album, un régal pour les oreilles, l'est aussi pour les yeux : joliment illustré, en couverture, par une photo du jeune Miles, offrant, au verso, les commentaires de Jack Maher, tel est le somptueux écrin digne d'abriter des joyaux tels *It Never Entered My Mind* ou *Trane's Blues.* Une aubaine pour les collectionneurs et plus largement pour tous ceux qui considèrent que le jazz, comme toute autre forme d'art, mérite que l'on explore son passé pour revisiter ses chefs-d'œuvre. **Jacques Aboucaya**

Miles Davis (tp), John Coltrane (ts), Red Garland (p), Paul Chambers (b), Philly Joe Jones (dm). Hackensack, New Jersey, Gelder Studios, 11 mai-26 octobre 1956.

Eabs Meets Jaubi

In Search Of A Better Tomorrow

1 CD Astigmatic Records / Bandcamp.com

RÉVÉLATION !

Nouveauté. Comme le suggèrent le nom de ses auteurs et sa pochette colorée, ce disque est le fruit de l'association de huit jazzmen, cinq venus de Wroclaw en Pologne et trois de Lahor au Pakistan, qui ont mis en commun leurs visions du jazz et de l'improvisation pour donner à entendre leur vision d'un avenir meilleur. Intense et habitée, brûlante ou planante et teintée d'orientalismes mélodiques et rythmiques jamais inauthentiques, cette collaboration, même si on y entend des échos d'un certain *spiritual jazz* pourtant souvent surexploité ces dernières années, se distingue par une fraîcheur qui doit autant à l'engagement constant des membres de l'octette qu'à cette instrumentation hybride, patrimoniale, traditionnelle et futuriste à la fois. Il faut pour finir dire un mot sur ce digipack comme on n'en voit quasiment jamais dans les rayons jazz : fourreau cartonné orné d'une broderie, surimpressions, note d'intention au verso d'un poster dépliant, graphisme soigné et réfléchi, bref, un objet à la hauteur de son contenu. **Yazid Kouloughli**

Eabs : Olaf Wegier (ts, ss, bcl), Jakub Kurek (tp), Marek "Latarnik" Pedziwiatr (p elp, cla), Pawel "Wuja Hzg" Stachowiak (elb, cla), Marcin Rak (dm) ; Jaubi : Ali Riaz Baqar (elg), Kashif Ali Dhani (tablas, voc), Zohaib Hassan Khan (sarangi). Studio Monochrom, 7-11 août 2022.

Noah Howard.
Photo : Gilbert Moreau.

Gros plan
Ezz-Thetics

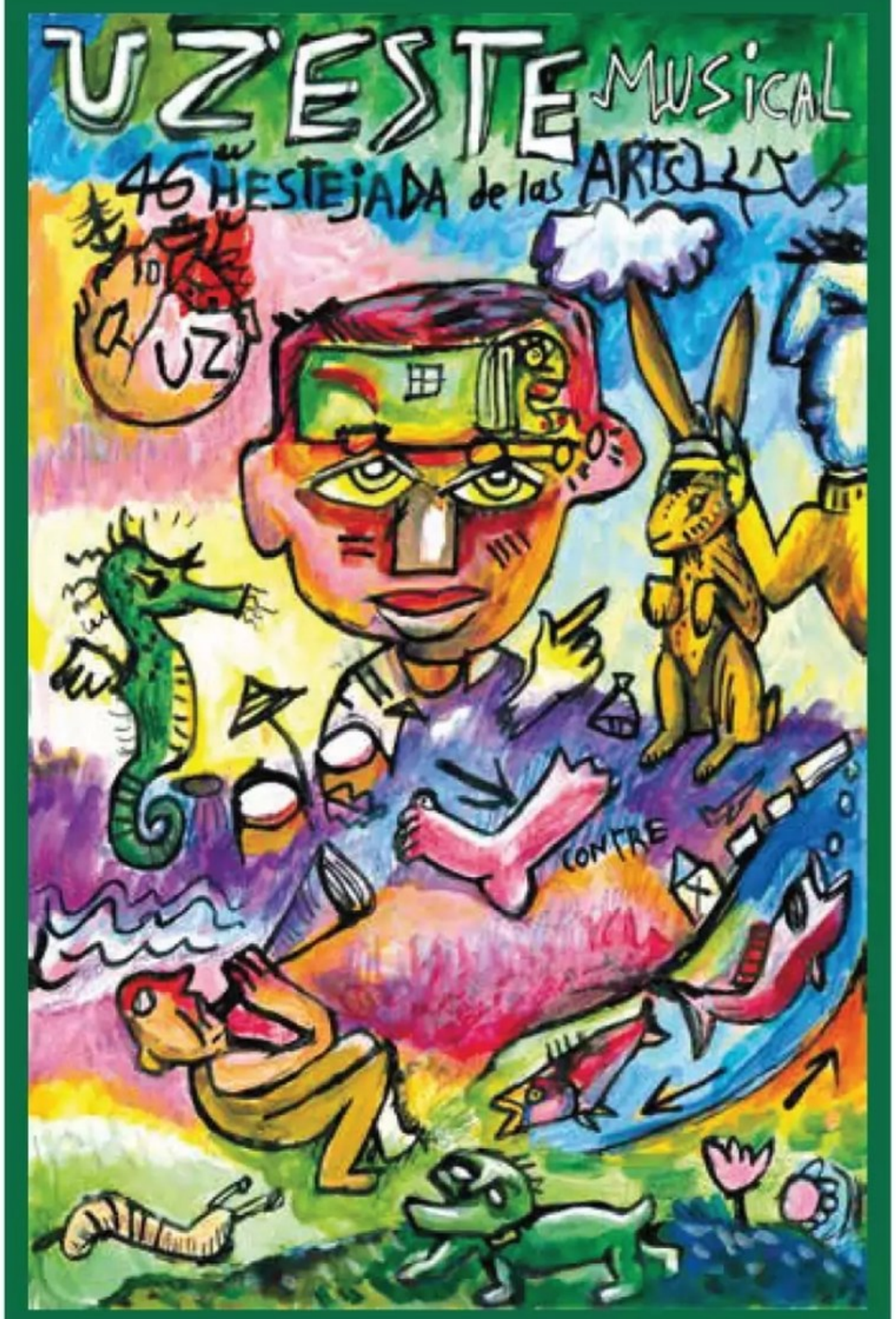
Noah Howard, John Tchicai, Roswell Rudd, Milford Graves : des noms qui rappellent ces temps où le free jazz explosait et explorait. Au milieu des années 1960, socialement et musicalement, la lutte pour les droits civiques est avec la guerre du Viêt Nam au centre de la vie américaine.

Laissons-nous d'abord envoûter par **Noah Howard** avec "**Quartet To At Judson Hall Revisited**" **CHOC** *[les six morceaux sont issus de deux 33-tours d'origine ESP Disk réédités en CD il y a vingt ans, NDLR]*, parce que cette musique rageuse et orageuse laisse filtrer des rayons de lumière douce une fois que l'oreille a pris le parti de s'abandonner au chaos, au cas où elle n'y serait pas fréquemment confrontée. Saxophoniste originaire de La Nouvelle-Orléans, lié à Amiri Baraka, Archie Shepp, Marion Brown et Dewey Johnson, Noah Howard est passé par l'orchestre de Sun Ra : pas étonnant qu'*Homage To Coltrane*, avec un long duo violoncelle/contrebasse, dure près de vingt minutes, tout comme le turbulent *This Place Called Earth*. Il fait parfois sonner son alto comme un violon ! Parmi ces effervescents musiciens, accordez une attention spéciale au trompettiste britannique Ric Colbeck, aux suraigus à rendre jaloux Cootie Williams (dans un autre style), partenaire du pianiste Dave Burrell pour un album paru chez BYG Records. Ce dernier est d'ailleurs présent sur ces deux derniers morceaux. Très belle musique où le percussionniste Bobby Kapp maintient une espèce de groove lancinant et obsédant.

Dans **"New York Art Quartet Revisited"** **CHOC** *[compilation deux albums du New York Art Quartet parus en 1965 sur ESP Disk et Fontana et déjà réédités plusieurs fois en CD entre 1993 et 2009, NDLR]*, la diversité de la musique proposée au gré des deux séances d'enregistrement du 26 novembre 1964 et du 17 juillet 1965 est tendue par la pulsation permanente et anti-monotone du batteur Milford Graves. Au trombone, le lyrisme de Roswell Rudd est fait de mots plutôt que de phrases, et requiert une attention particulière àsa sonorité grave, profonde et douce. Le vocabulaire du saxophoniste John Tchicai est plus étiré, développant un langage tout en zébrures qui n'auraient pas déplu à l'écrivain ethnologue Michel Leiris, féru de jazz en son temps. Dans *Mohawk*, une composition de Charlie Parker, on reconnaît le John Tchicai d'*Ascension*, ce morceau prophétique de John Coltrane. Variations des tempos, dialogues croisés et permutants, rien n'est bridé ici, mais rien n'est débridé non plus. Preuve sonore à l'appui, malgré les apparences le jazz est moins fait de ruptures que de continuités. (On regrette juste que le texte de et lu par Leroi Jones / Amiri Baraka, *Black Dada Nihilismus*, ne soit pas publié à l'intérieur de la pochette.) **François-René Simon**

Ezz-Thetics est distribué en France par Distrijazz.

11-19 Août 2023



46e HESTEJADA de las ARTS

la manifestivité poïélitique
d'Occitanie océnique

fondée imaginée par la
Cie Lubat de Jazzcogne
(chercheurs d'art à l'air libre)

réalisée par l'association
Uzeste Musical
(mine d'art à ciel ouvert)

UZESTE MUSICAL visages villages des arts à l'œuvre
tél : 05 56 25 38 46 / www.uzeste.org

Gábor Gadó Veronika Harcsa Sextet

Shekhinah

1 CD BMC / Socadisc

✪✪✪✪

Nouveauté. Cette musique de chambre déroutera le jazzfan et même les fans de la première heure du "french quartet" que dirigeait Gábor Gadó il y a deux décennies. Pourtant, que le violon et le violoncelle aient remplacé basse et batterie ne change rien de fondamental à la musique du guitariste hongrois, comme l'illustre la pièce *Drepung* qui est une reformulation d'*Opera Budapest* (2006). Ce langage harmonique qui nous fascina d'emblée, porteur d'un imaginaire enraciné dans l'histoire culturelle de la Mitteleuropa, Gábor Gadó en a simplement approfondi et peaufiné l'usage, notamment lors d'une phase en duo exploratoire des musiques baroques et prébaroques et dont "Shekhinah" constitue une sorte d'accomplissement à l'échelle d'un sextuor. Autrefois confiée au défunt Gabor Winand, la voix est de retour avec une virtuose – et parolière – lyrique, rockeuse, folkeuse, improvisatrice, qui navigue avec une égale aisance des originaux de Gadó à la reprise d'un *aria* de Haendel en passant par d'angulaires abstractions évoquant la familiarité du compositeur avec un patrimoine plus récent, de György Kurtag à Péter Eötvös. Et chacun, cordes comprises, improvise intensément dans la trame de cette musique très écrite. **Franck Bergerot**

Veronika Harcsa (voc, paroles), Gábor Gadó (elg, comp), Laurent Blondiau (tp, bu), János Ávéd (fl, ss, ts), Éva Csermák (vln), Tamás Zétényi (cello). Budapest, BMC Studio, 19-22 avril 2022.

The Jazz Doctors

Intensive Care : Prescriptions Filled

1 CD Cadillac / Bandcamp.com

✪✪✪✪

Rééditions & inédits. Le généreux quartette des Jazz Doctors dirigé par l'impétueux violoniste-activiste Billy Bang a effectué au début des années 1980 deux tournées en Angleterre. Profitant de cette belle opportunité, le label indépendant britannique Cadillac qui vient de fêter ses cinquante ans d'existence, avait enregistré et publié un 33 tours devenu collector. Cette belle réédition cartonnée trois volets présente l'album original augmenté de cinq pièces inédites qui devaient constituer un nouveau disque jamais publié. Nous retrouvons aux côtés de Billy Bang, un autre vétéran du Vietnam, le vigoureux saxophoniste ténor Frank Lowe, plus serein qu'habituellement, et les effarantes paires rythmiques Rafael Garret-Dennis Charles et Wilber Morris-Thurman Barker. Ces deux quartettes, au sommet de leur puissance créatrice, jouent une musique exubérante qui combine de façon stupéfiante tradition jazzistique et avant-garde irréductible. Bang et Lowe sculptent des unissons polissons et des solos explosifs et dansants. Les prescriptions bienfaisantes de ces "Jazz Doctors" sont aussi des relectures dynamiques de compositions de Jackie McLean, Butch Morris, Rashied Ali, Ornette Coleman, Thelonious Monk, John Coltrane et Sonny Rollins. Remarquable ! **Paul Jaillet**

Billy Bang (vln), Frank Lowe (ts), Rafael Garrett (b), Wilber Morris (b), Dennis Charles (dm), Thurman Barker (dm, p). Wave Studios, Londres, 8, 15 & 17 novembre 1983 et 23 octobre 1984.

François Jeanneau Vincent Segal

Duo pour deux mais pas plus

1 LP RSX / Bandcamp.com

✪✪✪✪

Nouveauté. La littérature produit des confessions et parfois des œuvres où deux écrivains témoignent au moyen de biographèmes (le mot est de Roland Barthes) de leurs parcours intimes. Mais qu'en est-il des musiciens dont les récits demeurent voilés sous le mystère de l'instrument ? Ne procèdent-ils pas, à leur manière, d'une même intention, celle d'exposer une trajectoire de vie ? À déchiffrer selon les signes dont ils disposent : un bagage harmonique, des phrases signalant leur proximité d'un courant musical. C'est peut-être à ce type de confessions que nous convient François Jeanneau et Vincent Segal, à travers un dialogue, itinéraire où l'on reconnaîtrait, en douze stations, les étapes d'une vie marquée par *la cherche,* l'envie de se traduire sans trahison, par étapes successives. François Jeanneau, passé du free au rock (avec le groupe Triangle), Vincent Segal navigant du trip-hop (avec Bumcello) à tous les grains de sable du reggae et du funk ont beaucoup à se dire sur le blues, le bop et l'improvisation hardie. Leurs vies d'aventuriers sont là, dans cette conversation franche qui s'adresse aux oreilles émoustillées par l'invention tout au long de ces cinquante dernières années. Au moins. Car en plus, leur disque est une odyssée sans temps mort, foncièrement homérique. Un palpitant voyage. **Guy Darol**

François Jeanneau (ss), Vincent Segal (cello). Marseille, Théâtre de l'Œuvre et CNRR Pierre Barbizet, 3-4 mars 2022.

Kassa Overall

Animals

1 CD Warp Records / Import USA

✪✪✪

Nouveauté. On l'avait découvert en 2020 avec l'éblouissant "I Think I'm Good" : le batteur et beatmaker natif de Seattle, dont le jazz est l'une des matières premières de prédilection, est de retour avec une autre réussite. Kassa Overall n'a rien perdu de son côté farceur – le premier morceau est factieusement sous-titré "bonus track", il fallait y penser – ni de sa virtuosité dans la production, proche dans l'esprit comme dans la forme du travail de l'insaisissable Madlib, donnant souvent l'impression qu'il a convié à une même fête, dans un lieu où tous les murs auraient été soigneusement rasés, pianistes contemporains ou venus du gospel, saxophonistes influence free jazz et un orchestre classique à deviser sur fond de pop, d'électro et de hip-hop "lo fi". C'est donc un disque qu'on qualifiera de "jazz mais pas que", mais le jazz, dans cette suite dont on peut ignorer le découpage pour mieux s'y laisser dériver ou se passer des morceaux en boucle, n'est jamais bien loin, et on comprend pourquoi en regardant la liste des invités. Moins contrasté et torturé que son précédent album, celui-là n'en est pas moins la preuve irréfutable que Kassa Overall est un producteur pas comme les autres à suivre avec attention. **Yazid Kouloughli**

Kassa Overall (prod, cla, comp, voc) avec selon les titres Vijay Iyer (elp), Anthony Ware (saxes, fl, cl), Tomoki Sanders (saxes, perc), Theo Croker (tp), Sullivan Fortner, Kris Davis, Craig Taborn (p, comp), Lil B, Laura Mvula (voc)…

Joachim Kühn Trio & Atom String Quartet

Komeda

1 CD Act / Pias

✪✪✪

Nouveauté. Hommage est ici rendu par Joachim Kühn au pianiste Krzysztof Komeda, décédé à 37 ans en 1969, légende du jazz polonais et compositeur favori du réalisateur Roman Polanski. À cette occasion, les vieux fans de Kühn se réjouiront de le retrouver en trio, la formule qui stimule tant ses débordements de lyrisme qu'elle encadre ceux-ci par les nécessités de l'écoute et de l'échange, ici avec deux interlocuteurs qu'il pratique depuis 2015, Chris Jennings et Eric Schaefer. Plus sages, les arrangements du pianiste pour quatuor à cordes comblent le public plus large des Jazz At Berlin Philharmonic chers à Siggi Loch, patron d'Act Music, mais on appréciera leur absence de la très sensible reprise en trio de *Sleep Safe And Warm* que chantait Mia Farrow pour Polanski dans *Rosemary's Baby*. Soliste brillantissime, le violoniste Mateusz Smoczynski s'extraie du quatuor à plusieurs reprises et réjouira les nostalgiques du quartette de Kühn en 1976 avec Zbigniew Seifert. Outre le rappel qui rend hommage au grand frère, le clarinettiste Rolf Kühn, on ne manquera pas le dépouillement de cet autre solo, *After The Catastrophe*, que Komeda enregistra en 1967 avec son quintette. **François Marinot**

Joachim Kühn (p), Chris Jennings (b), Eric Schaeffer (dm) + Atom String Quartet : Mateusz Smoczynski, Dawid Lubovicz (vln), Michal Zaborski (alto vln), Krzysztof Lenzowski (cello). Live à la Philharmonie de Berlin, 14 octobre 2022.

Laila Biali.
Photo : Natalie Jane.

Gros plan
Du chant à la Une !

Trois chanteuses de générations différentes venues d'autant de régions et de cultures.

La canadienne **Laila Biali** n'est pas très connue en France mais sa collaboration prolongée avec le label ACT (Pias) la fera peut-être bientôt venir plus souvent de ce côté de l'Atlantique. Sa carrière, commencée il y a une vingtaine d'années, fut émaillée de participations aux groupes de Sting, Suzanne Vega et Chris Botti, ce qui ne l'a pas empêchée de publier régulièrement des albums sous son nom. Si les deux précédents, édités sur le label munichois, comprenaient essentiellement des morceaux de sa plume, elle revient à un répertoire très jazz avec **"Your Requests"** ✪✪✪✪. *Bye Bye Blackbird*, *But Not For Me* (avec la clarinettiste Anat Cohen), *My Funny Valentine* (avec Kurt Elling) ou *Autumn Leaves* sont les titres les plus connus d'un ensemble arrangé de façon originale avec l'intervention d'une dizaine d'invités au total, parmi lesquels le généreux saxophoniste Kelly Jefferson. Voilà une pianiste-autrice-compositrice-interprète à découvrir.

Plus jeune, la gréco-congolaise **Monika Kabasele**, récemment installée en France, publie son premier album, **"Greco Futurisme"** ✪✪ (Art District Music / Socadisc). Diplômée de l'Université d'Athènes en littérature et musicologie, elle a composé la moitié du répertoire, le reste étant constitué de pièces traditionnelles grecques ou congolaises et de deux standards du jazz, *Skylark* et *Afro Blue*. Elle est accompagnée par un bon trio emmené par l'excellent pianiste Dexter Goldberg et où figurent à la batterie Arnaud Dolmen et la jeune Ananda Brandao (déjà remarquée aux côtés de Rhoda Scott) plus quelques invités parmi lesquels Camille Bertault et le percussionniste Roger Raspail. Le style de la jeune chanteuse est encore un peu vert et la couleur musicale générale de l'album s'apparente plus à la world music qu'au jazz, serait-il contemporain.

Poursuivant son remarquable travail de rééditions consacrées à des chanteuses des années 1950 souvent tombées dans l'oubli, Jordi Pujol et son label Fresh Sound (Socadisc) nous font découvrir **Pat Healy** dont la carrière fut brève. **"Just Before Dawn"** ✪✪✪ (avec soit un grand orchestre dirigé par Fred Katz, soit le quartette de Joe Marino, pianiste qui l'avait poussée à monter sur scène), son premier et seul véritable album, publié chez World Pacific en 1957, est constitué principalement d'extraits de l'émission de télévision *Stars of Jazz* présentée par Bobby Troup (dont un où elle est accompagnée par le trio de Paul Bley), et des deux faces du 45-tours qu'elle grava pour Dot Records en 1959. Malgré un joli timbre de voix, un phrasé bien articulé et un style plein de chaleur, Pat Healy quitta la scène sans que l'on ne sache trop ce qu'elle devint. Elle disparut le 8 décembre 2020 à 92 ans. **Philippe Vincent**

Nick Brignola

This Is It

1 CD Fresh Sound Records / Socadisc

✪✪✪

Réédition. Un coup de projecteur bienvenu sur le poly-instrumentiste Nick Brignola (1936-2002), dont le baryton demeura le saxophone privilégié. Cet ancien élève du Berklee College of Music, bien que peu connu chez nous, a fréquenté de grands noms du jazz tels Barney Bigard, Phil Woods, mais aussi Ted Curson, Clark Terry, Thelonious Monk et Miles Davis, entre autres. Si on prend en compte quelques détours dans le domaine de la pop – Cat Stevens, Blood, Sweat And Tears – on mesure sa faculté d'adaptation aux styles les plus divers. Ainsi se trouve-t-il à la tête d'une copieuse discographie. La présente réédition de son premier disque, "This Is It !", sera pour beaucoup une découverte. Prévu à l'origine comme un simple rassemblement musical avant de donner lieu à un enregistrement, cette séance de la fin des années 1960 réunit quatre musiciens qui n'avaient jamais auparavant joué ensemble. L'homogénéité d'un groupe résolument ancré dans le post-bop éclate cependant dans chacun des morceaux. Énergie, swing, aisance technique, notamment celle du leader, auteur de quelques thèmes stimulants, dont *The Mace* et *Blues For Ose*. Des standards tels *Autumn Leaves* ou *All The Things You Are* donnent lieu à des improvisations inspirées. Telles sont les caractéristiques d'un album attachant, digne d'être réédité. **Jacques Aboucaya**

Nick Brignola (bs, as, saxello, fl, b), Reese Markevitch (p, fl), Glen Moore (b), Dick Berk (dm). New York, Kinder hook, Kennet Sound Studio, 1967.

Dave Burrell

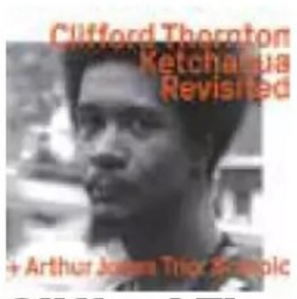
Harlem Rhapsody

1 CD Parco Della Musica / UVM Distribution

✪✪✪✪

Nouveauté. Les années passant, Dave Burrell retourne à l'enfance de l'art. S'il fallait un rapprochement avec la peinture, on le situerait à présent volontiers quelque part entre l'art naïf et l'art brut. Sur la première pièce de cet album en piano solo, longue de vingt-et-une minutes, il ironise ainsi sur le rythme des marches, souvent associées à la musique militaire. Cette plage où pourraient s'inviter tambours et trompettes semble aussi être une déconstruction de certains éléments caractéristiques du vocabulaire musical occidental par l'irruption fréquentes de fragrances free, ou par l'emploi d'un pianisme qui doit à Duke Ellington mais aussi à Thelonious Monk et Cecil Taylor. Comme un certain nombre de vieux free jazzmen, Dave Burrell a dû se réinventer, ne pouvant plus à son âge (83 ans) compter sur la même énergie que celle qu'il déploya auprès de Sunny Murray ("Sunshine") ou d'Alan Silva ("Luna Surface") dans les années 1960. S'il embrassait alors déjà l'ensemble des styles du jazz, il a depuis approfondi cette polyvalence en convoquant fréquemment des hymnes afro-américains du XIXe siècle jusqu'au stride, à l'image du morceau-titre. Des bribes de blues, des morceaux de boogie, des parcelles de ballade côtoient ainsi des moments plus désarticulés, toujours avec cette expressivité non feinte. **Ludovic Florin**

Dave Burrell (p). Rome, Teatro Studio Gianni Borgna ; Auditorium Parco della Musica Ennio Morricone, 28 octobre 2021.



Clifford Thornton

Ketchaoua Revisited
+ Arthur Jones Trio : Scorpio

1 CD Ezz-thetics / Distrijazz

✪✪✪✪

Réédition. Bonne idée que de réunir sur un même CD deux pépites enregistrées à quelques jours d'intervalles, en août 1969 à Paris pour le compte du sulfureux label français BYG. Bénéficiant d'un toilettage technique salutaire, cette réédition inattendue et bienvenue remet en lumière deux artistes, pionniers du mouvement free jazz, injustement tombés dans l'oubli. "Ketchoua", enregistrement bouillonnant du cornettiste Clifford Thornton présente sur de longues pièces d'ensemble intenses et vibrantes toute la colonie parisienne de musiciens américains avant-gardistes épris de liberté. Il y a aussi des formations plus réduites qui mettent en valeur la vitalité inventive des contrebassistes Earl Freeman et Beb Guérin. Nous retrouvons avec plaisir cet as de la contrebasse associé au batteur Claude Delcloo sur l'énergique album "Scorpio" du saxophoniste alto Arthur Jones. La musique généreuse jouée par ce trio infernal est un free jazz brûlant fermement enraciné dans le blues. Le morceau *Sad Eyes* qui débutait la face B du 33-tours original est une merveilleuse ballade chargée d'émotion. Hautement recommandé ! **Paul Jaillet**

Clifford Thornton (cnt, perc), Arthur Jones (as), Archie Shepp (ss), Grachan Moncur III (tb), Dave Burrell (p, perc), Beb Guérin (cb), Earl Freeman (b, perc), Sunny Murray (dm), Claude Delcloo (dm). Paris, août 1969.

Harold Land

Damisi

1 LP We Want Sounds / Modulor

✪✪✪

Réédition. Déjà réédité en CD en 1991 et en 2019, "Damisi" l'est pour la première fois en 33-tours depuis sa première parution sur Mainstream, le label de Bob Shad. En prime, les *record diggers* de We Want Sounds ont confié à Kevin Le Gendre la rédaction des liner notes. Il resitue le disque dans son contexte historique et en analyse parfaitement le contenu. (On apprécie ces bonus éditoriaux.) Avec "Damasi", le saxophoniste texan signait l'un de ces opus post-bop faisant en quelque sorte acte de résistance face à la déferlante du jazz en fusion, même s'il succombait aux grooves *deep funk* (le très réussi *In The Dark, In The Corner, In The Dark*) et, par conséquent, aux charmes fort peu résistibles à cette époque de Fée Électricité, via le Fender Rhodes de Bill Henderson et la Fender Bass de Buster Williams (qui reste cependant plus convaincant et plus personnel à la contrebasse). Ainsi, "Damasi" aurait tout aussi bien pu paraître sur Tribe, Strata-East, voire CTI – certaines ambiances rappellent celles de "Red Clay" de Freddie Hubbard. Les thèmes restent dans l'oreille, mais ni Oscar Brashear ni Bill Henderson n'ont une personnalité aussi forte et affirmée que les trois autres participants de cette séance. Avec "Chroma (Burn)" et "A New Shade Of Blue", également gravés pour Mainstream, "Damisi" forme une intéressante trilogie. **Julien Ferté**

Harold Land (ts), Oscar Brashear (tp, bu), Bill Henderson (elp, p), Buster Williams (elb, b), Leon "Ndugu" Chancler (dm). 1972.

Thelonious Monk John Coltrane

Thelonious Monk
With John Coltrane

1 LP Craft Recordings / Universal

✪✪✪✪

Réédition. Privé de sa *cabaret card* pendant six ans, Thelonious Monk peut de nouveau jouer en club à l'été 1957. Engagé au Five Spot de Greenwich Village, il est avec son quartette devant une salle où l'on retrouve Jack Kerouac, Bud Powell et Miles Davis. Surtout, au cours de ces six mois, il est rejoint par John Coltrane qui profite d'une liberté sans commune mesure pour déployer son nouveau langage, aussi prolixe que torrentiel. De ces concerts new-yorkais, il n'existe que peu de traces à l'exception des bandes enregistrées par Naima Coltrane ayant donné, en 1993, "Thelonious Monk Quartet Live At The Five Spot : Discovery !". Mais dans cette même période, et tandis que Monk en complicité avec Trane grave "Thelonious Himself" et "Monk's Music", un disque se prépare. "Thelonious Monk With John Coltrane" est une sélection de thèmes composés par l'auteur d'*Epistrophy* dont la présente version illustre la formule signalée par Nat Hentoff : *« Jouer avec Monk, c'est basculer dans une cage d'ascenseur »*. Pressé sur un vinyle de 180 grammes à partir des *master tapes* d'origine, l'album souvent réédité laisse cette fois éclater un son brillant. Présentée avec un *obi strip,* la pochette met ainsi en valeur le profil de Monk en prophète peint par Richard Jennings. **Guy Darol**

John Coltrane (ts), Thelonious Monk (p), Wilbur Ware (b), Shadow Wilson (dm), Coleman Hawkins (ts), Gigi Gryce (as), Ray Copeland (tp), Art Blakey (dm). New York, Reeves Sound Studios, avril, juin et juillet 1957.

Phil Reptil

Éponyme

1 CD Peewee! / Socadisc

★★★★

Nouveauté. Longtemps chroniqueur à *Guitarist Magazine*, pédagogue, réalisateur, compositeur, Phil Reptil a plusieurs cordes à son arc, ce qui n'est pas peu dire. L'homme pluriel est un excellent guitariste comme en témoigne *La fameuse histoire de ...*, première composition de ce deuxième album, après "La Theory du Reptil". Cet instrumental de guitares, joué avec Carole Agostini, est un sommet du genre. L'expressivité sans notes d'ornement pourrait faire battre un cœur de marbre. Et c'est bien l'émotion qui ouvre la porte de ces 13 titres. Émotion partagée avec de talentueux musiciens, selon la tradition du potlatch chère à Phil Reptil. En procédant à l'échange de dons, il féconde sa musique d'intensités fluides. Elle s'enrichit de présences aux tons divers : Claude Tchamitchian et Étienne Gaillochet amplifient sur *Goe* la puissance de chant de Nosfell. Sophia Domancich souligne d'un frémissement de piano les mots de Macdara Smith sur *Ayana*. Simon Goubert donne du rebond à *Profondo Rosso*, histoire sans paroles dédiée à Dario Argento. L'homme pluriel emprunte de nombreuses directions emmenées par les libertés du jazz et du rock. Il dessine un paysage d'une étonnante mobilité où les pièces s'emboîtent comme des sculptures d'eau. **Guy Darol**

Phil Reptil (g, elg, bouzouki, elec), Carole Agostini (elg, voc), Nosfell (voc), Claude Tchamitchian (b), Étienne Gaillochet (dm), Simon Goubert (dm), Sophia Domancich (p), Macdara Smith (voc), Vincent Mahey (elec). Malakoff, studios Sextan, juillet 2022-janvier 2023.

Eric Reed

Black, Brown and Blue

1 CD Smoke Session Records / UVM Distribution

★★★★

Nouveauté. Le pianiste originaire de Philadelphie joue en trio dès le début des années 1990, puis avec Ron Carter et Al Foster dans la décennie suivante, à deux pianos, en duo ou quintette, et dans le septette de Wynton Marsalis. Sur ce disque, entre standards variés et originaux viennent s'insérer deux reprises habitées en duo de tubes vocaux (*Lean On Me* de Bill Withers et *Pastime Paradise* de Stevie Wonder) superbement soutenues d'un toucher aussi délicat que profond. L'ensemble est relié par le flux et le pouvoir expressif propres à toute la musique noire, ce que traduit le choix du répertoire – Duke Ellington (*I Got It Bad*), Horace Silver (*Peace*), McCoy Tyner (*Search For Peace*) ou Wayne Shorter (*Infant Eyes*) – que les climats intimistes et souvent lents, comme les liner notes de Reed, ode à la sagesse et à l'antiracisme. Le tout encadré par le drive puissant et communicatif de l'introduction improvisée en solo (*Black, Brown And Blue*) et l'allégresse presque enfantine avec laquelle le trio se saisit de Thelonious Monk : *« Le sentiment que j'éprouve lorsque j'interprète* Ugly Beauty *(...) me permet d'étouffer le bruit de la haine et le sentiment d'injustice qui règnent en dehors des murs d'une salle de spectacle, pour quelques minutes au moins »*. **Vincent Cotro**

Eric Reed (p), Luca Alemanno (b), Reggie Quinnerly (dm) + Calvin B. Rhone, David Daughtry (voc). Van Nuys (California), Stagg Street Studio, 24 juin 2022.

JAZZ EN TECH

21 juillet -- 6 août 2023

Le top du jazz actuel
en milieu rural transfrontalier
Pyrénées - Méditerranée

Palau-del-Vidre 01/08
NICO MORELLI QUINTET

Céret 02-05/08
CHINA MOSES QUINTET
SLY JOHNSON TRIO
LES NOUVELLES DIVAS DU JAZZ avec JAZZ MAG
CERET'S JAZZIN STREETS

Le Meilleur du Jazz
des Pyrénées-Orientales
Déambulations . 8 Concerts

Corsavy Clôture 06/08
ERIC BARRET . SERGE LAZAREVITCH . JOEL ALLOUCHE

www.jazzentech.com

L'INDEPENDANT

PHOTO : X/DR

John Zorn

Déjà une décennie que John Zorn nous envoie des nouvelles phonographiques de ses récitals improvisés aux grandes orgues, dont voici les deux derniers épisodes.

Enregistré lors du festival Big Ears à la Cathédrale épiscopale Saint-John de Knoxville, Tennessee, **"The Hermetic Organ Vol. 9 - Liber VII"** ✪✪ ne surprendra guère les habitués de ces messes noires à base de drones, clusters, dissonances lancinantes et contrastes dynamiques outrés. Tout juste pourra-t-on souligner ici un penchant un peu déroutant pour des nuances pianissimo à peine audibles. Immortalisé dans le cadre plus séculier du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, le volume 10 **"Bozar, Brussels"** ✪✪✪ mérite en revanche qu'on s'y attarde. Chose rarissime chez Zorn, d'ordinaire rétif aux captations vidéo, le CD s'accompagne en effet d'un DVD du même concert. Si la réalisation ne semble guère inspirée au plan filmique, elle permet en revanche d'observer avec une précision clinique les techniques hétérodoxes de notre organiste autodidacte qui, officiant pieds nus (comme Rhoda Scott !), semble souvent plus affairé à manipuler tirettes et pédales tel un DJ face à sa console qu'à tâter véritablement du clavier. Mais c'est surtout la participation surprise de la grande cantatrice Barbara Hannigan qui fait la différence, surgissant au rappel pour un duo improvisé d'une grande intensité dramatique, dont l'interaction spontanée fait sans doute trop souvent défaut à ces huis-clos avec orgue.

Pascal Rozat

Tzadik est distribué en France par Orkhêstra.

LES DISQUES >>>

Chris Speed Trio

Despite Obstacles

1 CD Intakt / Orhkêstra

✪✪✪✪

Nouveauté. Chris Speed joue avec Dave King depuis bientôt un quart de siècle, et dix-sept ans "seulement" avec Chris Tordini. "Despite Obstacles" est leur quatrième album sous le nom de Speed depuis 2013. En dix ans, ils ont donc peaufiné une manière bien à eux d'aborder la formule du trio avec saxophone magnifiée par Sonny Rollins dès les années 1950. Ils se situent cependant assez loin de cette référence historique, surtout tout du point de vue du son. Au ténor, Speed possède une sonorité proche de la clarinette, dont il joue sur la dernière plage, *Amos*. Sa sobriété nourrie des dernières modernités l'inscrit par ailleurs dans une filiation qui, partant de Lester Young, passerait par Joe Henderson pour aller jusqu'à Mark Turner. À certains moments, d'ailleurs, on est aussi tenté de rapprocher ce trio du Fly de Turner, avec Larry Grenadier et Jeff Ballard. Mais là encore, le son change la donne. Au lieu d'être "gros", celui de Tordini est ample et moelleux, englobant l'espace séparant Speed de King. Ce dernier, formidable, combine pour sa part sonorités jazz et pop. Le tout fonctionne à merveille, toujours sur des mesures impaires jouées avec le plus grand naturel. Complétons ainsi le titre : "en dépit des obstacles… faisons toujours en sorte que ce soit musical". Et ça l'est. Ô combien ! **Ludovic Florin**

Chris Speed (ts, cl), Chris Tordini (b), Dave King (dm). New York City, Brooklyn Recording, 28 avril et 24 juillet 2022.

David Virelles

Carta

1 CD Intakt / Orkhêstra

✪✪✪

Nouveauté. Pianiste cubain installé à New York, David Virelles s'est imposé ces dernières années auprès de musiciens aussi différents stylistiquement que Chris Potter, Tomasz Stanko ou Henry Threadgill, tout en s'engageant en leader pour le label ECM dans une série d'œuvres hybrides et ambitieuses revisitant les musiques rituelles afro-caribéennes au prisme du jazz le plus moderniste ("Mboko", en 2014, "Antenna" et "Gnosis" en 2016). Il signe aujourd'hui en compagnie du contrebassiste Ben Street et du batteur Eric McPherson un disque apparemment plus traditionnel dans ses formes comme dans ses références mais tout aussi personnel et abouti. Sur un répertoire composé dans sa quasi-totalité de pièces originales (seul le très beau *Confidencial* est une reprise du musicien cubain Enrique Bonne Castillo), Virelles met en œuvre une esthétique du trio collective et organique, son piano fluide et abrupt jouant avec virtuosité sur le principe d'une discontinuité radicale pour alimenter une musique d'une force lyrique indéniable, passant de séquences d'une grande densité rythmique à des plages plus abstraites et contemplatives ouvrant de larges espaces contemplatifs et oniriques.

Stéphane Ollivier

David Virelles (p), Ben Street (b), Eric McPHerson (dm). Englewood Cliffs, New Jersey, Rudy Van Gelder Studio, 31 mai et 1er juin 2022.

Charlie Watts

Anthology

2 CD BMG / BMG

✪✪✪

Réédition. Au grand sweepstake du destin, Charlie Watts avait tiré le gros lot : être le batteur du plus grand groupe de l'Histoire du rock anglais. Mais chacun sait que s'il jouait (plutôt très bien) sur les disques des Rolling Stones, il ne les écoutait quasiment jamais, préférant largement vivre son autre, oserions-nous dire sa *vraie* passion musicale (sans doute ne nous aurait-il pas contredit) : jouer du jazz, en toute humilité, à l'ombre de son héros Charlie Parker et des batteurs qu'il admirait plus que tout, les Kenny Clarke, Max Roach, Art Blakey autres Roy Haynes. Cette anthologie en forme de petit livre traverse sa carrière solo, entamée sur le tard, tandis que la folie chronophage du *rock and roll circus* s'était un peu calmée, lui laissant le temps de cultiver son amour du swing et du bebop en publiant plusieurs disques sous son nom ("Live At Fulham Town Hall", "From One Charlie", "Warm And Tender", "Charlie Watts Meets The Danish Radio Big Band"…), d'où sont extraits vingt-sept titres enregistrés entre 1986 à 2010, des standards pour la plupart, sauf ceux provenant de son étonnante parenthèse jazz-electro de 2000 en binôme avec un grand confrère américain, le "Charlie Watts / Jim Keltner Project".

Peter Cato

Charlie Watts (dm) avec, entre autres, Gereard Presencer (tp), Peter King (as), Courtney Pine (ts), Gail Thompson (bs), Jack Bruce (cello), Brian Lemon (p), Dave Green (b), John Stevens, Jim Keltner (dm), Bernard Fowler (voc)…

Ben Webster

First Concert In Denmark

1 CD Storyville / UVM Distribution

✪✪✪

Inédit. Cette première rencontre entre Ben Webster et le Danemark revêt une importance particulière quand on sait que le saxophoniste vedette de l'orchestre de Duke Ellington, né en 1909 à Kansas City, décida de s'installer définitivement dans ce pays. Il mourut à Copenhague en 1973 au terme d'une brillante carrière. Autrement dit, ainsi que le suggèrent joliment les liner notes de cet album, le concert de 1965 est le prélude d'une histoire d'amour. Un véritable coup de foudre. Les témoins en sont les trois autres membres du quartette, tour à tour en valeur sur des standards (*My Romance* de Richard Rogers, *Over The Rainbow*, de Harold Arlen), la part du lion étant réservée aux compositions du Duke, dont *In A Mellotone* qui bénéficie de deux versions. Si ce bref enregistrement – à peine plus de 35 minutes – n'offre pas de véritable surprise, il s'écoute avec plaisir : le leader s'y montre, comme ses partenaires, au mieux de sa forme. En somme, une belle leçon de swing, pleine d'inspiration et de fraîcheur. En témoignent, outre les interventions du leader, le sens harmonique de Kenny Drew, les cavalcades échevelées d'un jeune contrebassiste pétri de dons, âgé de dix-neuf ans, que désignera plus tard le seul acronyme NHOP, et les ponctuations judicieuses d'Alex Riel.

Jacques Aboucaya

Ben Webster (ts), Kenny Drew (p), Niels-Henning Ørsted Pedersen (b), Alex Riel (dm). Copenhague (Danemark), Radiohusets Koncertsal, 10 janvier 1965.

Terri Lyne Carrington.
Photo : Michael Goldman.

Top cheffe
Terri Lyne Carrington

Chaque mois, Ludovic Florin explore l'univers des cheffes d'orchestres. Celles qui ont fait l'histoire ou font l'actualité. Épisode 26 : Terri Lyne Carrington.

LA BIO Née le 4 août 1965 dans une famille de musiciens, **Terri Lyne Carrington** commence à jouer du saxophone – l'instrument de son père Sonny – à l'âge de 5 ans, mais adopte la batterie deux ans plus tard après avoir découvert dans la cave celle de son grand-père Matt (entendu avec Duke Ellington, Fats Waller et Chu Berry). En 1975, elle est déjà professionnelle avant même d'entrer au Berklee College of Music, où elle ne reste que trois semestres. Vite repérée, elle joue au plus haut niveau et excelle avec des musiciens aussi différents que Stan Getz, Dizzy Gillespie, Oscar Peterson, David Sanborn ou Wayne Shorter. C'est toutefois grâce sa longue association avec Herbie Hancock que les projecteurs sont braqués sur elle, entraînant son engagement pour des shows télévisés grand public. Au début du XXIe siècle, elle milite pour la reconnaissance de la place des femmes dans le milieu du jazz. "The Mosaic Project" (2011, Concord Jazz) réunit une vingtaine de jazzwomen qui illustrent autant de langages originaux. Devenue enseignante au Berklee College of Music en 2003, elle y inaugure en 2019 son Institute of Jazz and Gender Justice. Forte d'une dizaine d'albums sous son nom, elle apparaît en sidewoman sur plus d'une centaine de disques.

LE CD INDISPENSABLE Les années passant, le parcours phonographique de Terri Lyne Carrington est toujours plus engagé. La batteuse et cheffe d'orchestre est convaincue que la musique est un vecteur à même de transformer les mentalités, voire la société. Dans cette perspective, "Money Jungle – Provocative In Blue" (Concord Jazz, 2013) est un bon candidat pour notre rubrique, premier disque d'une femme leader désigné "Meilleur Album Instrumental" aux Grammy Awards. Jetons toutefois notre dévolu sur **"Waiting Game"** (Motéma, 2019) parce qu'il dresse un portrait plus complet de la musicienne. L'album se rattache en effet à la Great Black Music au sens large : jazz, R&B, hip-hop, improvisation libre (la longue suite en quatre parties Dreams And Desperate Measures au-dessus d'une partition d'Edmar Colón), indie rock, world music… Tout y passe, toujours de manière enthousiasmante. En plus d'être *« un message d'éveil, d'inclusion et de non-conformité »*, le projet de son groupe Social Science – Aaron Parks, Matthew Stevens et Morgan Guerin – aborde selon les notes de pochette *« des questions critiques qui ont un impact disproportionné et négatif sur la vie et la liberté de nombreuses personnes en raison de leur race, de leur sexe, de leur classe sociale, de leur sexualité et/ou de leur foi »*. L'œuvre d'une grande musicienne et d'une militante, à l'image de certains de ses mentors passés, Lester Bowie et Max Roach.

Le mois prochain : Dorothy Ashby.

DU 12 JUILLET AU 23 AOÛT 2023

LES MERCREDIS JAZZ DU TOUQUET PARIS-PLAGE

NEW CHOCOLATE DANDIES

ELIA BASTIDA / SCOTT HAMILTON
& JOAN CHAMORRO TRIO

MATTHEW LEE
(ROCK´N´ROLL PIANO SHOW)

MEMORIES OF LOVE
MYLES SANKO

REMEMBER PANNONICA

KEVIN NORWOOD QUARTET

ROBYN BENNETT

LAZCAR VOLCANO

INFOS ET BILLETTERIE WWW.LETOUQUET.COM
JAZZAUTOUQUET.COM | 03 21 06 72 00

CASINO · LE TOUQUET PARIS-PLAGE · Les Échos

FESTIVAL MALGUENAC (56)

JAZZ ET ALENTOURS
ARTS DES VILLES, ARTS DES CHAMPS

17 | 20 AOUT 2023

#26

Antonio FARAÒ trio featuring
Ira COLEMAN & Billy HART ○ JUPITER & OKWESS
Casey & AUSGANG ○ ONE SHOT à James
Baptiste HERBIN & Nicolas GARDEL SYMMETRIC 4tet
HORLA ○ Ludivine ISSAMBOURG & ANTILOOPS
Séléne Saint-Aimé TRIO ○ SARÄB ○ DYNAMITE SHAKERS
KAOLILA ○ AN'PAGAY ○ GERALD! ○ ISHKERO
LES NINOS FÉROCES ○ LES TAONS DE LANGOËLAN à Gigi
○ Site mis en lumière par MANUFACTO ○

EXPOSITION ● ATELIER ● STAGE ● JAM ● SPECTACLE

Réservations/Points de vente: helloasso
festival-malguenac.fr

RDV DE L'ERDRE

DU 28 AOÛT AU 3 SEPT. 2023

JAZZ & BELLE PLAISANCE

FESTIVAL DE TOUS LES JAZZ

110 CONCERTS GRATUITS

NANTES - ERDRE - CANAL

Louis Sclavis ~ Sixun

Pierrick Pédron
& Gonzalo Rubalcaba

Lakecia Benjamin ~ Hermon Mehari

Theon Cross ~ Yoann Loustalot ~ GRIO

Harold Lopez-Nussa feat Grégoire Maret

Christophe Monniot 4tet ~ Ishkero

Sylvain Rifflet ~ Jî Drû et Sandra Nkaké

Ana Carla Maza ~ Geoffroy Tamisier

rendezvouserdre.com

ASSOCIATION CULTURELLE DE L'ÉTÉ

Paris Jazz Club

CARTE ADHÉSION

40€/AN

CONCERTS GRATUITS,
RÉDUCTIONS ET AVANTAGES
DANS DE NOMBREUX LIEUX DE JAZZ ET FESTIVALS
À PARIS ET EN ÎLE-DE-FRANCE

ADHÉREZ EN SCANNANT LE QR CODE

PLUS D'INFORMATIONS SUR WWW.PARISJAZZCLUB.NET

les concerts

Agenda réalisé par Lionel Eskenazi (agenda@jazzmagazine.com) en partenariat avec Paris Jazz Club.
parisjazzclub.net

FESTIVALS

Les programmes d'un certain nombre de festivals du mois d'août ont été publiés dans notre Guide des Festivals (numéro de juin de Jazz Magazine). Toutefois, certains festivals ne nous avaient pas communiqué leurs programmes à temps. Les voici.

JUSQU'AU 4 AOÛT
LA BAULE JAZZ FESTIVAL (La Baule, 44)
labaulejazzfestival.fr
2 août Ladyva Boogie Woogie, Barcelona Big Blues Band
3 août Natural Woman Band (Hommage à Aretha Franklin)
4 août Ulf Sandstroom (Hommage à Jerry Lee Lewis)

JUSQU'AU 6 AOÛT
JAZZ EN TECH (Céret & environs, 66)
jazzentech.com
1er août Nico Morelli Quintet
2 août China Moses Quintet
3 août Sly Johnson
4 août Les Nouvelles Divas du Jazz : Cecil L. Recchia, Sarah Lenka, Estelle Perrault, Pamina Beroff
5 août Ceret's Jazzin' Streets
6 août Eric Barret / Serge Lazarevitch / Joël Allouche

JUSQU'AU 9 AOÛT
A L'EST DES DUNES (Sable d'Or-les-Pins, 22)
alestdesdunes.com
9 août G.G Le Louët, Orpheo Trio

JUSQU'AU 18 AOÛT
JAMMIN SUMMER SESSION (Antibes Juan-Les-Pins : Petite Pinède et Kiosque, 06)
antibesjuanlespins.com
4 août Tal Gamlieli Trio
11 août Sanne Sanne
18 août Odd Sound Quartet

JUSQU'AU 20 AOÛT
FESTIVAL INTERNATIONAL DE PIANO DE LA ROQUE D'ANTHÉRON (La Roque d'Anthéron & environs, 13)
festival-piano.com
Avec entre autres :
5 août Paul Lay Trio

JUSQU'AU 23 AOÛT
LES MERCREDIS JAZZ DU TOUQUET-PARIS-PLAGE (Le Touquet, 62)
jazzautouquet.com
2 août Myles Sanko
9 août Laurent Courthaliac
14 août Kevin Norwood Quartet
16 août Robyn Bennett
23 août Lazcar Volcano

JUSQU'AU 26 AOÛT
FESTIVAL A LA FOLIE PAS DU TOUT (Bourg-en-Bresse, 01)
bourgenbresse.fr
Avec entre autres :
10 août Galowstreet
12 août Lass
19 août Lehmanns Brothers

JUSQU'AU 8 SEPTEMBRE
JAZZ AU CHATEAU (Cagnes-sur-Mer, 06)
Concerts en plein air tous les vendredis soirs de l'été sur la Place du Château
4 août Bernard Sellam & The Boyz From The Hood
11 août Julien Brunetaud Duo
18 août James Andrews & Frank Salis
25 août St Louis Jazz Band

DU 1ER AU 5 AOÛT
JAZZ A VIALAS (Vialas, 48)
jazzavialas.com
1er août Andréa Caparros & Emile Mélenchon
2 août Adrien Coulomb Quintet
3 août Vincent Strazzieri Trio & Olivier Chaussade
4 août Kalliroi & Le Fadorebetiko Project
5 août Electric Jav Quintet

DU 2 AU 15 AOÛT
FESTIVAL DU PERIGORD POURPRE (Bergerac, 24)
festivalbergerac.com
Avec entre autres :
2 août Cécile McLorin Salvant
13 août Dmitri Naïditch

Louis Sclavis (clarinette), Annabelle Luis et Bruno Ducret (violoncelle), Keyvan Chémirani (percussions), alias Les Cadences du Monde.

PHOTO : X/DR

Créations au sommet

QUAND LA MONTAGNE EST JAZZ

Sous la houlette de passionnés de musique et de montagne – le clarinettiste Louis Sclavis et le pianiste et directeur de conservatoire **Jean-Jacques Di Tucci** –, un nouveau festival de jazz vient de naître dans les Hautes-Alpes, le **Serre Chevalier Summer Jazz Festival**, qui se déroulera du 16 au 19 août dans quatre communes de la vallée de la Guisane : Le Casset, Le Monêtier-Les-Bains, La Salle-Les-Alpes et Saint-Chaffrey. L'idée est de valoriser ce territoire géographique exceptionnel en y organisant des concerts *« à la fois attractifs et porteurs de courants esthétiques raffinés »*. Un festival qui repose sur un choix engagé, orienté vers les courants de la création actuelle, représentés par des musiciens particulièrement créatifs de la scène française : on y entendra bien sûr **Louis Sclavis** en solo (le 16) et avec son quartette **Les Cadences du Monde** (le 17), mais aussi le trio de **Vincent Courtois**, le groupe **Papanosh** et **Benjamin Moussay** en solo (le 18), et enfin le duo **Dominique Pifarély-François Couturier** et le quartette de **Géraldine Laurent** avec **Paul Lay** (le 19). LE

NET serre-chevalier.com.

FESTIVALS

DU 3 AU 5 AOÛT & LE 26 AOÛT
AVIGNON JAZZ FESTIVAL (Avignon : Cloître des Carmes, 84)
tremplinjazzavignon.fr
3 & 4 août Concours Européen Tremplin Jazz
5 août Matthias Van den Brande Trio, Emile Parisien Sextet
26 août Steve Davis Quintet

DU 3 AU 6 AOÛT
LA LONDE FESTIVAL (La Londe-les-Maures, 83)
lalondejazzfestival.com
3 août Big Sud Orchestra, Bloom
4 août Michaël Steinman & The Angel City players, Laurent Cugny Tentet
5 août Feugo Latino, Sarah Lenka avec Macha Gharibian
6 août José Caparros Quartet, Newen Afrobeat

LE 4 AOÛT
JAZZ EN LEON (Saint-Vougay - Château de Kerjean, 29)
leon-art-jazz.com
4 août Eric Le Lann Quartet, Olivier Hutman Trio

DU 4 AU 5 AOÛT
NESTIVAL (Saint-Laurent de Neste, 65)
Avec entre autres :
4 août Bol, Edredon Sensible

DU 4 AU 6 AOÛT
LES NUITS & LES JOURS DE QUERBES (Capdenac, 12)
querbes.fr
4 août Château Cosco
5 août Madeleine Cazenave "Rouge", Christophe Marguet "Pronto !"
6 août Le Grand Orphéon Quintet & l'Orchestre National de Querbes, Bol

DU 4 AU 6 AOÛT
JAZZ IN LANGOURLA (Langourla, 22)
jazzinlangourla.com
4 août 3iniya, Emile Parisien & Roberto Negro, Yoann Loustalot Trio
5 août Oroso, Ludovic Beier Trio, Robinson Khoury Quartet
6 août Autour de Louis Boudot, Dexter Goldberg Trio, Pierrick Pédron Quartet

DU 4 AU 6 AOÛT
KIND OF BELOU (Treignac, 19)
4 août Le Grand Silence
5 août Mr Bishop, No Noise No Reduction, Mortelle Randonnée, Thomas de Pourquery, Pâté pour Chien
6 août Cracraoké

DU 4 AU 6 AOÛT
UTOPIES FESTIVALES DE PISY (Pisy, 89)
utopiesfestivales.fr
4 août Maxima Poesia
5 août Manuel Delgado Quartet, Le Peuple Etincelle
6 août Cuarteto Lunares

DU 4 AU 9 AOÛT
FESTIVAL DU MONASTIER (Le Monastier-sur-Gazeille, 43)
festivaldumonastier.fr
4 août Gospel Jam & Friends avec Sabine Kouli, Hypercontent !
5 août Big Funk Brass, Ben l'Oncle Soul
6 août Love Boat, Ziveli Orkestar
7 août Bigre ! avec Célia Kameni, Yves Rousseau Septet
8 août Grand Ensemble de Cuivres et Percussions de l'Orchestre Philharmonique de Radio France
9 août La Gâpette, Gallowstreet

DU 5 AU 13 AOÛT
AU GRES DU JAZZ (La Petite Pierre, 67)
festival-augresdujazz.com
5 août Loco Cello & Biréli Lagrène, Thomas Dutronc / Stochelo Rosenberg / Rocky Gresset
6 août Laurent Mignard Duke Orchestra, Boogie Trio
7 août Airelle Besson Quartet, Rhoda Scott Lady Quartet
8 août Tournée des Refuges, Leïla Duclos, Aurore Voilqué
9 août Rhoda Scott Gospel, The Aeroswingers
10 août Jeannemarie, China Moses
11 août Greg Lamy & Flavio Boltro Quartet, Guillaume Perret
12 août Robin McKelle, Sarab
13 août Roberto Fonseca

DU 7 AU 12 AOÛT
FESTIVAL DE BIG BANDS DE PERTUIS (Pertuis, 84)
festival-jazz-bigband-pertuis.com
7 août Tartoprunes, Big Band de Pertuis
8 août Harlem Serenaders, Big Band Orchestra
9 août Lazcar Volcano, Natural Woman Band
10 août The Suricats, J.P Derouard Music Big Band
11 août Romain Morello Sextet, A.Herlim Swing Dance Orchestra
12 août Vincent Strazzieri Quartet, Vintage Orchestra

DU 10 AU 12 AOÛT
FESTIVAL SAINT JAZZ CAP FERRAT (Saint-Jean-Cap- Ferrat, 06)
saint-jean-cap-ferrat.fr
10 août André Ceccarelli ASTA, Biréli Lagrène Trio
11 août Gabi Hartmann ; Ana Carla Maza Quartet
12 août Obradovic-Tixier Duo, Roberto Fonseca

DU 11 AU 13 AOÛT
GAUME JAZZ FESTIVAL (Rossignol-Tintigny, Belgique)
11 août Dalva, Michel Vrydag, Louise van del Heuven Quartet, Camille Bertault &The Brussels Jazz Orchestra, Manu Hermia
12 août Orchestra Nazionale Della Luna, François Poitou & Pumpkin, Renaud Garcia-Fons & Claire Antonini, Tamara Mozes & Zsolt Kaltenecker, Mamie Jotax, Trio Grande, Elise Einarsdotter Ensemble, Daïda
13 août Chris Joris, Gaëtan Casteels Ozain Quartet, Autotest 80.10, Daniel Garcia Trio, Manu Hermia, Hélène Duret, Philip Catherine, Next Ape

DU 11 AU 13 AOÛT
FESTIV'AOÛT (Lautrec, 81)
festivaout.com
Avec entre autres :
11 août L'Oiseau Déplumé
12 août Corentin Grellier Septet, Fülü
13 août Sarab

DU 11 AU 15 AOÛT
FESTIVAL DES PANTOMINES (Villaroger & Sainte-Foy-Tarentaise, 73)
mineursdefond.fr/festival-des-pantomines
Avec entre autres :
12 août Papanosh
13 août Timothée Quost
14 août Vaguent

DU 14 AU 17 AOÛT
UN PIANO DANS LA PINEDE (Ile d'Oléron, 17)
14 août Michel Bonnet Octet
15 août Pablo Campos Quartet
16 août David Sauzay Quintet
17 août Lluis Coloma Trio

DU 15 AU 19 AOÛT
BLUES EN LOIRE (La Charité-sur-Loire et environs, 58)
bluesenloire.com
15 août Michael Jerome Browne, Vigon & The Dominos
16 août Anthony Stelmaszack, Healberries
17 août Spoon, Papa Mojo, José Ramirez, Alabama Mike
18 août Trio Jean-Baptiste Hardy, The Bluesy Dogs, Kaz Hawkins, John Del Toro
19 août Little Mouse & The Hungry Cats, Midnight Ramblers, The Lone Rangers, Nirek Mokar & Sax Gordon, Shakura S'Aida

DU 16 AU 19 AOÛT
SERRE CHEVALIER SUMMER FESTIVAL (Le Monêtier-les-Bains et environs, 05)
serre-chevalier.com/fr/sortir-se-divertir/animations/serre-chevalier-summer-jazz-festival
16 août Louis Sclavis solo (Eglise Le Casset)
17 août Louis Sclavis "Les Cadences du Monde" (Eglise Saint-Chaffrey)
18 août Vincent Courtois "Love of Life" (Eglise La Salle-les-Alpes), Denis Badault solo, Papanosh (Salle du Dôme)
19 août Dominique Pifarély & François Couturier, Géraldine Laurent Quartet (Salle du Dôme)

DU 18 AU 19 AOÛT
FRONTENAY JAZZ (Frontenay, 39)
frontenayjazz.fr
18 août Harold Charre, Laura Prince, Who's The Cubans
19 août Kaz Hawkins, Nathan Mollet Trio, Jean-Jacques Elangué Nonet

DU 18 AU 20 AOÛT
SOULAC'N JAZZ (Soulac, 33)
soulacnjazz.fr
18 août Dominique Fillon Quintet "Tribute to Supertramp"
19 août Matthieu Chazarenc Quartet
20 août Dominique Fillon / Sylvain Gontard / Akémi Fillon

DU 19 AU 20 AOÛT
JAZZ IN'VILANOVA (Villeneuve-les-Beziers, 34)
19 août Rim Laurens, Martha High
20 août Royal Jazz Band, Célia Kaméni

DU 19 AU 20 AOÛT
UZESTE MUSICAL (Uzeste, 33)
uzeste.org
Programme non communiqué

DU 19 AU 21 AOÛT
FESTIJAZZ (Houlgate, 14)
19 août Cat & The Mint
20 août Douce Ambiance, Eul' Swing, Le Chinois, Rive Droite Rive Gauche, Jazz Street Boys, Nirek Morak
21 août Far Est Unlimited, Les Jazzdiniers, Canto

DU 19 AU 26 AOÛT
JAZZ CAMPUS EN CLUNISOIS (Cluny, 71)
jazzcampus.fr
19 août Laurent Dehors & Céline Bonacina
20 août Noé Clerc Trio
21 août The Source
22 août L'Arbre Rouge
23 août Paul Lay "Deep Rivers"
24 août Trio Rhizome, Daniel Zimmermann Quartet
25 août Simon Goubert, Sylvain Rifflet
26 août Roots Trio, Yves Rousseau Shabda Sextet

DU 21 AU 25 AOÛT
MUSICAL'OCEAN (Lacanau, 33)
musicalocean.com
Avec entre autres :
24 août Aurore Voilqué Trio + Angelo Debarre

DU 21 AU 26 AOÛT
FESTIVAL DE CAUNES-MINERVOIS (Abbaye de Caunes-Minervois, 11)
festival-caunes-minervois.org
Avec entre autres :
21 août Omar Sosa Quarteto Afro Cubano
22 août Marion Rampal & Pierre- François Blanchard + André Villéger
23 août Arièle Butaux & les Etoiles de Demain

DU 21 AU 27 AOÛT
JAZZ EN PLACE (Dinan, 22)
jazzenplace.fr
22 août Pierre Bernier Quintet, William Lecomte Trio
23 août Afeto Duet, Cissy Street
24 août Nayan Samba-Jazz, Le Petit Bal Retrouvé
25 août Ney Veras Trio, Charanga Santa Lucia
26 août Dexter Goldberg Trio, Antonio Lizana Quintet

WYNTON MARSALIS
À MARCIAC

Comme de coutume, la légende vivante de la trompette jouera sous le Chapiteau de Jazz in Marciac, avec cette fois son Modern Jazz Band le jeudi 3 août à 23h.

PHOTO : PIPER FERGUSON

Ci-dessus, "Jazz in Marciac" (éd. Cairn, collection La Photothèque, 80 pages, 15 €), le livre du photographe Christian Kitzinger qui traverse en plus de 70 clichés en noir & blanc deux décennies de jazz. On y retrouve avec émotion les grands nom qui ont fait la légende du festival, et même feu notre ami Michel Laverdure, fine plume de Jazzmag. Préface d'un autre compagnon de route de Jazzmag, Pierre-Henri Ardonceau.

27 août Loucanta, Abraham Réunion

DU 23 AU 26 AOÛT
MÉTÉO – MULHOUSE MUSIC FESTIVAL (Mulhouse, 68)
festival-meteo.fr/
23 août [Na], Musho, Mike Reed's Separatist Party, Fanny Lasfargues & Damon Locks
24 août So-Lo-Lo, Ben Lamar Gay Solo, Trio l'Impolie, Sakina Abdou Solo, Bonbon Flamme, Eat Drink Man Woman, The Dwarfs of East Agouza
25 août Tatiana Paris, Maria Chavez solo, Plan Affine, Clara Levy & Alexis Degrenier, The End, Vaka, Deeat Palace, Evicshen
26 août Damon Locks, The Hatch, Maria Chavez / Mariam Rezaei / Victoria Shen

DU 23 AU 27 AOÛT
JAZZITUDES (Lisieux, 14)
jazzitudes.com
23 août Les D-Day Ladies
24 août Les Voilà Voilà, Pierrick Pédron Quartet
25 août Swing Family
26 août Abraham Reunion
27 août Rhoda Scott Lady Quartet

DU 24 AU 27 AOÛT
FESTIVAL JAZZ & GOSPEL D'ENCAUSSE-LES-THERMES (Encausse-les-Thermes, 31)
midnite-blue.com/festival-jazz-gospel
24 août Jeb Patton & Dmitry Baevsky, Bal Swing
25 août Frog Me Bop, Bal Swing
26 août Quatre, Feelin's 9, Bal Swing
27 août Jam avec les élèves de l'école de musique Midnite Blue

DU 24 AU 27 AOÛT
UN PIANO SOUS LES ARBRES (Lunel-Viel, 34)
unpianosouslesarbres.com
Avec entre autres :
24 août Espen Eriksen Trio
27 août Las Karamba

DU 25 AU 26 AOÛT
FESTIVAL JAZZ'ILLY (Andilly-les-Marais, 17)
les5fantastiques.wixsite.com/asso/projects-8
25 août Galadrielle, Two Cats Quartet, Mystically
26 août Shamo Solo, Sweet Mama, 112 Brass Band

DU 25 AU 26 AOÛT
FESTIVAL DES BIG BANDS DU 13 (Lançon-Provence, 13)
cmf13.opentalent.fr/
25 août Jean-Philippe Sempéré Quartet, Yves Laplane Big Band
26 août Sébastien Carretier Quartet, AJB Orchestra

DU 25 AU 26 AOÛT
LES CARRIERES SAINT-ROCH (Luzarches, 95)
carrieres-st-roch.com
Avec entre autres :
25 août The Jallies, Mélissa Laveaux, Patatef
26 août Duo Brady, Nout, Guts

DU 25 AU 27 AOÛT
FESTIVAL DE CLERMONT GENEVOIS (Clermont Genevois, 74)
25 août Louis Billette Sextet, Mario Biondi & The Band
26 août Mario Canonge Trio, Raphaël Lemonnier & La Trova Project
27 août Hetty Kate Quartet, The European Swing Machine

DU 28 AOÛT AU 3 SEPTEMBRE
RENDEZ-VOUS DE L'ERDRE (Nantes & ses environs, 44)
rendezvouserdre.com
Programme non communiqué

DU 30 AOÛT AU 10 SEPTEMBRE
JAZZ A LA VILLETTE (Paris, 75)
jazzalavillette.com
30 août Nana Benz du Togo, De La Soul Live Band & guests
31 août Madeleine & Salomon, Laurent Bardainne & Tigre d'Eau Douce, Mulatu Astatké

PARIS

MARDI 1ER AOÛT
38 Riv Léa Laye Trio, The 38 Riv Funk Trio
Au Port du Salut Olinka Mitroshina solo
Baiser Salé Felix Toca
Caveau de la Huchette Boogie Phil & The Swing Devils
Petite Halle Hendrix Harris
Sunside Xavier Thollard (Concert à la Bougie), Adrien Brandeis Quartet

MERCREDI 2 AOÛT
38 Riv Julia Richard Trio, Hakiouchi Trio
Baiser Salé Thomas Julienne
Caveau de la Huchette Boogie Phil & The Swing Devils
New Morning Marcos Valle
Sunside Napoli Songs, Nico Morelli Trio

JEUDI 3 AOÛT
38 Riv Ramona Horvath, Nicolas Signat Trio
Baiser Salé Thomas Julienne
Café Laurent Valéry Haumont Trio
Caveau de la Huchette Boogie Phil & The Swing Devils
La Mère Catherine Olinka Mitroshina solo
Le Son de la Terre Miss Delmonde
Sunside Iseul Kim Trio, Giovanni Mirabassi

VENDREDI 4 AOÛT
38 Riv Olga Amelchenko Quartet, Apollo Jam
Baiser Salé Ludovic de Preissac
Café Laurent Trio Déborah Tanguy
Caveau de la Huchette Bjorn Ingelstam
Sunside Giovanni Mirabassi Trio + Rosario Giuliani

SAMEDI 5 AOÛT
38 Riv Adèle Viret Quartet, Gabriel Midon
Baiser Salé Ludovic de Preissac
Café Laurent Trio Olivier Robin
Caveau de la Huchette The Groovy Four
Le Son de la Terre Jean-Baptiste Marino
Sunside Giovanni Mirabassi Trio + Rosario Giuliani

DIMANCHE 6 AOÛT
38 Riv Nina Gat & Christelle Raquillet
Baiser Salé Simon Chivallon
Caveau de la Huchette The Groovy Four
Le Son de la Terre Jean-Baptiste Marino
Sunside Alex Monfort Trio (Hommage à Cedar Walton)

LUNDI 7 AOÛT
38 Riv Nina Gat Trio, Pierre Marcus Trio
Baiser Salé Caloé
Caveau de la Huchette Don Washington
Sunside Laurent Courthaliac (Plays Duke Ellington + Jam Session)

MARDI 8 AOÛT
38 Riv Equinox Trio, The 38 Riv Funk Trio
Baiser Salé Caloé
Caveau de la Huchette Don Washington
Sunside François & Louis Moutin avec Arkady Figlin

MERCREDI 9 AOÛT
38 Riv Charlotte Isennmann Quartet, Hakiouchi Trio
Baiser Salé Simon Chivallon
Caveau de la Huchette Don Washington
Sunside Edouard Ferlet

JEUDI 10 AOÛT
38 Riv Ramona Horvath, Nicolas Signat Trio
Baiser Salé Dharil Esso
Café Laurent Leslie Lewis & Gérard Hagen
Caveau de la Huchette Nirek Mokar
Péniche Le Marcounet Laurent Fradelizi Duo
Le Son de la Terre Lou Ricard & Vladimir Médail
Sunside Franck Amsallem Trio

VENDREDI 11 AOÛT
38 Riv Jeanne Michard, Apollo Jam
Café Laurent Leslie Lewis & Rémy Decormeille
Caveau de la Huchette Danger Zone
Le Son de la Terre Olivier Griffith
Sunside Christian Vander Quartet (Hommage à Coltrane)

SAMEDI 12 AOÛT
38 Riv Pamina Beroff Quartet, Gabriel Midon Trio
Baiser Salé Caloé
Café Laurent Trio Cyrille Martinez
Caveau de la Huchette Danger Zone
Péniche le Marcounet Philippe Chagne & Rémi Toulon
Le Son de la Terre Hugo Corbin
Sunside Christian Vander Quartet (Hommage à Coltrane)

DIMANCHE13 AOÛT
Caveau de la Huchette Michel Pastre
Sunside Bastien Brison Trio (Hommage à Barry Harris)

LUNDI 14 AOÛT
38 Riv Pierre Marcus Trio
Baiser Salé Caloé
Caveau de la Huchette Blues Monday
Sunside Laurent Courthaliac (Plays Monk + Jam Session)

MARDI 15 AOÛT
38 Riv The 38 Riv Funk Trio
Baiser Salé Caloé
Caveau de la Huchette Renato D'Aiello
Sunside Leonardo Montana avec Adriano Tenorio & Michael Pipoquinha

MERCREDI 16 AOÛT
38 Riv Hakiouchi Trio
Baiser Salé François Constantin
Caveau de la Huchette Renato D'Aiello
Sunside Karim Blal Trio (Hommage à Mulgrew Miller)
Jeudi 17 août
38 Riv Nicolas Signat Trio
Baiser Salé François Constantin
Café Laurent Vicki Rummler & Nico Morelli
Caveau de la Huchette Renato D'Aiello
Sunside Larry Goldings / Peter Bernstein / Bill Stewart

VENDREDI 18 AOÛT
38 Riv Laure Sanchez, Apollo Jam
Baiser Salé Simon Chivallon
Café Laurent Sara Miette & Thomas Duvigneau
Caveau de la Huchette Michel Pastre
Péniche le Marcounet Hugo Corbin Duo
Le Son de la Terre Sebastian Cordero
Sunside Larry Goldings / Peter Bernstein / Bill Stewart

SAMEDI 19 AOÛT
38 Riv Nora Kamm Trio, Gabriel Midon Trio
Baiser Salé Simon Chivallon
Café Laurent Trio Olivier Robin
Caveau de la Huchette Michel Pastre
Péniche le Marcounet Taca Duo
Sunside Larry Goldings / Peter Bernstein / Bill Stewart

DIMANCHE 20 AOÛT
38 Riv Sara Miette Duo
Caveau de la Huchette Megaswing
Le Son de la Terre Kris Same
Sunside Karim Blal Trio (Hommage à Michel Legrand)

LUNDI 21 AOÛT
38 Riv Sharon Doelwijt, Pierre Marcus Trio
Baiser Salé François Constantin
Caveau de la Huchette Nirek Mokar
Sunside Laurent Courthaliac (Plays Bill Evans + Jam Session)

MARDI 22 AOÛT
38 Riv Alba Obert Trio, The 38 Riv Funk Trio
Baiser Salé François Constantin
Caveau de la Huchette Nirek Mokar
Sunside Jeremy Pelt & Steve Davis Quintet

MERCREDI 23 AOÛT
38 Riv Elisa Lécuyer Quartet, Hakiouchi Trio
Baiser Salé Simon Chivallon
Caveau de la Huchette Ronald Baker
Sunside Jeremy Pelt & Steve Davis Quintet

JEUDI 24 AOÛT
38 Riv Ramona Horvath, Nicolas Signat Trio
Baiser Salé François Constantin
Café Laurent Cecil L.Recchia & Noé Huchard
Caveau de la Huchette Ronald Baker
Péniche Le Marcounet Zerafa Sandro Duo
Le Son de la Terre Hugo Corbin
Sunside Jeremy Pelt & Steve Davis Quintet

PARIS ILE-DE-FRANCE RÉGIONS

VENDREDI 25 AOÛT
38 Riv Abraham Réunion, Apollo Jam
Baiser Salé François Constantin
Café Laurent Cécile Brocas & Pierre Christophe
Caveau de la Huchette Ronald Baker
Péniche Le Marcounet Magic Duo Portail Marchioni
Le Son de la Terre Florian Marques
Sunside Jeb Patton Quartet avec Dmitry Baevsky

SAMEDI 26 AOÛT
38 Riv Moeun Son Project, Gabriel Midon Trio
Baiser Salé Pablo Murgier Quartet, François Constantin
Café Laurent Trio Bruno Schorp
Caveau de la Huchette Nirek Mokar
Péniche Le Marcounet Jean-Philippe Bordier Duo
Sunside Fred Nardin Quartet

DIMANCHE 27 AOÛT
38 Riv Rose Franck Duo
Baiser Salé Caloé
Caveau de la Huchette Wendy Lee Taylor
Le Son de la Terre Kicca & Oscar Marchioni
Sunside Simon Chivallon Trio (Hommage à Ahmad Jamal)

LUNDI 28 AOÛT
38 Riv Ebham Trio, Pierre Marcus Trio
Baiser Salé Caloé
Caveau de la Huchette Blues Monday
Duc des Lombards Julian Leprince-Caetano
Sunside Laurent Courthaliac (Plays Count Basie + Jam Session)

MARDI 29 AOÛT
38 Riv Alba Obert Trio
Baiser Salé François Constantin
Caveau de la Huchette Bjorn Ingelstam
Sunside Pierre-Yves Plat (Concert à la Bougie), Julia Perminova Trio

MERCREDI 30 AOÛT
38 Riv Enodia Trio, Hakiouchi Trio
Baiser Salé François Constantin
Caveau de la Huchette Bjorn Ingelstam
Duc des Lombards Catia Werneck
Grande Halle de la Villette Nana Benz du Togo, De la Soul Live Band & guests (Jazz à la Villette)
Sunside Yonathan Avishai (Concert à la Bougie)

JEUDI 31 AOÛT
38 Riv Ramona Horvath, Nicolas Signat Trio
Baiser Salé François Constantin
Café Laurent Trio Larry Browne
Caveau de la Huchette Bjorn Ingelstam
Grande Halle de la Villette Mulatu Astatke, Laurent Bardainne & Tigre d'Eau Douce (Jazz à la Villette)
La Mère Catherine Olinka Mitroshina solo
Péniche Le Marcounet Jody Sternberg
Petite Halle Abdullah Miniawy
Studio de l'Ermitage Madeleine & Salomon (Jazz à la Villette, Under the Radar)
Sunside Yonathan Avishai Trio

ILE-DE-FRANCE

SAINT-OUEN, Saint-Ouen Sur Scène
27 août François Poitou & Pumpkin

RÉGIONS

ARROMANCHES (14), Salle des Fêtes
18 août Aurore Voilqué

BAGNERES-DE-BIGORRE (65), Place d'Uzer
4 août Ice

BUIS-LES-BARONNIES (26), Les Buissonnantes
18 août Camille Bertault

LA CADIERE D'AZUR (83), Jazz en Terrasse
8 août Jean-Michel Bidault Quartet
22 août Sylvie Bolay Quartet
29 août Piero Ianetti Quartet

CAIRANNE (84), Jazz dans les Vignes
5 août Baptiste Herbin & Nicolas Gardel Quartet
25 août Stéphane & Lionel Belmondo avec le Trio d'Olivier Hutman

CAMBREMER (14), Foyer Familial
25 août Swing Family

CHASSY (18), Marelle S'emballe
5 août Fülü

CLERMONT-FERRAND (63), Caveau de la Michodière
13 août Philippe Guidat & Patrick Char
20 août Jonathan Kahn & Julien Bories

CLUNY (71), Farinier de l'Abbaye
19 août Laurent Dehors & Céline Bonacina

DIJON (21), Musée des Beaux Arts
16 août A la Croisée des Voies

DONVILLE-LES-BAINS (50), La Pinède
28 août Les Hot Troubadours

LA FERRIERE AUX ETANGS (61), Salle du Gué Plat
19 août Aurore Voilqué

LABROQUERE (31), Le Mont des Arts
11 août Fülü

LAVAL (53), Quartier Saint Vénérand
20 août La Malle au Jazz

MARCIAC (32), l'Astrada
2 août L'Arbre Rouge
3 août Gabi Hartmann
4 août Jeff Mills avec Jean-Phi Dary & Prabhu Edouard

MIREPOIX (09), MIMA
6 août Fülü

MONTAGNE-SUR-GIRONDE (17), Les Jeudis Musicaux de Royan
11 août Loco Cello + Bireli Lagrène

MONTFAUCON (46), Fête Votive
19 août Fülü

MOYON (50), Salle des Fêtes
20 août Aurore Voilqué

PENMARC'H (29), Brasserie Merlin
17 août Clément Abraham Quartet

PLOVAN (29), Penn ar Bed
13 août Clément Abraham Quartet

PLUVIGNER (56), Les Apéros Klam
17 août Maracuja !

PONT-CROIX (29), Le Zinc Lucie
20 août Clément Abraham Quartet

LES PONTS DE CE (49), En Rouge & Loire
18 août Maracuja !

PROUPIARY (31), Abbaye de Bonnefont
17 août Okidoki

REGNEVILLE-SUR-MER (50)
6 août Les Hot Troubadours

LA ROCHEFOUCAULD (16), Le Patio de La Roche
5 août Las Hermanas Caronni
12 août Trio Evasion
19 août Sidi Bemol
26 août Trio Céline Castano

SAINT-AUBIN-SUR-MER (14), Parc Pillier
8 août Les Hot Troubadours

SAINT-GEORGES-DE-DIDONNE (17), Les Jeudis Musicaux de Royan
31 août Thomas Enhco / David Enhco / Caroline Casadesus

SAINT-QUENTIN (02), Petit Jardin des Champs-Elysées
6 août Let's Duet (Michele Hendricks & Sara Lazarus)
20 août Joë Santoni

UZERCHE (19), Festival sur la Route d'Aurillac
19 août 112 Brass Band
VALENCE (26), Parc Jouvet
6 août Lise Bouvier Quartet
20 août Memory Box
27 août Glenn Arzel & Claire Nivard

VEZELAY (21), Cité de la Voix
26 août Ellinoa

RADIO

24 HEURES SUR 24

TSF Jazz (98.1 Amiens / 98.1 Antibes / 107.5 Arcachon / 98.5 Bourg-en-Bresse / 98.1 Cannes / 91.4 Chambéry / 97.7 Laval / 90.2 Nevers / 98.1 Nice / 106.7 Orléans / 89.9 Paris / 96.6 Poitiers / 106.9 Saint-Brieuc / 89.5 Valence) (tsfjazz.com)
POUR QUI SONNE LE JAZZ, du lundi au vendredi à 9h30 par David Koperhant
DELI EXPRESS (Session Live), du lundi au vendredi de 12h à 13h, par Jean-Charles Doukhan
IMPROBOX, le mercredi à 19h, par Ibrahim Maalouf

ET AUSSI : TSF Jazz Premium "sans pub", par abonnement sur tsfjazz.com.

SWING FM (101.2 Limoges / swingfm.asso.fr)

JAZZ RADIO (97.3 Lyon / jazzradio.fr)

RADIOS NATIONALES

FIP
CLUB JAZZAFIP, tous les jours de 19h à 20h

FRANCE MUSIQUE GRILLE D'ETE JUSQU'AU 27 AOÛT
RETOUR DE PLAGE, du lundi au vendredi de 18 h à 20h, par Thierry Jousse
LES LEGENDES DU JAZZ, le samedi et dimanche de 18h à 19h, par Jérôme Badini
5 & 6 août Pat Metheny / Herbie Hancock / Dave Holland / Jack deJohnette (Jazz à Vienne, 1990)
12 & 13 août Dianne Reeves (Jazz In Marciac, 1998)
19 & 20 août B.B King (Nice, 1984)
26 & 27 août Mahavishnu Orchestra (Antibes, 1984)
HUIT FEMMES DANS L'OMBRE DES GRANDS JAZZMEN, le dimanche de 18 h à 19 h par Marjolaine Portier-Kaltenbach
BANZZAÏ, du lundi au vendredi de 22h30 à 23h30 par Nathalie Piolé
JAZZ IN MARCIAC, les 1er, 3 & 6 août de 20h à 00h00, par Alex Dutilh & Nathalie Piolé
1er août Sarah Lenka & Macha Gharibian, Florin Niculescu, Dhafer Youssef
3 août Géraldine Laurent & Paul Lay, Cécile McLorin Salvant, Wynton Marsalis
6 août Charlotte Planchou, Robin McKelle, Gregory Porter
FESTIVAL RADIO FRANCE MONTPELLIER-OCCITANIE, le 11 de 20h à 22h30 & le 13 août de 20h à 23h, par Lionel Eskenazi.
11 août Ballaké Cissoko / Vincent Segal / Emile Parisien / Vincent Peirani, Emile Parisien Sextet
13 août Laurent Coulondre, Olivier Témime

GRILLE DE RENTREE A PARTIR DU 28 AOÛT
OPEN JAZZ, du lundi au vendredi de 18h à 19h, par Alex Dutilh
BANZZAÏ, du lundi au vendredi de 19h à 20h, par Nathalie Piolé

RADIO CLASSIQUE
ON THE WILDE SIDE, du lundi au vendredi de 19h à 20h, par Laurent de Wilde

RFI
L'ÉPOPÉE DES MUSIQUES NOIRES, le dimanche à 13h30 et 18h30, le lundi à 04h30 par Joe Farmer

RADIOS PARISIENNES

RADIO ALIGRE (93.1 FM)
JAZZ BOX, le samedi de 17h à 18h par Jacques Thévenet ou Jean-Marc Gélin (en alternance)

RADIO J (94.8 FM)
JAZZSPIRINE, le dimanche à 22 h par Monique Feldstein

RADIO LIBERTAIRE (89.4 FM)
JAZZ LIB', le premier et troisième jeudi du mois de 19h30 à 22h par Yves Migdal

RADIOS VALLEE DU RHONE

RADIO DECLIC (101.1 FM)
DECLECTIC JAZZ, tous les jeudis à 20h par Nicolas Pommaret

TV
MEZZO (les temps forts du mois, programmes complets sur mezzo.tv)
Le 3 à 20h30 Kyle Eastwood
Le 3 à 21h30 Chick Corea & Vigil
Le 3 à 22h25 Omar Sosa & Yilian Canizares
Le 10 à 20h30 Avishai Cohen Trio
Le 10 à 22h05 Carte Blanche à Erik Truffaz
Le 10 à 23h30 Stéphane Belmondo Quintet
Le 17 à 20h30 Gogo Penguin
Le 17 à 21h30 The Bad Plus & Joshua Redman
Le 17 à 22h25 Michel Portal
Le 24 à 20h30 Mahavishnu Orchestra
Le 24 à 21h15 Jack deJohnette
Le 24 à 22h05 Franco Ambrosetti Quintet
Le 31 à 20h30 Thomas Enhco & Vassilena Serafimova
Le 31 à 21h20 Marc Berthoumieux
Le 31 à 22h10 Fiona Monbet

MEZZO LIVE HD (les temps forts du mois, programmes complets sur mezzo.tv)
Le 2 à 21h Juan Carmona Septet
Le 2 à 22h Jacky Terrasson Trio
Le 2 à 23h05 Hiromi
Le 9 à 21h Pink Martini
Le 9 à 22h30 Laurent Coulondre Trio
Le 9 à 23h45 Chucho Valdes
Le 16 à 15h45 Jacky Terrasson Trio
Le 16 à 19h45 Juan Carmona Septet
Le 16 à 22h30 Le Concert des Résidents à Coutances
Le 23 à 21h Chucho Valdes & Archie Shepp
Le 23 à 21h55 Jazzmeia Horn
Le 23 à 23h05 Dianne Reeves
Le 30 à 21h Gregory Porter
Le 30 à 22h30 Portico Quartet

QWEST TV JAZZ & BEYOND (chaîne disponible gratuitement sur Samsung TV Plus)
Prime Time Concerts tous les soirs à 21h
Programme non communiqué

QWEST TV BY QUINCY JONES
Accès illimité sur : https://qwest.tv/ (4,99 € par mois, abonnement annuel : 49.99 €).

Arrêt sur image

CHARLES MINGUS

Me, myself & I

À l'honneur dans notre grand dossier "Pépite du jour, pépites de toujours", un magnifique coffret Choc dans ce numéro : *« la vie sans Mingus serait tout simplement une erreur »*, comme aurait pu dire le philisophe.

PHOTOS HANS HARZHEIM

JAZZ MAGAZINE
est édité par Jazz & Cie,
15, rue Duphot, 75001 Paris

Principaux associés
Pierre Bastid, Laurent Guillemain, Christophe Gouju, Edouard Rencker, ML Sylvain

Administration
Fatima Drut Jasic
Tél. : 01 56 88 17 62

N° 762 - Août 2023
Prix de vente au numéro : 7,50 €
Jazz Magazine est une publication mensuelle Jazz & Cie
SAS au capital de 350 000 euros
R. C. S. Paris B 802 298 588.
Représentant légal : Edouard Rencker
Dépôt légal : 3e trim. 2023
Diffusion MLP
Nos de commission paritaire :
Magazine : 1126 K 90618.
Site internet : 0423 X 93658
N° ISSN : 2425-7869

© 2023 Jazz & Cie

Imprimé en France par ILD - Imprimerie Léonce Deprez - 962 Allée de Belgique 62128 WANCOURT
Ptot : 0,004 kg/tonne. Le pays de fabrication du papier : Allemagne
Taux de fibre recyclé : 100 %
Certification : PEFC 100 %
Ce produit est issu de forêt gérées durablement, de source recyclées et contrôlées PEFC.

PEFC 10-31-1495

Ce numéro comporte :
- Un CD « Petits maîtres et stars du futur - Newport 1957 » dans les exemplaires destinés aux abonnés avec option CD.

JAZZMAGAZINE.COM
Suivez-nous
plus d'infos

La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, photos et dessins publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les indications de marque et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information. La reproduction des textes, photographies et dessins publiés est interdite. Ils sont la propriété exclusive de *Jazz Magazine* qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

les jeudis jazz magazine

LE BAL BLOMET

Jazz Magazine producteur de spectacles de jazz, de tous les jazz

RÉSERVEZ

PHOTO : X/DR

Johan Farjot
Caravan Party 2

21 sept. 2023 20h

Enfin le retour du flamboyant all stars nomades du pianiste Johan Farjot : plus qu'un concert, un very good trip au pays du jazz libre et festif.

Raphaël Imbert : saxophone
Hugh Coltman : chant
Naïssam Jalal : flûte
Jean-Jacques Élangué : saxophone
Raphaël Merlin : violoncelle
Johan Farjot : piano

Robin Mansanti
Le petit prince du jazz

5 oct. 2023 20h

À la trompette ou au micro, d'un souffle cuivré ou de sa voix douce et cajoleuse, Robin Mansanti fait revivre la magie de son héros Chet Baker, entre émotion, swing et raffinement.

Robin Mansanti : voix, trompette
Hugo Lippi : guitare
Laurent Courthaliac : piano
Thomas Bramerie : contrebasse
Gautier Garrigue : batterie

PHOTO : BERTRAND FÈVRE

PHOTO : ANA SOLINIS

Antonio Lizana
Jazz flamenco

19 oct. 2023 20h

Saxophoniste de haut vol, chanteur incarné, le flamboyant Antonio Lizana mêle flamenco et jazz comme personne et fêtera la sortie de son nouvel album "Vishuddha" avec son groupe et le danseur El Mawi.

Antonio Lizana : saxophone / chant
Daniel García : piano / chœurs
Arin Keshishi : basse
Shayan Fathi : batterie
El Mawi de Cádiz : danse / chœurs

Le Bal Blomet 33 rue Blomet – 75015 Paris **Réservation :** www.balblomet.fr **Contact :** programmation@jazzmagazine.com

la Villette

CITÉ DE LA MUSIQUE PHILHARMONIE DE PARIS

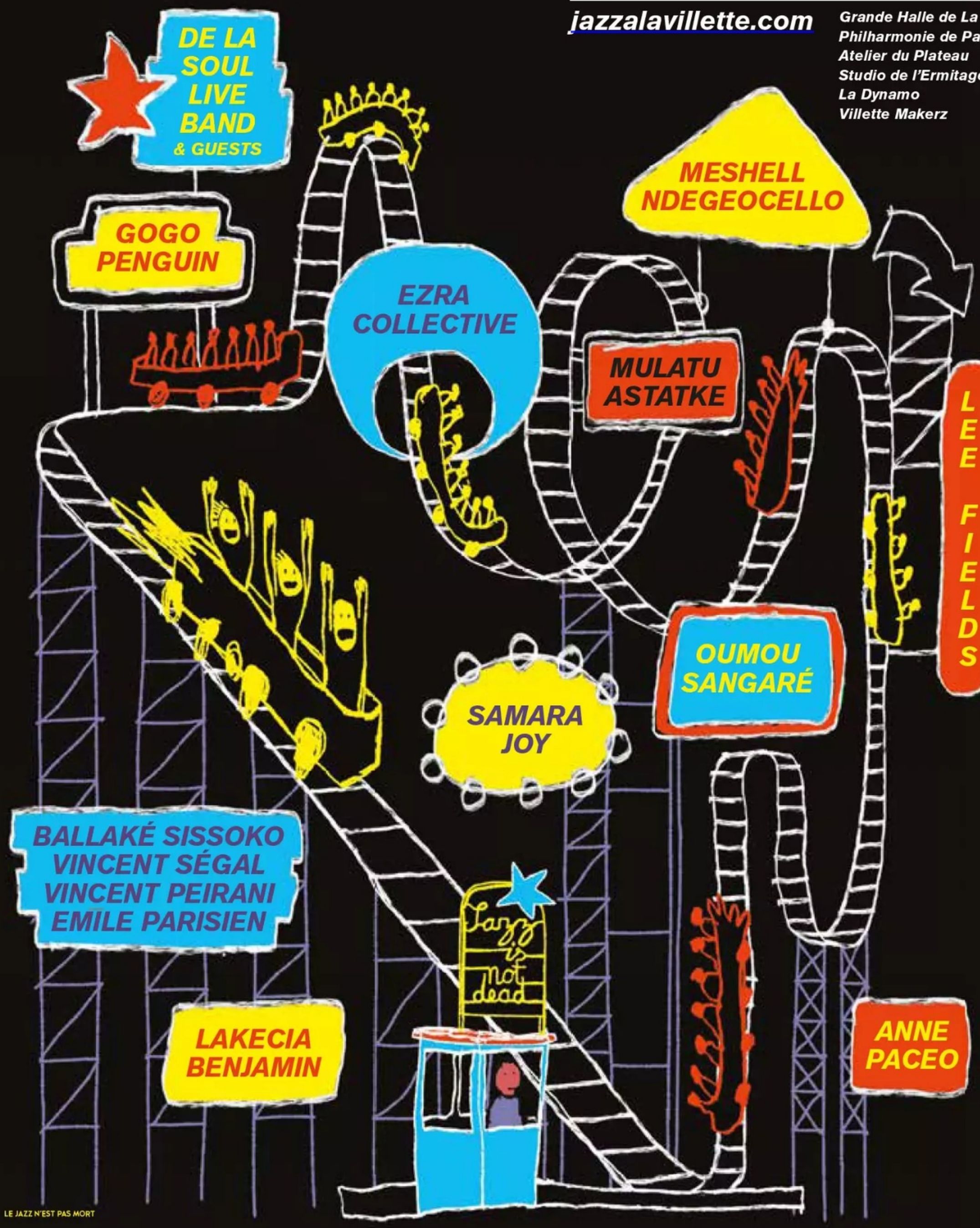
présentent

JAZZ à la Villette

30 août / 10 septembre 2023

jazzalavillette.com

Grande Halle de La Villette
Philharmonie de Paris
Atelier du Plateau
Studio de l'Ermitage
La Dynamo
Villette Makerz



LE JAZZ N'EST PAS MORT

CONCEPTION GRAPHIQUE : *JULES ELMOVIEL* LICENCES R-2022-004254, R-2022-003944, R-2021-013751,R-2021-013749

MINISTÈRE DE LA CULTURE *Liberté Égalité Fraternité* · VILLE DE PARIS · fnac · france•tv · mezzo · Les Inrockuptibles · Libération · jazz magazine · JAZZ · Info Concert · TROISCOULEURS · fip